

Министерство образования и науки Российской Федерации
Российский государственный профессионально-педагогический университет
Уральское отделение Российской академии образования
Академия профессионального образования

И. Д. Белеева

ЭТА НЕПОНЯТНАЯ ВЕЛИКАЯ РОССИЯ

Учебное пособие

*Допущено Учебно-методическим объединением по профессионально-педагогическому образованию в качестве учебного пособия
для слушателей институтов и факультетов
повышения квалификации, преподавателей, аспирантов*

Екатеринбург 2005

УДК 804.0 (075.8)

ББК Ш 147.11-923

Б 44

Белеева И. Д. Эта непонятная великая Россия = Cette grande Russie inconnue: Учеб. пособие. Екатеринбург: Изд-во Рос. гос. проф.-пед. ун-та, 2005. 126 с. (На фр.яз.).

ISBN 5-8050-0199-3

Настоящее учебное пособие, представляющее собой оригинальный материал культурологической направленности, предназначено для самостоятельной внеаудиторной работы аспирантов и соискателей, специализирующихся в области профессионального образования и готовящихся к сдаче кандидатского экзамена по французскому языку.

Рецензенты: кандидат исторических наук М. О. Гузикова (Уральский государственный университет имени М.Горького); кандидат филологических наук, доцент Н. В.Золотарева (Уральский государственный экономический университет); кандидат педагогических наук, доцент И.В. Возмилова (Российский государственный профессионально-педагогический университет);

ISBN 5-8050-0199-3

© Российский государственный
профессионально-педагогический
университет, 2005

© Белеева И.Д., 2005

Ministère de l'enseignement supérieur de Russie
Université d'Etat de l'enseignement pédagogique professionnel de Russie
Filiale ouralienne de l'Académie d'instruction professionnelle de Russie
Académie d'enseignement professionnel de Russie

I.D.Beleva

CETTE GRANDE RUSSIE INCONNUE

Recueil de textes

*Approuvé par conseil méthodique de l'université en tant que recueil
de textes pour la formation continue et l'école doctorale*

Ekatérinbourg 2005

Предисловие / Préface

Целью данного учебного пособия является привитие навыков самостоятельной работы над оригинальным текстовым материалом, развитие навыков перевода, реферирования и аннотирования научных текстов.

Пособие, построенное по принципу постепенного усложнения лексико-грамматического материала, состоит из трех глав, тематически связанных друг с другом. В первой главе пособия описываются основные этапы зарождения русской философской и правовой мысли, особенности ее становления и развития, история русской интеллигенции до начала XX века. Вторая глава посвящена менталитету, сущности, особенностям развития и функционирования “советской цивилизации”, судьбам русской интеллигенции в этот период. Темой третьей главы является отражение русской действительности XVIII-XIX веков, то есть периода становления русской мысли, глазами французских путешественников.

I. NAISSANCE DE LA PENSÉE PHILOSOPHIQUE RUSSE

1. Formation de l'intelligentsia russe, son caractère, ses particularités et contradictions. Slavophilisme et occidentalisme. Les mouvements de narodniks, de socialistes utopistes et de décembristes

Pour comprendre la particularité de l'intelligentsia russe, il faut savoir ce que représente ce phénomène que l'on nomme en Russie "l'intelligentsia". Les occidentaux font fausse route s'ils pensent que les mots intelligentsia et intellectuel sont synonymes, ce n'est pas cela.

Les intellectuels sont des personnes qui exercent une activité cérébrale, intellectuelles, et bien évidemment ce sont avant tout des savants, des écrivains, des artistes, des professeurs, des pédagogues, etc. ...

Par intelligentsia russe on entend quelque chose de totalement différent, sous laquelle on peut regrouper de *personnes qui n'exercent pas une activité intellectuelle au sens propre*. Beaucoup de savants et d'écrivains russes ne pouvaient être comptés parmi les membres appartenant à l'intelligentsia. Cela faisait plutôt référence à *un groupe spirituel avec sa propre morale, sa propre conception du monde, ses propres mœurs et coutumes et même sa propre apparence physique par laquelle on pouvait reconnaître un de ses membres et le différencier des autres groupes sociaux*.

En Russie, l'intelligentsia était un regroupement idéologique et non professionnel ou économique, composé de différentes classes sociales. Au début elle était composée des couches de la noblesse les plus élevées, ensuite des fils de prêtres et diacres, des petits fonctionnaires, des bourgeois et après l'abolition du servage, de paysans. Tout cela représente l'intelligentsia dans sa forme la plus diversifiée, unie exclusivement par des idées à caractère social. Dans la deuxième moitié du XIX, la couche de personnes dite "cultivée" reçoit une nouvelle dénomination celle d'"intelligentsia". Elle a des traits de caractères qui lui sont propres et a ses propres représentants. Dans l'intelligentsia on pouvait trouver des traits typiquement russes, il serait faux de penser - comme c'est

souvent le cas - que l'intelligentsia apparaît comme la dénationalisation et la perte de liens avec les traditions russes.

Pour l'intelligentsia, la rupture avec son milieu et avec les traditions est très propre. L'intelligentsia a toujours montré un grand intérêt pour les idées sociales et y a consacré toute son activité. Elle avait comme particularité de vivre exclusivement par les idées. A cause des conditions du régime politique russe, l'intelligentsia s'est retrouvée isolée des affaires réelles sociales, et cela a permis le développement d'un esprit de liberté sociale. Dans la Russie du servage et autocrate se sont développées les idées sociales et anarchiques les plus radicales. L'impossibilité de l'indépendance politique a abouti au fait que *la politique a été reportée sur les idées et la littérature*. Les critiques littéraires étaient comme des maîtres de la pensée sociale et politique. L'intelligentsia a revêtu *un caractère dissident qui est devenu propre aux Russes*. Elle se trouvait dans l'insurrection, dans une activité environnante qu'elle considérait négativement et dans laquelle se développait une morale inconditionnelle et indépendante.

L'extrême intolérance idéologique de l'intelligentsia russe était l'autodéfense. C'était la seule façon pour elle de se protéger dans ce monde hostile. C'est seulement grâce à ce fanatisme idéologique qu'elle a pu surmonter les persécutions et garder son individualité. Pour l'intelligentsia russe, dans laquelle prédominaient des motifs sociaux et des dispositions révolutionnaires, et qui a engendré un nouveau genre humain par un but unique et une habileté, un savoir-faire révolutionnaire, le dogmatisme extrême était caractéristique, et les Russes avaient une disposition pour cela.

Les Russes possédaient et possèdent toujours un moyen exclusif pour assimiler les idées occidentales et les remanier. Mais cette assimilation était, dans la plupart des cas, dogmatique. Tout ce qui, à l'Ouest, était théorie scientifique appartenant à la critique, hypothèse ou quelques vérités, comme par exemple des vérités partielles ne prétendant pas à l'universalité, était transformé dans l'intelligentsia en dogme ou religion. Les Russes ont tendance à tout assimiler de façon totalitaire. Le criticisme sceptique des occidentaux leur était étranger. C'est le grand défaut de la nation russe qui aboutit ensuite à un

mélange et à des substitutions, mais c'est en même temps une qualité qui indique la droiture religieuse de l'âme russe.

Il s'est formé dans l'intelligentsia russe une relation d'idolâtrie vis-à-vis de la science en elle-même. Lorsque le Russe de l'intelligentsia devient darwiniste, pour lui le darwinisme n'est pas une théorie biologique susceptible d'être discutée, critiquée, mais c'est un dogme, et envers tous ceux qui n'acceptent pas ce dogme comme par exemple les disciples de Lamartine, apparaissent relations équivoques. Le saint-simonisme, le fouriérisme, l'hégélianisme, le matérialisme, et le marxisme dans sa particularité, étaient perçus par l'intelligentsia de manière totalitaire et dogmatique.

Les Russes comprennent mal en général le sens du mot "relatif", ils ne peuvent accepter l'idée de différenciation des différentes sphères de la culture. Le maximalisme russe est lié à cela. L'âme russe tend à l'intégrité, elle ne peut être en paix avec la division en catégories, elle tend vers l'absolu et veut soumettre cet absolu, c'est là son caractère religieux. Mais elle réalise facilement un mélange, elle prend le relatif pour l'absolu, le particulier pour l'universel, et alors elle tombe dans l'idolâtrie. Il est naturel à l'âme russe de faire un transfert de l'énergie religieuse vers des objets non religieux, vers une sphère particulière et relative de la science ou de la vie sociale.

Au XVIII siècle déjà l'intelligentsia a commencé à se former. Parmi les premiers "intelligents" russes a été nommé l'auteur du livre "Voyage de Pétersbourg à Moscou", *Radichtchev* (1749 - 1802). "Mon âme était blessée par des souffrances humaines" -a-t-il écrit, et c'est autour de cette pensée que s'est formée toute l'idéologie de l'intelligentsia russe. Radichtchev a été élevé sous l'influence des philosophes français du XVIII comme Voltaire, Diderot, Rousseau mais il n'était pas contre la religion comme l'étaient beaucoup de disciples de Voltaire de cette époque. Dans la mentalité russe, les idées françaises c'étaient la compassion et l'humanisme. Radichtchev ne pouvait supporter le servage, l'humiliation et les souffrances du peuple. Lors de la parution de son livre, Catherine II était déjà sous l'emprise de ses impulsions réactionnaires. Radichtchev a été arrêté, exilé au bagne et condamné à mort à cause de ses écrits. C'est ainsi qu'a été accueillie l'intelligentsia russe par le

pouvoir. Ses premiers pas dans la culture du savoir et non pas de la révolution, ont été accompagnés de souffrances, sacrifices et emprisonnements. Etant un des prédécesseurs de l'intelligentsia révolutionnaire et du socialisme russe, Radichtchev avait pour son époque des points de vue plutôt courageux et radicaux. Au XVIII la pensée russe n'était pas encore originale, c'est le XIX qui allait devenir le siècle de la conscience et de la nouvelle pensée, celui d'une révolution intérieure. Cette conscience même était l'insurrection contre la Russie impériale. L'instruction ayant détruit la vieille croyance dans le règne orthodoxe, la recherche d'un nouveau règne a pris une toute autre direction par laquelle se formait la mission russe.

La solitude des personnes éprises de liberté et de savoirs dans la première moitié du XIX était impressionnante. On pouvait trouver des personnes cultivées, mais la sphère dans laquelle ces personnes auraient pu évoluer n'était pas encore formée. Les gens de cette époque se plaignaient du fait que personne ne les comprenait et qu'ils étaient rejetés par tous de la grande partie de la noblesse et des fonctionnaires, sans aucun intérêt pour des choses spirituelles. C'était bien là *le petit peuple* (простой народ) que Pouchkine et d'autres décrivaient dans leurs œuvres. *La littérature progressiste du XVIII et XIX démontre bien l'isolement de ces gens les plus cultivés de cette époque.*

Au début du XIX à l'époque d'Alexandre I, la Russie a vécu une renaissance culturelle. C'est-à-dire qu'il y a eu le siècle d'or de la poésie russe, l'époque d'un courant mystique, et du mouvement des décembristes. Alexandre I était lui-même un tsar "intelligent", il a passé toute sa vie en quête de vérité. Dans sa jeunesse il était contre l'autocratie et le servage, mais il était faible et divisé intérieurement. La renaissance de cette époque s'est développée dans une petite couche de la noblesse. Les personnes cultivées et en quête de vérité étaient obligées de vivre en petits groupes.

La première forme d'organisation indépendante de la société était la franc-maçonnerie, répandue à l'époque d'Alexandre I. L'intense vie spirituelle de cette époque prenait forme dans ce type d'organisation. Le début du XIX était l'époque de la formation de la pensée russe. Elle a été réceptive à toutes les idées et à tous les mouvements spirituels et sociaux. C'était l'époque de

l'universalisme et des rassemblements chrétiens. Après les guerres napoléoniennes, la Russie a commencé une coopération avec l'Ouest.

La pensée russe se préparait au XIX mais il n'y avait pas d'intégrité et d'unité dans la vie russe. Il y avait un gouffre entre la couche supérieure cultivée de la noblesse russe qui avait servi dans la garde et la masse moyenne de cette noblesse. Dans cette couche supérieure se propageaient des mouvements littéraires et spirituels et se préparait le mouvement des décembristes dont le but était la libération de l'autocratie et l'abolition du servage.

L'association secrète, qui a prit le nom d'*Alliance du Bien-Etre*, devait faire l'éducation politique de la jeune génération, propageait les idées de liberté et approfondissait la question compliquée d'une réforme radicale du gouvernement russe. Les représentants sont les jeunes militaires *Pestel, Narichkine, Mouravief*), les littérateurs *Ryleef, Bestougef*, les descendants des familles les plus illustres, comme les princes *Obolensky, Troubetskoj, Odoevski, Volkonshy* etc. Le temps d'une association politique et secrète a été bien choisi sous tous les rapports. La propagande littéraire, dont Ryleef était l'âme, se passait activement. La littérature russe n'a jamais eu ni avant, ni après ce caractère d'énergie et d'entrain. Ce n'étaient pas seulement des paroles, c'étaient des actes. Les poésies révolutionnaires de Ryleef et Pouchkine se trouvaient entre les mains des jeunes gens dans les provinces les plus éloignés de l'Empire. Il n'y avait point d'un homme qui ne les ait pas connus par coeur. Toute une génération a subi l'influence de cette propagande ardente.

Entre 1817 et 1825 les décembristes ont élaboré un vrai programme. Au commencement l'Alliance n'avait que des tendances constitutionnelles, libérales des réformes. Après l'association est devenue plus radicale. Le noyau des conjurés s'est fait républicain et ne voulait plus se contenter d'une monarchie représentative. Au début ils voulaient limiter l'absolutisme, après l'anéantir. Il y avait quelques annexes de l'Alliance: les chefs de l'union du Sud voulaient une fédération républicain de Slaves, ils travaillaient à une dictature révolutionnaire qui devaient organiser les formes républicaines. Lorsque le colonel Pestel est venu en visite à la Société du Nord, il a placé la question sur un autre terrain - il ne voulait que la révolution. Faisant partie de l'association

totallement formée de la noblesse, Pestel était socialiste, et en cas de succès, il serait devenu dictateur. Ni reveur, ni utopiste, il était complètement dans la réalité et connaissait bien l'esprit de la nation. C'était aussi lui qui a pensé le premier à faire participer le peuple à la révolution.

Après coup on voit que Pestel se faisait illusion: ni ses amis ne pouvaient travailler à une révolution sociale, ni le peuple faire cause commune avec la noblesse. Mais il n'est donné qu'aux grands hommes de se tromper de la sorte, en anticipant sur le développement des masses. Il s'est trompé en pratique, de date, mais théoriquement, il a fait une révélation pour la génération à venir. Etant la première opposition véritablement révolutionnaire L'absolutisme a vaincu, mais *l'association a réellement ouvert une nouvelle phase à l'éducation politique.*

Les premières années qui ont suivi 1825 un désespoir profond et un abattement général s'étaient emparés des hommes. Plus d'illusion possible: le peuple est resté spectateur indifférent du 14 décembre. Tout homme voyait le résultat terrible du divorce complet entre la Russie nationale et la Russie européisée. Tout lien actif était rompu entre les deux parties; il fallait les renouer, mais de quelle façon? Les uns fondaient leurs espérances non sur l'avenir, mais sur le retour au passé. Les autres ne voyaient dans l'avenir que malheur et désolation.

L'insurrection des décembristes qui témoigne du désintéressement de la grande majorité de la noblesse était d'avance vouée à l'échec. Les principaux acteurs du mouvement décembriste ont été condamnés ou bien déporté en Sibérie par Nicolas I. La plupart des décembristes avait gardé des points de vue monarchiques. En même temps lorsque les décembristes menaient leur lutte, une grande partie de la noblesse russe se montrait feignante, obscure et menait une vie dénuée de sens. Le noble russe moyen après avoir servi dans la garde partait pour la campagne où il menait une vie oisive et se comportait de manière despotique. C'étaient les plus grands échecs de l'époque de Pierre, et cette époque a débouché sur un genre de personnes "ceux qui étaient de trop". Et ces personnes mêmes, étaient celles qui avaient le mieux réussi à fonder douloureusement cela. La littérature du XIX exprime bien ce problème des

personnes dites “superflues”. On a seulement pu sentir la possibilité d’une autre relation à la vie dans les héros de Pouchkine. On pourrait dire que Pouchkine, écrivain et penseur, réunissait en lui la conscience de l’intelligentsia et celle de l’Empire. *Toute la pensée russe (c’est-à-dire la littérature russe) du XIX était tournée vers des questions générales sur la conception du monde, elle était occidentaliste ou slavophile, c’est-à-dire qu’elle répondait à la question qui était de savoir si la Russie devait être occidentale ou bien orientale, fallait-il suivre les traces de Pierre ou bien revenir en arrière, à la Russie d’avant Pierre ?*

Après la répression de l’insurrection des décembristes, et après l’avènement au trône de Nicolas I, le schisme révolutionnaire n’est allé qu’en s’accroissant. *L’intelligentsia russe s’est définitivement formée comme un mouvement dissident.* Depuis elle emploiera toujours “nous” en faisant référence à elle-même, et “eux” ou bien “ils” en parlant du pouvoir de l’Etat. La couche cultivée se trouvait toujours prise entre deux forces : l’autocratie monarchique en haut, et l’insaisissable paysannat en bas. La pensée russe, sans bases solides, et rebelle du XIX était intérieurement libre et audacieuse, et n’était pas liée à un passé difficile, aux traditions et extérieurement semblait renfermée et était souvent persécutée. Pour des raisons politiques, l’impossibilité d’agir socialement spontanément a abouti au fait que l’activité a été reportée sur les idées et la littérature, et que toutes les questions furent traitées de manière radicale. S’est développé démesurément un esprit contemplatif. Les Russes étaient des saint-simoniens, fouriéristes, proudhonien alors que le servage existait encore. Ils étaient des plus extrémistes ou bien hégéliens totalitaires lorsqu’en Russie il n’y avait encore aucune culture philosophique puisqu’elle se développait timidement. Les Russes cultivés se sont prit de passion pour des discussions sans fin, dans des salons en petits groupes dans les années 30, 40. Les premiers frémissements d’une pensée autonome au XIX ont apparu grâce à *Tchaadaïev* (1794 - 1856), le premier historien philosophe russe, un personnage plein de talents mais n’ayant pratiquement rien écrit. Paresseux comme plusieurs nobles russes, Tchaadaïev avait été officier de la garde impériale du régiment des hussards. Ses idées fortes et critiques étaient exprimées dans une lettre

philosophique, c'est toute une philosophie de l'histoire. Sa philosophie de l'histoire était fondée sur une révolte contre l'histoire russe, contre le passé et le présent russe. Tchaadaïev s'est avéré être un occidentophile confirmé et son occidentophilisme était comme une douleur patriotique. C'était un russe typique du XIX, de la haute couche sociale cultivée. Sa dénégation de la Russie par l'histoire était une dénégation typiquement russe. Son occidentalisme était religieux, à la différence des autres. Il éprouvait une grande sympathie pour le catholicisme et trouvait en lui une forme active, organisée et unie de l'histoire mondiale et voyait en lui le salut pour la Russie. L'histoire russe lui apparaissait comme dénuée de sens et n'appartenant ni à l'Est ni à l'Ouest. Tchaadaïev considérait la Russie comme un avertissement pour les peuples. Mais en réalité, par ses idées il était proche de Demestre, Bonald et Chelling avec qui il entretenait des relations épistolaires. En tant que personne raffinée Tchaadaïev ne pouvait se réconcilier avec le fait qu'il était condamné à vivre dans une société peu civilisée, dans un état despotique qui tenait dans un étau le peuple, auquel il ne donnait aucune possibilité de s'instruire. Tchaadaev parle d'un grand potentiel du peuple russe qui n'est pas exploité. Cette idée aurait pu être considérée comme une condamnation pour le peuple russe, puisqu'elle faisait référence au passé, et que le peuple russe n'a accompli aucune grande œuvre dans l'histoire. Mais elle pouvait, en revanche, être acceptée comme un grand espoir pour le futur puisque le peuple russe était appelé à accomplir une grande mission. Dans l' "Apologie d'un fou" il développe l'idée de la grande mission que le peuple russe doit accomplir. C'est surtout en vertu de ses potentialités, de l'intégrité de ses forces importantes et intactes, que les Russes sont appelés à se prononcer devant l'humanité, à accomplir sa mission.

Tout le XIX siècle va mettre son espoir dans la potentialité et le retard du peuple russe, dans le fait que le peuple russe est appelé à résoudre les problèmes que l'Ouest a du mal à résoudre à cause des problèmes antérieurs, comme par exemple celui de la question sociale. Depuis le XIX, le thème historico-philosophique est le thème principal de la pensée russe. Elle est avant tout basée sur le fait de savoir quelle est la mission de la Russie, et en quoi consiste la particularité de son parcours, se trouve-t-elle à l'Est ou à l'Ouest ?

Parmi les influences occidentales qui ont considérablement marquées et formées la pensée et la culture russe du XIX, on peut trouver l'influence de Schelling, Hegel qui sont presque devenus des penseurs russes. Mais cette influence n'était qu'une imitation ou un pastiche, à la différence de l'influence voltairienne du XVIII. La pensée allemande a été acceptée et retravaillée à la manière de la pensée russe. Des slavophiles avaient été fortement influencés par Schelling et Hegel dont l'influence a donné naissance à la pensée théologique. A l'origine d'une théologie orthodoxe originale est Khomiakov qui a retravaillé l'idéologie allemande.

De la même manière que les romantiques allemands, la pensée russe tend vers une intégralité, mais le fait de manière plus conséquente et plus radicale que les romantiques qui eux-mêmes ont perdu cette intégralité.

L'intégralité de la chrétienté orientale s'oppose à la division rationaliste de l'occident. Ceci a été formulé en premier lieu par *les frères Kireevski* (1806 - 1856), et est devenu le motif principal, révélateur du caractère russe. L'originalité fondatrice de la pensée philosophique s'est révélée chez les slavophiles. Ce sont eux qui ont défini la mission de la Russie en la distinguant d'avec la mission de l'occident. L'originalité *des slavophiles* était liée avec le fait qu'ils ont essayé de formuler leur propre image de la chrétienté orientale et orthodoxe basée sur l'histoire russe. Bien que les slavophiles cherchaient leur voie, ils étaient tout de même rebelles et vivaient en rupture avec leur environnement. Ils niaient la Russie impériale et le pouvoir leur était hostile malgré le fait qu'ils étaient orthodoxes et monarchistes. Il n'y avait rien de commun entre le système du caractère national élaboré à l'époque de Nicolas I et la conception slavophile de cette notion de peuple. *Le système du caractère national était fondé sur trois principes : l'orthodoxie, l'autocratie et la nationalité. Le système slavophile a reconnu ces trois principes, mais l'esprit était opposé. Il était tout à fait clair que pour le système du caractère national, la primauté appartenait au principe d'autocratie, et l'orthodoxie et la nationalité y était soumis.*

Il était évident que le caractère national était incertain et avait subi l'influence de ce qu'il y avait de plus mauvais dans l'absolutisme d'état de

l'occident. La religion orthodoxe n'avait pas de caractère spirituel mais un caractère d'état et était utilisée comme un moyen. Ces principes avaient une toute autre acception chez les slavophiles. Tout d'abord, ils reconnaissaient le primat absolu du principe religieux et cherchaient l'épuration de la religion orthodoxe, d'une religion orthodoxe non faussée par les influences de l'histoire. De la même manière, ils tendaient vers une révélation d'une nation véritable, de l'âme du peuple. Ils ont vu un type de peuple russe, libéré des altérations qui, selon eux, étaient propres au nationalisme occidental et à l'absolutisme d'état. Ils avaient une attitude tout à fait différente vis-à-vis de l'état. Etant anarchistes, les slavophiles considéraient l'état négativement, et pour eux le pouvoir était une faute. Le tsar, comme n'importe quelle autre personne, n'avait pas de droit sur le pouvoir. Mais il était obligé de porter le poids du pouvoir que le peuple avait déchargé sur lui. Les slavophiles ne considéraient pas le peuple russe comme appartenant à l'état, mais ayant une vocation spirituelle, et voulant être indépendant de l'état pour répondre à cette vocation. Cette théorie signifiait la rupture avec les traditions de Pierre, et avec les grands princes Moscovites. Mais les slavophiles exprimaient ainsi un des pôles de la conscience russe, du trait de caractère de l'intelligentsia russe du XIX, et de toute la littérature russe. Les slavophiles étaient les fondateurs du populisme, qui était caractéristique de la mentalité russe du XIX qui par la suite a pris des formes religieuses. Les slavophiles croyaient en la masse populaire, et le peuple c'était pour eux avant tout des hommes simples ayant conservé la foi orthodoxe et un mode de vie national. Les slavophiles étaient des fervents défenseurs de la communauté qui était considérée comme un genre russe de la vie paysanne. C'étaient des adversaires actifs du concept de la propriété de droit romain. La propriété n'était pas considérée comme quelque chose d'absolu et de sacré. Le propriétaire était simplement considéré comme un directeur. Ils démentaient la civilisation occidentale bourgeoise et capitaliste. Ils pensaient que si l'occident se détériorait, c'était parce qu'il s'était engagé sur le chemin de la civilisation bourgeoise et que s'était cassée en lui, la plénitude de la vie. La plus grande erreur des Slavophiles était d'avoir confondu la possibilité avec la réalité. Ils pressentaient qu'ils étaient sur le chemin qui mène à de grandes vérités et qui

doit changer la manière d'envisager les événements contemporains. De cette manière, le plus souvent en faussant les faits, ils ont faussé leur propre entendement. Les passions se sont mêlées à la polémique. Les Slavophiles - exaltés ont tombé avec acharnement sur tout ce qu'a fait Pierre le Grand, et enfin sur tout ce qui était européisé, civilisé. On pourrait comprendre et justifier cet entraînement comme un acte d'opposition, mais par malheur, cette opposition est allée trop loin. Après avoir décidé à priori que tout ce qui était venu des Allemands ne valait rien, que tout ce qui a été introduit par Pierre I^{er} était détestable, les Slavophiles sont revenus à l'admiration des formes étroites de l'état moscovite. Mais ils s'abusaient sur l'organisation de l'État moscovite et prêtaient à l'orthodoxie grecque une importance qu'elle n'a jamais eue. Remplis d'indignation contre le despotisme, ils arrivaient à un esclavage politique et moral; avec toutes les sympathies pour la nationalité slave, ils sortaient par une porte opposée de cette même nationalité. L'orthodoxie grecque les entraînait vers le bysanthisme, et en effet, ils se dirigeaient rapidement vers cet abîme de stagnation dans lequel ont disparu les vestiges du monde ancien. Adorateurs du principe historique, ils oubliaient constamment que tout ce qui s'était passé depuis Pierre I^{er} était aussi de l'histoire, et qu'aucune force vivante ne pouvait effacer les faits accomplis, ni éliminer leurs suites. Les Slavophiles disaient bien ne pas vouloir le retour à un passé impossible; ils pensaient, comme les légitimistes, qu'on pouvait en prendre le bon côté et laisser le mauvais. C'était une erreur grave, ils en commettaient une autre qui est commune à tous les réactionnaires. Les Slavophiles défendaient l'orthodoxie et la nationalité, tandis que les Européens attaquaient l'une et l'autre. Les Slavophiles prêchaient la soumission, cette première vertu de l'Église grecque, cette base du tzarisme moscovite. Ils prétendaient au monopole du patriotisme, se croyaient plus russes que quiconque.

Plus tard les slavophiles avaient anticipé la différence entre la culture et la civilisation, différence qui était devenue populaire en Europe à partir de l'époque de Spengler. *Malgré les éléments conservateurs de leur conception du monde, les slavophiles étaient de fervents défenseurs de la liberté individuelle, liberté de conscience et de parole, et par leurs propres démocrates ils ont*

affirmé le principe de la prééminence du peuple. Par exemple Khomiakov, dans ses vers, dénonçait les fautes historiques de la Russie, et pas seulement les fautes de l'époque de Pierre, et il était encore plus violent que les occidentalistes. Slavophiles et occidentalistes étaient amis-ennemis, Guertzen disait "nous sommes semblables à un Janus à deux visages, nous éprouvons un amour pour la Russie, mais un amour différent". *Pour les uns, la Russie c'était avant tout une mère, et pour les autres c'était un enfant.* Les slavophiles et occidentalistes des années 30 et 40 faisaient partis du même cercle, menaient des débats dans les mêmes salons où Guertzen et Khomiakov s'affrontaient verbalement. C'est seulement un peu plus tard qu'ils se sont définitivement séparés.

Les meilleurs penseurs les plus instruits du XIX ne vivaient pas dans le présent qui leur paraissait détestable, mais ils vivaient dans le passé ou le futur. Les uns - slavophiles - rêvaient à une Russie idéale de l'époque d'avant Pierre, les autres - occidentalistes - à un occident idéal.

Les occidentalistes se révélaient souvent être des progressistes. Ils interprétaient l'hégélianisme, le saint-simonisme, le fouriérisme de manière totalitaire et maximaliste. Dans le camp occidentaliste de l'aile radicale il y avait une forte influence du socialisme français et de la littérature française, surtout de Georges Sand. Elle avait surtout une énorme influence dans la formation de la vie émotionnelle, dans la couche culturelle, dans la formation de la notion de la liberté, de la sincérité des sentiments, et de la protestation contre la violence.

Dans les années quarante s'est réuni un petit cercle chez le propriétaire *Pétrachevski*, pour discuter des questions sociales du plan de la nouvelle organisation de l'humanité. La plupart des membres de ce groupe étaient saint-simoniens ou fouriéristes. Du point de vue de la réorganisation de l'humanité, les idées étaient des plus radicales, mais la discussion en elle-même avait un caractère pacifique. Les disciples de Pétrachevski ne menaient en aucune façon une activité révolutionnaire, activité qui à cette époque ne pouvait encore avoir lieu. Tout se passait au niveau de la pensée. Le socialisme utopique de ce cercle était idyllique. Là on distingue trois stades dans le développement de la pensée sociale: socialisme utopique, socialisme populaire, et socialisme scientifique ou marxiste.

Pétrachevski, propriétaire russe typique, enflammé par des idées socialistes utopiques a dit: “N’ayant rien trouvé de digne à mon attachement, que ce soit chez les hommes ou bien chez les femmes, je me suis dévoué au service de l’humanité”. Par là on comprend ce qui est important pour l’intelligentsia russe révolutionnaire. Ce n’est pas l’amour du prochain, mais de la personne la plus éloignée. C’est ce que vers quoi tendait Pétrachevski, il voulait le bonheur pour toute l’humanité puisqu’il croyait en elle. On peut définir l’utopisme naïf de Pétrachevski par le fait qu’il avait organisé, dans son domaine, un phalanstère pour les paysans, à la manière de Fourier. Mais ces derniers l’ont brûlé.

Les paysans des années soixante-dix n’accepteront pas l’intelligentsia socialiste, qui voulait avec abnégation et dévouement servir le peuple. Même Pétrachevski affirmait que les phalanstères étaient impossibles dans une Russie autocratique, et esclavagiste.

Les réunions pacifiques de l’intelligentsia socialiste ont connu une triste fin comme toutes les autres réunions de ce genre à cette époque-là: 21 personnes arrêtées, envoyées au bagne et condamnées à mort. Parmi ces personnes il y avait Dostoïevski. Cela aura renforcé les sentiments révolutionnaires de l’intelligentsia et le socialisme perdra son côté idyllique.

Il est intéressant de remarquer que les premiers marxistes étaient russes. Le mouvement des marxistes russes est apparu seulement dans les années quatre-vingt, au XIX mais on trouve déjà des marxistes russes à Paris dans les années quarante. Sazonov un des premiers disciples de Marx, qui n’aimait pas les Russes, ni la Russie, a écrit de Paris avec étonnement que les propriétaires russes, provenant des steppes, étaient ses premiers disciples.

Tout le XIX siècle, les Russes montraient un intérêt prononcé pour le socialisme, c’est ce qui a ouvert le terrain à cet engouement pour le communisme. L’histoire d’*Alexandre Guertzen* (1812 - 1870) représente un grand intérêt dans l’histoire de la pensée russe, des idées nationales et sociales. Occidentaliste, il débattait avec les slavophiles dans les salons des années quarante. Bien qu’il a partagé au début les idées de Hegel, il s’est tourné par la suite vers Feuerbach. Il était influencé par la littérature socialiste française. Le socialisme allemand, c’est-à-dire le marxisme, lui était totalement étranger. Il

était arrivé en Europe au moment de la révolution de 1848 pour laquelle il a pris de passion et dans laquelle il a mis tous ses espoirs. Mais le destin donne à Guertzen de grandes déceptions, à la suite de la révolution, - l'occident et les occidentaux l'ont déçu profondément. Son engagement pour l'occident et par la suite sa déception étaient typiquement russes. Après lui, beaucoup d'autres russes ont ressenti la même déception vis-à-vis de l'occident. L'un des premiers à avoir entrevu la possibilité d'une bourgeoisie socialiste, Guertzen a été d'abord en extase devant elle, puis ensuite profondément blessé. Il a reconnu cette petite bourgeoisie chez les socialistes. L'image du chevalier avait été peu à peu remplacée par celle du bourgeois-boutiquier.

L'accusation de la bourgeoisie occidentale est un motif traditionnellement russe. Les slavophiles l'exprimaient aussi, mais dans d'autres termes. Par exemple, le réactionnaire Léontiev se révoltait aussi contre la petite bourgeoisie occidentale au même titre que Guertzen. Ce dernier, contrairement aux autres partisans du camp de gauche, ne confessait pas la théorie optimiste du progrès, par contre, il défendait la philosophie pessimiste de l'histoire, il ne croyait pas au bien fondé du processus historique tendant à l'accomplissement du bien suprême. Il reconnaissait la personnalité humaine, écrasée par le processus historique, comme valeur suprême. Il va poser les bases d'un socialisme original et individualiste, et qui va être représenté dans les années soixante-dix par Mikhailovsky. Son individualisme socialiste est totalement opposé à l'individualisme bourgeois. Guertzen ne voit pas de forces qui pourraient faire face au règne de la petite bourgeoisie en Europe Occidentale. L'ouvrier de l'Europe Occidentale est aussi un bourgeois et il ne peut sauver personne de la petite bourgeoisie.

Quelque terrifiant que soit le régime autocrate de Nicolas I, l'esclavage, l'ignorance, c'est quand même en Russie, dans le peuple russe qu'est cachée la puissance d'une nouvelle vie, meilleure et non bourgeoise. Guertzen voit cette puissance dans le moujik russe, dans la communauté paysanne. D'après lui, la possibilité d'accumulation harmonique du principe de l'homme et du principe du social est caché dans le moujik russe. Guertzen était humaniste-sceptique, et les croyances religieuses lui étaient étrangères. Sa foi dans le peuple russe, dans

la vérité qui se trouve dans le moujik russe est pour lui la dernière ancre de sauvetage. Ainsi il devient l'un des fondateurs du mouvement des narodniks, un phénomène russe original.

La scission en narodniks-socialistes et libéraux a eu lieu dans le camp d'occidentophiles. Guertzen et les narodniks-socialistes croyaient en des voies particulières pour la Russie, en sa mission de mieux accomplir la vérité sociale et plus tôt qu'à l'Occident, ils croyaient en la possibilité pour la Russie d'éviter les horreurs du capitalisme. Les occidentophiles libéraux pensaient que la Russie devait suivre le même chemin que l'Europe Occidentale. Les narodniks avaient de l'antipathie pour la politique, ils pensaient qu'elle pousserait la Russie vers la voie banale du développement à la manière occidentale, ils reconnaissaient la supériorité du social par rapport à la politique. C'est un motif particulièrement russe. Guertzen, Bakounin et même tels sinistres révolutionnaires comme Nétchaev et Tkatchev, dans un certain sens sont beaucoup plus proches de l'idée russe que les occidentophiles, les progressistes et les libéraux. L'athéisme militant des révolutionnaires russes des courants socialistes et anarchiques prenait une forme de dévotion russe renversée, d'apocalyptique russe. Il est à noter que les idées libérales étaient toujours très faibles en Russie et nous n'avons jamais eu d'idéologies libérales qui auraient reçues une autorité morale et auraient donné de l'inspiration. Les hommes d'action des réformes libérales des années soixante avaient bien sûr leur importance mais leur libéralisme était exclusivement pratique et concret, souvent bureaucratique, ils ne représentaient l'idéologie dont l'intelligentsia russe avait vraiment besoin.

2. Le début de la culture laïque en Russie. Le mouvement philosophique au XVIII siècle

Les Russes se sont montrés très réceptifs à la culture philosophique de l'Occident. L'introduction des idées philosophiques occidentales en Russie (de préférence celles de France mais aussi celles d'Allemagne et d'Angleterre) a

commencé à partir du XVII^e siècle. Avec cela apparaissent différents mouvements du XVIII^e siècle caractéristiques de la future philosophie russe.

On constate les tendances principales dans le mouvement philosophique en Russie au XVIII^e siècle :

1) le premier est appelé le “voltairianisme russe” où l’on distingue le scepticisme et la “libre pensée” du plus sérieux “voltairianisme”. Ce terme, enraciné dans la littérature et la vie russe, exprime insuffisamment, et de manière restreinte la nature de ce courant, duquel s’est formé plus tard le radicalisme idéologique ainsi que le “nihilisme” qui, par son essence était différent de lui.

2) Le deuxième courant était déterminé par la nécessité de créer une nouvelle idéologie du nationalisme vu l’effondrement de l’ancienne idéologie religieuse. Les uns recherchaient une nouvelle argumentation du nationalisme dans le “droit naturel”, les autres - dans les lignes du “siècle des Lumières” C’est comme ça qu’on voit naître l’humanisme russe du XVIII^e siècle.

3) Le troisième courant, suivant aussi la ligne de la sécularisation, recherche la satisfaction des demandes religieuses et philosophiques en dehors de l’Eglise - la franc-maçonnerie russe s’en rapproche. On verra plus loin, qu’outre le courant religieux mystique, le courant naturo-philosophique percevait aussi.

Tous ces mouvements de la pensée sécularisée indiquent le commencement des recherches philosophiques libres. Les recherches scientifiques n’empêchent pas la propre pensée de travailler. La Russie n’est que sur le “seuil” de la philosophie. A côté des mouvements philosophiques déjà cités - dans les Académies Spirituelles (Kiev, Moscou), à l’Université (à ce moment-là, seulement à Moscou, où l’Université a été inaugurée en 1755) se développe *une philosophie “scolaire”* apportant sa contribution au développement de la culture philosophique.

Ce que les Russes associaient avec le nom de Voltaire, “voltairianisme russe”, c’était un courant de pensée et d’humeurs. En effet, le nom de Voltaire était un étendard sous lequel se réunissaient tout ceux qui, avec une critique impitoyable et souvent même avec mépris rejetaient “les vieux temps” (le passé,

c'est-à-dire les mœurs, les idées, la religion), et se réunissaient ceux, qui se moquaient de tout ce qui était couvert par la tradition, ainsi que ceux qui étaient pour les nouveautés et les réformes les plus audacieuses. En raison de cet inconstant rejet du passé, un goût pour l'utopie se forme au fur et à mesure. Mais quand on parle de l'influence de Voltaire sur la Russie il faut avant tout prendre en considération ses autres œuvres artistiques et surtout ses romans. Le scepticisme, l'ironie, la critique de l'ordre social, la risée des superstitions, l'inclination devant l'esprit, la négation décisive des miracles ; l'inclination devant tout "le naturel", enfin, la question du mal - tels sont les motifs essentiels dans la littérature russe, marchant sous l'étendard de "nouvelles idées". Pour les Russes Voltaire était le représentant principal de la "nouvelle conscience".

Après le "voltaireanisme" russe dans ses variétés des courants nihilistes et radicaux, il y avait des orientations de la pensée qui sont liées à la nécessité de construire une nouvelle idéologie nationale. Depuis l'avènement de Pierre le Grand se forme la nouvelle intelligentsia qui prend pleinement en considération les intérêts et les idées de la communauté. Le noyau autour duquel se forment ces intérêts et ces idées ce n'est pas l'idée d'une mission religieuse universelle (de la conservation, de l'intégrité, de l'Orthodoxie) comme c'était le cas à l'époque, mais c'est l'idéal de la Grande Russie. La personnalité même de Pierre le Grand, sa créativité infatigable et variée qui a inspiré une nouvelle vie à l'Etat peu fiable avant ce temps-là, tout cela éblouissait les esprits, enthousiasmait l'âme par une fière conscience de la puissance russe, de la grandeur russe. A côté des "voltairenistes" apparaît un nouveau style d'intelligentsia - avec des bases solides, surveillant avec attention tout ce qui se passe en Europe Occidentale - surtout en France, mais qui aspire à créer une idéologie nationale russe, complètement laïque, éloignée de la pensée de l'église.

Quels sont des représentants de la nouvelle intelligentsia ?

L'activité de *Vassilij Tatichtchev* (1686 - 1750), premier historien russe, a une importance considérable. Très instruit, il était surtout inspiré par Gobbs et son étude sur l'Etat. Mais dans son essai de trouver une argumentation à la "nouvelle intelligentsia", il part de la doctrine du "droit naturel", très populaire au XVIII siècle. Cette doctrine est basée sur la reconnaissance de l'autonomie

inaltérable de l'homme - ni l'Eglise, ni l'Etat ne peuvent réduire l'importance de cette autonomie. Tatichtchev était le premier à développer le système de l'utilitarisme partant de "l'égoïsme raisonnable". Dans ces règlements, il ébauche la théorie de la sécularisation de la vie, de sa libération du contrôle de l'église. L'opposition de Dieu et de l'Eglise, si fréquente chez les adeptes de la religion soi-disant "naturelle", est très caractéristique pour tout le XVIII^e siècle. Tatichtchev trouve que c'est un abus de la part de l'Eglise si elle interdit à l'homme ce qui "lui est destiné par la loi divine" et delà il finit par la conclusion répondant aux humeurs de l'époque - c'est le règlement selon lequel l'Eglise doit être soumise au contrôle de l'Etat. Tatichtchev n'annulait pas la religion et l'Eglise, - il ne voulait que les écarter un peu pour donner la première place à tout "le naturel". L'appel aux principes du "droit naturel" (opposé aux instaurations de l'Eglise) entraine comme un élément important dans la nouvelle idéologie, - des œuvres sur "le droit naturel" apparaissent donc. *Les idées du "droit naturel" sont devenues la base principale de la formation de l'idéologie laïque, de la justification de "l'existence de la communauté"*.

Il est à noter que *Théophane Prokopovitch* (1681 - 1736), franc-maçon, un des penseurs philosophiques les plus cultivés de son temps, apologiste ardent des réformes de Pierre le Grand, qui confessait ouvertement la sécularisation du pouvoir et "la vérité de la volonté monarchique", exprime la même idée du "droit naturel" à la base de ses raisonnements.

Le même point de vue est partagé par *Mikail Chtcherbatov* (1733 - 1790), très connu à l'époque. D'ailleurs, il s'écarte des études du droit naturel sur un point : il est adversaire de la reconnaissance de l'égalité des hommes. Dans son "Histoire" il idéalise l'ancienne vie russe et déclare non sans tristesse que dans les temps nouveaux "les gens étaient moins superstitieux, et que la foi était en perte de vitesse" ; il exige pour la Russie non seulement un progrès spirituel mais aussi "de l'instruction morale". Quant à Chtcherbatov, en s'appuyant aussi sur la doctrine des droits "primitifs" (c'est-à-dire naturels), il se méfie de l'Eglise. Dans ses traités "Sur la reconnaissance des mœurs en Russie", "Entretien sur l'immoralité de l'âme" Chtcherbatov a esquissé un programme

d'“enseignement des sciences” où il exprime la pensée que “la philosophie est précieuse pour sa contribution à la correction des mœurs”.

Les oeuvres de *Tatichtchev*, *Chtcherbatov*, *Lomonossov*, *Boltine*, premiers historiens russes, s'inspiraient de la conscience nationale qui cherchait son argumentation en dehors de l'ancienne idéologie de l'Eglise. D'une part, ils étaient pour “une vie laïque” en général, d'autre part, dans l'étude du passé russe, ils trouvaient une satisfaction à leur nouveau sens de la Patrie. S'appuyant sur les idées du droit naturel, et en adhérant aux courants philosophiques de l'Occident qui leur étaient contemporains, ils construisaient “une nouvelle conscience” de l'homme sécularisé du XVIII^e siècle. Ce travail est allé encore plus loin chez ceux qu'on appelle “les adeptes de l'humanisme russe” du XVIII^e siècle. On trouve déjà le nationalisme sécularisé lié à l'humanisme chez les premiers principaux poètes russes. Ce n'est plus “la Sainte Russie”, mais c'est “la Grande Russie” qui les inspire. Ils sont fiers de la grandeur de la Russie.

Les adeptes marquants de l'humanisme russe sont Novikov et Radichtchev. Un des grands personnages dans l'histoire qui font des prodiges, *Nicolas Novikov* (1744-1818) a fondé des librairies et des écoles dans des plusieurs villes, c'était lui qui a édité la première revue russe. Il faisait faire des traductions et les publiait à ses frais. C'est ainsi qu'on vit de son temps paraître la traduction de l'Esprit des Lois, d'Emile, de divers articles de l'Encyclopédie, ouvrages que la censure de cette époque ne permettait pas d'imprimer. Luttant contre une adoration aveugle de l'Occident, se moquant des mœurs assez rudes de la vie russe de ce temps-là, Novikov écrit avec une profonde douleur sur la pénible situation des paysans russes.

A partir de ce temps au centre de l'humanisme russe se pose à jamais le problème social, - celui de l'instauration de la véritable humanité dans les relations de la vie. En défendant l'égalité de tous les gens, Novikov ne s'adresse pas aux idées du droit naturel comme c'était répandu à l'époque ; lui, il unit l'idée de l'égalité avec le christianisme. L'allocution de Novikov atteint une ascension particulière lors de sa défense de la nécessité, pour le peuple russe, de rester spirituellement fidèles à sa Patrie, prenant tout ce qui est précieux chez d'autres peuples. Voilà pourquoi il a entrepris (sous la protection de Catherine II)

l'édition de "L'ancienne bibliothèque russe" pour que le peuple russe puisse, tout en découvrant le passé, voir "la grandeur de l'esprit de nos aïeux".

Le travail de la pensée se déroulait sous le signe de la réaction des occidentophiles de ce temps-là et de l'élaboration d'une nouvelle conscience nationale. Mais dans l'humanisme du XVIII siècle chez les Russes la principale conception de la morale se trouve de plus en plus souvent au premier plan, et même la supériorité de la moralité sur l'esprit commence à être prônée.

L'activité éditoriale de Novikov (au total 448 titres) a été bientôt transportée à Moscou, mais elle prit un autre caractère: Novikov se rapproche des francs-maçons moscovites, ses intérêts spirituels se déplacent des thèmes publics vers des thèmes philosophico-religieux et complètement moraux. Plus tard, l'Impératrice Catherine a fait jeter Novikoff dans la citadelle de Pétersbourg et l'a fait exiler ensuite. Cet homme infatigable a formé avant sa chute le dernier grand penseur et écrivain de cette période - *Karamsine*. L'influence de ce dernier sur la littérature et l'esprit national peut être comparée à l'influence de Catherine II sur la société: il l'a humanisée. La grande oeuvre de Karamsine, ses 12 volumes de l'"Histoire russe" ont beaucoup contribué à tourner les esprits vers l'étude de la patrie. Le point de vue philosophique, moral et philanthropique, beaucoup d'amour pour la civilisation, l'indépendance et pureté - tel est Karamsine. Qu'a-t-il appris dans "l'Histoire russe", quel résultat a-t-il tiré de ses recherches? D'après lui, "l'histoire du passé est l'enseignement de l'avenir". "Les peuples sauvages aiment la liberté et l'indépendance, les peuples civilisés l'ordre et la tranquillité." "L'idée de la grande autocratie c'est l'idée du grand esclavage". Mais malgré ses idées progressistes et parfois semi-révolutionnaires il restait toujours épris des charmes de la bonté impériale.

Un étendard pour toutes les générations postérieures de l'intelligentsia russe *Alexandre Radichtchev* (1749 - 1802) a déclaré la primauté du problème social. Dans sa philosophie Radichtchev unissait l'homme avec le monde entier, mais parlait aussi de ses spécialités. Une des plus importantes était la capacité d'appréciation. Radichtchev estimait beaucoup les mouvements sociaux de l'homme mais il était radicalement contre le fait que les enfants soient isolés de la société. Le caractère social authentique est la base de la morale de

Radichtchev. En défendant le droit des mouvements naturels, il proteste contre toute oppression du “naturel”. Son fameux “Voyage de Pétersbourg à Moscou” est autant une critique radicale de l’inégalité sociale, de l’autonomie politique et bureaucratique, - qu’une utopie originale dictée par la défense de tout le naturel chez ceux qui sont socialement opprimés. Ayant lu le “Voyage...”, Catherine a trouvé que “la diffusion de la contagion française” y était clairement présente. Radichtchev a été envoyé au bagne. Ce n’est qu’après l’avènement d’Alexandre I qu’on a définitivement restauré tous les droits de Radichtchev. En 1802, fatigué et épuisé, il s’est suicidé.

Quelque important que soit le rôle de Radichtchev dans le domaine de la pensée socio-politique en Russie, il ne serait pas correct de ne s’intéresser à Radichtchev que par cet aspect de son activité. Le pénible sort de Radichtchev lui donne droit à l’attention exclusive des historiens du mouvement national russe du XVIII siècle, - il est incontestablement au sommet de ce mouvement comme partisan fervent du radicalisme.

La sécularisation de la pensée dans la Russie du XVIII siècle est allée très vite et a abouti au radicalisme laïc des descendants de ceux qui auparavant, étaient pour le radicalisme de l’Eglise. Radichtchev, de manière plus entière s’appuyaient sur les idées du droit naturel et ainsi a ouvert la voie à des futures constructions dans ce domaine (Guertzen, Pirogov et d’autres).

Le courant suivant de la pensée philosophique en Russie est représenté par le courant philosophico-religieux. Ce courant suit la ligne de la sécularisation, - sans se dégager du christianisme, il se dégage et s’écarte de l’Eglise. On trouve les premières apparitions de la pensée philosophico-religieuse chez le remarquable savant russe *Mikail Lomonossov* (1711 - 1765). Un savant génial, dont les différentes études et découvertes ont surpassé de beaucoup leur époque, mais n’ont pas été appréciées par ses contemporains. Ayant obtenu un enseignement scientifique rigide en Allemagne, Lomonossov a fait connaissance avec la philosophie du célèbre Wolf, il connaissait bien aussi les œuvres de Leibniz. Philosophiquement, Lomonossov était proche de Leibniz et défendait la pensée que la loi de l’expérience devait être complétée par “la conscience philosophique”. La liberté de pensée et de recherche était si naturelle à

Lomonossov qu'il ne défendait même pas cette liberté, il l'assumait. Religieux de sa nature, Lomonossov niait la contrainte d'une sphère par une autre et propageait instamment l'idée de la paix entre la science et la religion.

En Lomonossov, on a affaire à une position politico-religieuse toute neuve pour les Russes, c'est celle où la liberté de pensée ne perturbe pas le sincère sentiment religieux qui par essence est en dehors de l'Eglise.

La position des gens russes qui cherchaient à satisfaire leurs recherches dans la franc-maçonnerie était un peu différente au XVIII^e siècle. *La franc-maçonnerie russe de la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e siècle a joué un rôle important dans la mobilisation spirituelle des forces créatrices de la Russie.* Elle a envahi avec une force extraordinaire les grands milieux de la société russe. D'une part elle attirait les gens qui cherchaient du contre-poids aux courants athéistes du XVIII^e siècle, et était dans ce sens l'expression des demandes religieuses des Russes de ce temps-là. Envahissant des couches considérables de la société russe, la franc-maçonnerie levait incontestablement des mouvements créateurs dans l'âme, c'était l'école de l'humanisme mais en même temps elle éveillait des intérêts spirituels. Dans l'humanisme russe lié à la franc-maçonnerie, les motifs purement moraux jouaient un rôle essentiel.

En faisant le bilan de l'examen des courants philosophiques en Russie au XVIII^e siècle, il est à noter les traits qui caractérisent un mouvement spirituel:

1) Le premier pas le plus décisif consiste en l'apparition du style laïc de la culture. Au XVIII^e siècle ce style ne se forme que dans ses aspects différents, mais sa force motrice est l'affirmation de la liberté de pensée.

2) Cette affirmation de la liberté de pensée se forme différemment dans le voltairianisme russe (dans sa forme nihiliste et proprement radicale), dans l'humanisme du XVIII^e siècle, dans la franc-maçonnerie, mais c'est grâce à cette variété qu'elle se consolide.

3) Les intérêts philosophiques s'éveillent dans toutes les directions se nourrissant d'une riche culture philosophique de l'Occident, mais chez certaines personnes talentueuses commencent à germer les bases de futures expériences indépendantes dans le domaine de la philosophie.

4) Parmi les Russes inspirés par la philosophie, les thèmes importants sont les problèmes de la morale, et en particulier le thème du social.

3. La franc-maçonnerie et la littérature russe

La franc-maçonnerie, le mouvement le plus caractéristique pour la mentalité nationale du XVIII - début XIX siècles, s'est purement manifestée dans la littérature russe.

Au Moyen-Age, c'était l'Eglise qui a donné la conception du monde à laquelle il fallait se rattacher, alors qu'au XVIII c'était l'Etat qui a occupé cette place. Les autorités ecclésiastiques importantes, agissant en accord avec l'Etat, encourageaient cela. Ainsi, *Théophane Prokopovitch*, père du mouvement, (1681 - 1736) archevêque de Novgorod, affirmait que l'homme sauvait son âme en servant l'Etat et acquérait une béatitude éternelle ; et en servant de manière soignée, mais au détriment des obligations de service par l'exécution de ses devoirs de chrétiens, il pouvait perdre son âme.

L'Eglise totalement soumise au pouvoir séculier et au souverain était dans l'incapacité d'élever l'homme à un niveau spirituel. D'autre part, malgré un nombre restreint de hiérarchies très instruites, la plupart des serviteurs étaient des gens peu instruits et superstitieux. Dans de telles conditions, la franc-maçonnerie apparaissait comme un supplément à la religion orthodoxe, et aidait l'homme à se trouver soi-même. Comme beaucoup d'autres théories occidentales à la mode, la franc-maçonnerie a été de la même sorte introduite en Russie. Les premiers renseignements remontent aux années trente du XVIII, et ça donne l'impression qu'il s'agissait plus au début d'un amusement à la mode plutôt que d'autre chose. C'est seulement à la moitié du XVIII qu'elle se propage et acquiert son propre caractère.

Quelle est donc le caractère de cette franc-maçonnerie qui a influencé la société russe fin XVIII et début XIX ?

Des représentants sont *Chtcherbatov*, *Tourgueniev*, *Koutouzov*, *Troubetskoi*, *Tchoukov*, *que Karamzine*, *Joukovski*, *Pouchkine*, *Aksakov* etc.

Beaucoup de ceux qui se sont tournés vers la franc-maçonnerie du fait de leurs besoins dans leurs activités publiques, du désir de se séparer de l'Etat, de recevoir un véritable enseignement moral et religieux. Au sein de la franc-maçonnerie, les recherches de ces personnes-là pouvaient prendre des formes totalement différentes. Comme il n'y avait pas d'autres formes d'activités communes, la plupart des gens cultivés de cette époque sont devenus francs-maçons.

Le souci du perfectionnement moral comme première étape de maturation civile était quelque chose de naturel aux francs-maçons russes de cette époque. Ils fuyaient la politique en concentrant leur force sur l'enseignement et l'éducation.

L'historien de la culture russe Krasnobaev, affirmait qu'il ne fallait pas passer à côté de la franc-maçonnerie puisque beaucoup de leaders de la culture du XVIII en faisait partie, et puisqu'elle formait un type d'homme avec une attention particulière d'intérêts, un comportement particulier, et des principes moraux.

L'université moscovite était un des lieux où la culture était le plus présent dans le pays. C'est là que s'est défini un nouveau type d'identité, de nouvelles relations entre les gens, et que se sont formées des valeurs nationales. C'est là que Novikov a travaillé, et comme le disait Guertzen "la décennie de Novikov venait de commencer". Novikov et ses partisans ont vite compris l'importance de la franc-maçonnerie en tant que théorie morale pouvant influencer la société. Et c'est pour cette raison que l'université moscovite se trouvait au centre de l'activité maçonnique.

Au début un des représentants de l'humanisme russe *Nicolas Novikov* était une personne très active, réfléchi et humaine. Issu d'une famille de pauvres propriétaires il a reçu un enseignement à domicile plutôt médiocre, mais a beaucoup travaillé sur l'autodidaxie. A l'âge de 25 ans il a entrepris l'édition de la revue "Trouten", où il s'est révélé être un homme ayant un grand flair public. Un accusateur ardent de différents mensonges de la vie russe, il était quand même un idéaliste fougueux. Pour lui, la tâche qu'il devait accomplir était de faire éditer des livres abordables à un grand nombre de lecteurs, et

surtout aux lecteurs provinciaux. Il vendait souvent des livres à un prix moindre que celui auquel il les avait achetés, ce qui ne lui était pas rentable financièrement. Il pouvait même acheter des manuscrits qu'il ne trouvait pas convenable et acheter tout ce qu'il fallait pour les brûler, et ne donnait à personne la possibilité d'éditer ce livre.

Pour le développement de l'édition de l'université de Moscou, Novikov a fondé une société typographique de 14 personnes. Parmi eux Tourgueniev (le père des célèbres frères Tourgueniev Nicolas et Alexandre), Lopoukhin (sénateur rendu célèbre aujourd'hui par ses mémoires), A.Koutouzov, Troubetskoi, Tchoukov et bien d'autres.

Pour les francs-maçons faisant parti du cercle de Novikov, l'idée la plus importante était celle du perfectionnement moral et de l'éducation de l'homme. Selon les francs-maçons moscovites l'enseignement devait servir avant tout la formation de l'homme moral et instruit. Le moyen essentiel pour la réorganisation de la société, c'était l'éducation. Les relations avec la religion orthodoxe étaient un point spécial dans l'histoire de la Russie. Les maçons se définissaient eux-mêmes comme étant profondément croyants et orthodoxes. Ils suivaient tous les rites de l'Eglise de Russie, et observaient tous les canons, toutes les règles, même s'ils considéraient que l'essence morale de la religion était infiniment supérieure à ses côtés dogmatiques.

Les activités des franc-maçons avec Novikov à la tête était énorme et avait plutôt un caractère d'action. Au sein de l'université avait été créée une association scientifique amicale qui avait pour but l'éducation de la jeunesse, le soutien matériel aux étudiants pauvres et avait aussi pour but d'imprimer des livres. D'autre part, les franc-maçons ont aussi fondé un hôpital, une pharmacie et une école. On distribuait du pain et de l'argent aux pauvres, on envoyait gratuitement des livres dans les écoles et séminaires. En 1777 et 1778, les maçons ont ouvert deux écoles populaires pour les pauvres à Pétersbourg. A Moscou, grâce à un travail acharné, un nouveau cercle culturel de maçons universitaires s'est formé. On y trouvait des professeurs, des étudiants, des représentants de la société mondaine. Les gens cultivés, instruits, riches et illustres, les membres de la loge maçonnique étaient toujours prêts à participer à

des tâches utiles. La mise en route de cette association présageait une atmosphère fraternelle, d'entraide, d'humanité.

La conception de la maçonnerie en tant qu'incroyance et que libre pensée, était celle à côté de la réalité. Les maçons prônaient la nécessité de croire en Dieu, en un pouvoir fort et capable de défendre les intérêts du peuple et de la société.

Ils prenaient parti pour l'établissement de bases familiales fortes, pour l'obéissance absolue des enfants aux parents, pour l'observation et le respect des rites et dogmes de l'Eglise orthodoxe.

Les maçons à la différence du très populaire Rousseau de son époque, supposaient que l'enseignement ne détériorait pas la nature de l'homme, mais qu'il la corrigeait au contraire. Ils trouvaient aussi que de nature, l'homme était mauvais, et que seul l'instruction et un travail permanent sur soi pouvaient éliminer cette mauvaise nature. L'ordre social changera tout seul avec le développement de l'instruction; se battre pour la reconstruction d'une société amoralisée n'avait pas de sens. Telle était leur façon de penser.

A rappeler que l'idéologie progressiste au contraire était fondée sur la pureté naturelle de l'homme, sur son penchant naturel vers le bien et la morale. La réalité environnante des instructeurs, réalité non naturelle, se révélait comme une source de mal. Les maçons énonçaient l'idée que chaque homme était égoïste, mauvais de nature et pour cette raison il devait apprendre à s'accoutumer à l'altruisme. On a célébré l'ascétisme et même le détachement de tous les intérêts "terrestres". Il semblerait que les francs-maçons avaient peur de la nature humaine, ils avaient l'impression qu'à tout moment l'homme pouvait se révéler répugnant, et même commettre des délits. C'est pour cette raison que l'éducation des enfants se transformait rapidement en une surveillance stricte. Cependant cela ne diminue pas les avantages que les francs-maçons ont apporté à la société russe par leur activité de charité et d'instruction.

La révolution française a joué un rôle important chez les premiers maçons russes. Un contemporain a dit "subitement la tempête politique s'est retrouvée contre eux". Le tournant français a réveillé dans le gouvernement russe la méfiance. En conséquence de cela, l'édition a été fermée, Novikov lui-même,

envoyé dans la forteresse de Chlisselbourg. Bien évidemment, Catherine II comprenait que les maçons n'avaient rien de commun avec les jacobins, avec les perturbateurs de l'ordre public. Mais elle a puni la liberté de pensée et l'esprit d'initiative.

Dans le premier quart du XIX siècle, après quelques étapes de course pour la franc-maçonnerie, l'emphase de l'instruction n'aboutit pas. La pression sur l'individu dans la maçonnerie avec sa hiérarchie rigide et sévère devient de plus en plus rude. Cependant la quête spirituelle des maçons ne passe pas inaperçue. Des personnes importantes au début du XIX siècle sont devenus leurs héritiers, tel que Karamzine, Joukovski, Pouchkine, Aksakov etc. Les penseurs et écrivains russes, ont dégagé, des théories et des études introduites dans le pays, leur aspect spirituel et moral, ce qui répondait aux recherches des francs-maçons moscovites du dernier quart du XVIII siècle.

La franc-maçonnerie, de plus en plus souvent revêtue en forme de la littérature russe influait sérieusement sur l'esprit de la société russe. *Ce qui est le plus caractéristique pour la Russie du XVIII - XIX siècles c'est qu'au sein de la littérature que la pensée progressiste, philosophique ou révolutionnaire est née.* Dans la littérature du XVIII siècle on ne trouve presque pas d'idées révolutionnaires, mais c'est elle qui poussait les gens à réfléchir. Le pouvoir et la pensée, l'autocratie et la civilisation n'allaient plus ensemble. Il était évident que la Russie actuelle ne pouvait aller plus loin, sans rejeter complètement sa manière d'être politique et morale. Plusieurs croyaient que seulement par la littérature qu'on pouvait agir sur la société n'ayant pas d'autres moyens de développement.

L'influence de la philosophie du XVIII sur des écrivains et poètes russes était énorme. Les encyclopédistes français émancipaient l'homme des vieux préjugés, lui inspièrent des instincts moraux plus élevés. Ils brisaient les derniers liens qui retenaient une nature demi-sauvage. La philosophie voltairienne mettait fin aux vieilles croyances, aux devoirs moraux, traditionnels. La précipitation avec laquelle les écrivains russes se sont débarrassés de leurs moeurs était surprenante. C'est là une preuve de la mobilité du caractère russe.

La révolution opérée par Pierre le Grand a divisé la Russie en 2 parties - la vieille Russie, conservatrice, traditionnelle, communale, strictement orthodoxe, et la nouvelle Russie se composant en général de la noblesse formée par Pierre, de tous les descendants des boyards, des employés civils, de l'armée et des écrivains-penseurs.

La littérature dressait toujours contre la vie russe le grand acte d'accusation c'est pourquoi l'histoire de la littérature - penseur russe du XVIII - XIX siècles est un registre des bagnes. Voici le sort des écrivains-penseurs russes du XIX siècles: Ryleeff est pendu par Nicolas, Pouchkine - tué dans un duel par un spadassin à gages à 37 ans, Griboiedoff - assassiné à 34 ans, Lermontoff - tué en duel à 32 ans, Bélinsky - tué à 35 ans, par la faim et par la misère, etc.

Quels sont les écrivains-penseurs russes les plus éminents qui faisaient réveiller la société et l'idée nationale? Avant tout c'est *Alexandre Pouchkine*, patriote exclusif, qui a débuté par ses poésies révolutionnaires d'une grande beauté. C'est lui qui a fait voir d'une manière douce un problème "d'un homme superflu", d'un intellectuel russe de cette époque-là, "qui a tout commencé sans rien poursuivre. Il a toujours attendu quelque chose. Rien n'est venu, la vie s'en est allée". Un tel personnage national se rencontre dans tous les romans des écrivains-penseurs russes de l'époque, puisqu'on le trouve continuellement autour de soi (Tchatski, le héros d'une comédie de Griboiedoff, c'est un Onéguine raisonneur, son frère aîné. Le personnage central du roman "Héros de nos jours" est son frère cadet). A côté d'Onéguine, Pouchkine a placé Lenski, autre victime de la vie russe. C'est la souffrance aiguë à côté de la souffrance chronique. C'est une de ces natures virginales qui ne peuvent s'acclimatiser dans un milieu corrompu et fou. Lenski c'est le dernier cri de conscience d'Onéguine, car c'est lui-même, son idéal de la jeunesse. Pouchkine a vu qu'un tel homme n'avait rien à faire en Russie, il l'a tué de la main d'Onéguine, d'Onéguine qui l'aimait et qui, en le visant ne voulait pas le blesser.

Mikail Lermontoff, continuateur de l'oeuvre de Pouchkine, est la nouvelle époque de la poésie russe. C'était une voix forte. Rien ne peut démontrer avec plus de clarté le changement opéré dans les esprits, depuis 1825, que la comparaison de Pouchkine et de Lermontoff. Pouchkine souvent mécontent et

triste, froissé et plein d'indignation, est pourtant prêt à faire la paix. Il la désire, il n'en désespère pas; une corde des temps de l'empereur Alexandre ne cessait de vibrer dans son cœur. Lermontoff était tellement habitué à la discorde, que non seulement il ne cherchait pas à en sortir, mais il ne concevait la possibilité ni d'une lutte ni d'un accommodement. Lermontoff n'a jamais appris à espérer. Il ne portait pas sa tête avec fierté au bourreau, comme les décembristes Pestel et Ryléieff, parce qu'il ne pouvait croire à l'efficacité du sacrifice; il s'est jeté de côté et a péri pour rien. Dans une de ses poésies, Lermontoff dit: "Et ce que tu as dit avant ta fin, personne ne l'a compris de ceux qui t'écoutèrent. Le sens profond et amer de tes dernières paroles est perdu." Ce n'étaient plus les idées du libéralisme civilisateur, les idées du progrès, c'étaient des doutes, des négations, des pensées de rage. Habitué à ces sentiments, Lermontoff ne pouvait se sauver dans le lyrisme, ainsi que l'a fait Pouchkine. Une pensée triste ne quittait jamais son front, elle perce dans toutes ses poésies. Ce n'était pas une pensée abstraite qui cherchait à s'orner des fleurs de la poésie; la réflexion de Lermontoff c'est sa poésie, son tourment, sa force.

Nicolas Tchernychevski est à part dans la littérature russe. Comme Pouchkine, c'était un vrai Russe européen qui souhaitait apporter des principes de bases qui auraient formé la Russie comme un pays européen du fait de ses origines chrétiennes. Ecrivain-penseur, humaniste il avait sa propre conception du monde, de la dignité humaine, de l'individu. Même son roman "Que faire?" est un exposé philosophique.

Quelle est sa conception du monde? Il est bien connu que malgré le phénomène d'europanisation en Russie, il restait beaucoup trop de choses faisant référence à l'Asie. Tchernychevski parle d'asiatisme lorsqu'il fait référence au fait qu'il n'existe aucune inviolabilité de droits et que ni l'identité, ni le travail et la propriété ne sont protégés de ce qui est arbitraire. Dans les états asiatiques, la loi est complètement impuissante. S'appuyer sur l'état cela signifie être condamné à périr, c'est la violence qui domine. Que voulait opposer Tchernychevski aux asiatiques? L'instruction, mais qui passe par des individus particuliers. C'est pourquoi le leader du développement de la société pour lui c'est la personnalité innovatrice. La garantie des droits privés de la personne

était considérée par Tchernychevski comme la plus grande conquête de l'histoire de l'Europe. Ce n'est pas le peuple qui est à l'origine des valeurs matérielles ou spirituelles, mais les personnes qui savent faire preuve d'innovation. Ce qu'il manque en Russie ce sont les personnalités. Pour résoudre ce problème, Tchernychevski proposait l'eupéanisation de la Russie et une assimilation profonde et authentique du christianisme. Il considérait comme essentiel de surmonter le modèle national qui empêchait le pays de se développer, ceci à la différence de Tchaadaïev, des slavophiles, de Guertzen et de tous ceux qui soutenaient que la Russie soit arrivée au même niveau d'instruction que l'Europe, et qu'il fallait aller plus loin en s'appuyant sur l'expérience de l'occident.

En quoi considérait la conception de la démocratie de Tchernychevski? Au fait qu'il voulait écrire, parler du peuple en vérité, le décrire tel qu'il était, sans enjolivement. Dans le cas contraire, on tombera inévitablement dans un "asiatisme", puisqu'on oubliera que la condition principale d'une vie chrétienne, c'est la responsabilité de ses actes.

L'idée de peuple comme base de la culture, vient des romantiques allemands et français. Mais les idées venant d'Europe étaient interprétées à la russe. Par exemple, les slavophiles affirmaient que tout ce que l'occident recherchait, on pouvait le trouver en Russie, car c'était depuis toujours présent en Russie, comme par exemple l'amour pour le peuple, la foi en la sagesse du peuple, et l'attitude raisonnable des classes supérieures et du pouvoir impérial vis-à-vis des petites gens. On peut dire la même chose en ce qui concerne le socialisme. Les philosophes russes affirmaient que l'occident ne recherchait seulement que la théorie du socialisme, et que notre régime politique était appelé au socialisme. Tchernychevski a dit qu'une telle interprétation des idées occidentales était un des prémices des malheurs russes. Lui, il s'appuyait sur les principes élaborés en Europe occidentale, c'est-à-dire avant tout sur l'idée de l'importance de la vie et de l'individu. Il comprenait que le modèle européen était bien, mais qu'il fallait se mettre dans la position de la Russie telle qu'elle était à cette époque, et tenir compte de sa mentalité, de ses problèmes, qu'il fallait partir de ça pour aboutir à quelque chose.

L'arbitraire et la violence étaient les concepts les plus détestés de Tchernychevski. Humaniste, il a essayé dans ses œuvres de prévenir la tournure catastrophique que pourraient prendre les événements en Russie, et pour cela de changer le système des valeurs russes. Dans sa proclamation “Aux paysans seigneuriaux contre les personnes qui leur sont bien intentionnées” (1861) et dans sa “Lettre sans adresse”, il convainc les paysans de ne pas s’insurger, puisqu’en réfléchissant, en se servant de sa tête, on peut construire une vie sans sang pour tout le monde. Tchernychevski, qui avait semblé être d’accord avec les indignés et les insurgés, leur a demandé de s’arrêter, et de faire attention à eux puisqu’il ne fallait pas mourir pour la bonne cause. Tchernychevski ne croyait pas en une insurrection absurde et impitoyable. Lui, il aurait pu aménager la Russie mais on l’a chassé du siège de législateur et envoyé au bagne. La conscience de l’arbitraire politique envers les penseurs indépendants était commune.

Un des plus importants thèmes évangéliques de Tchernychevski, était le thème de la vie. Pour lui elle était éternelle, et contre la mort. Il voyait dans la vie sur terre le sens et les valeurs. “La vie est formidable!”. Cette proposition se révèle comme essentielle, et dans laquelle on pouvait trouver une conquête impériale de la pensée russe. Dans sa thèse, pour la première fois il exprimait sa conception esthétique de la vie russe. Pas seulement l’esthétique, mais aussi les problèmes de l’esthétique le touchaient, et par les questions artistiques, il voulait juger la société et régler les problèmes sociaux et culturels. D’après Tchernychevski l’esthétique influençait la vie intellectuelle. Il expliquait au petit peuple, que seulement par la littérature on pouvait agir sur une société n’ayant pas d’autres moyens de développement et d’autorégulation. La thèse et les romans de Tchernychevski étaient l’expression théorique de l’opposition de la culture artistique à l’autocratie. Cette même idée avait été propagée dans la littérature par Bielinski, Guertzen, Tchaadaïev. Bielinski disait que le premier besoin de la littérature était le réveil des sentiments de la dignité humaine qui avait été oubliés depuis des siècles dans la saleté et le fumier. A plusieurs reprises, Tchernychevski parla du fait que l’indifférence vis-à-vis de la spiritualité n’était pas née d’aujourd’hui, mais existait déjà dans les traditions de

l'ancienne Russie. C'est un état léthargique typique et celui qui en sort renaît spirituellement, et par conséquent se retrouve détruit par l'Etat. C'est là que Tchernychevski avance sa thèse "*La vie de l'homme est formidable*". Cependant à quelle vie fait-on référence ? Dans sa définition, il fait rentrer sa représentation de la beauté du petit peuple, mais à un degré supérieur il fait référence à la vie et à la représentation de la beauté des gens instruits. Les expressions "réellement instruits", "la vraie vie" nous laisse comprendre combien Tchernychevski voyait dans la vie de l'esprit et du cœur, la possibilité pour l'homme de s'élever. Tous ceux qui ont été châtiés par l'autocratie, les poètes, penseurs, citoyens, Tchernychevski dira d'eux qu'ils détiennent en eux la vraie conception de la vie. Par la suite, dans son roman "Que faire?", en parlant de ces personnes, il parle d'eux "les gens nouveaux".

D'après lui la beauté ne sauvera pas le monde, mais l'individualité. Dans ses travaux, il démentait un genre particulier d'art. En d'autres termes, pour Tchernychevski tout n'était qu'invraisemblance, artifices et étrangetés à l'époque de l'état absolutiste français, pour qui le progressiste prenait une tournure despotique, état à cause duquel le mensonge était apparu dans l'art, état ayant le souhait de devenir supérieur à la nature, mais qui plus précisément voulait la défigurer. Tchernychevski insistait *sur le droit à l'individualité*. Tout, absolument tout ce qui écrasait l'homme lui apparaissait comme hostile à l'art. Il disait que la vie était supérieure à l'art puisque pour créer une œuvre d'art, il faut obligatoirement être vivant physiquement mais surtout et avant tout spirituellement. L'autocratie et la société esclavagiste tuent la vie et la beauté authentique. En acceptant "l'art pur" comme un des éléments d'opposition à la pression autocratique, il n'en souligne pas moins les défauts, les limites puisqu'il n'a pas servi l'homme. La tâche de l'art en Russie est de transformer l'homme en être libre et indépendant, de lui apprendre à vivre, à ne pas végéter ou bien dormir, à sortir de son état léthargique. "Puisque l'homme exige de l'art d'être pour lui un enseignement de vie". A dire que le thème de la vie comme opposition à la mort, comme protestation contre l'état d'esclave de l'homme est devenue *un thème conducteur de la littérature du XIX*. Dans la hiérarchie des valeurs chrétienne, la vie est vigoureusement opposée à la mort. Et cette

opposition est devenue décisive dans la création des penseurs russes. Plus précisément, dans les livres de culture chrétienne opposée au paganisme, on trouve une représentation de l'instruction liée au concept de la vie. En affirmant que l'art ne devait pas servir les besoins d'un état autocratique, mais l'homme, Tchernychevski énonce une nouvelle approche de l'art refusant l'utilitarisme. "L'arbitraire détruit l'individu", - écrit Tchernychevski. Il oppose l'idée de liberté à celle d'arbitraire.

En 1889 Tchernychevski a été envoyé au bagne et y est mort. Nestor Kotliarevski, historien libéral, a écrit sur Tchernychevski: "on jugea en lui et condamna le processus de l'apparition du développement d'un nouveau courant dans la vie et dans les idées. On supposait que ce courant pouvait tomber dans l'oubli et mourir si le nom de l'homme tombait lui-même dans l'oubli et mourait. On réussit à étouffer ce nom détestable, dans le sens que pendant trente ans environ, il n'apparut pas dans la presse russe".

4. La première tentative d'élaborer des réformes de droit. P. Dolgoroukov

L'intelligensia russe du XIX^e siècle tenait toujours à comprendre pourquoi le gouvernement a donné au mensonge une organisation officielle et l'a élevé à la hauteur d'une institution politique. La première tentative d'élaborer des réformes de droit appartient au prince Pierre Dolgoroukov. Emigré, écrivain, chercheur, historien, il ne manquait jamais de patriotisme et a beaucoup écrit sur le régime politique russe du XIX^e siècle.

D'après lui en Russie, la propriété, la sécurité, la vie et jusqu'à l'honneur des individus, se trouvent complètement livrés aux caprices du pouvoir. Mais quel pouvoir? Pas celui de l'Empereur, mais des fonctionnaires qui gouvernent au nom du souverain, et commettent tous les abus possibles. "Périssent la Russie, pourvu que le pouvoir reste illimité et intact" - telle est la devise du pouvoir.

“La Russie est paralysée par les vices de son administration. Point de justice, pauvre, constamment humiliée, écrasée, elle verse des larmes en silence, et supplie Dieu de la tirer de l'oppression. La liberté de conscience est foulée aux pieds suivant le bon plaisir du pouvoir. La Russie est tombée en décadence: les abus, la vénalité, la corruption envahissent un pays, le rongent, paralysent ses forces. La désorganisation du corps social marche à grands pas; la désaffection générale augmente; dans l'armée, les soldats, mal soignés, mal nourris, soumis aux coups de bâton, soupirent après un meilleur sort. Voilà où est tombé le pays, si fort et si puissant à l'époque, le pays où la nation est, en grande majorité, si intelligente, si bonne, et douée de si admirables qualités d'esprit et de coeur” - a écrit Dolgoroukov. Il prévoit que le mécontentement général, l'indignation publique, arrivés à leur apogée, feront explosion et amèneront un changement violent dans la forme du gouvernement. Pour éviter et prévenir tout ça, il propose au monarque *d'accorder une constitution* dans le plein exercice de sa prérogative souveraine “pour acquérir l'amour de son peuple et raffermir sa dynastie”.

“Les bureaucrates et les hommes de la camarilla, - continue Dolgoroukov, - ont l'habitude de dire que la nation russe n'est point mûre pour une constitution, pour des réformes. Il y a ceux qui voudraient aussi assurer que la Russie ne saurait avoir de constitution, faute de tiers-état. C'est une grande erreur. Le tiers-état existe en Russie, et il est même très-nombreux: la bourgeoisie notable, les marchands, la bourgeoisie ordinaire, enfin tous ceux d'entre les nobles qui n'appartiennent point à de grandes familles, possèdent une fortune très-médiocre, ou même n'en possèdent aucune. Mais l'on aurait beau décréter les réformes les plus sages: avec le mode de gouvernement qui régit la Russie, l'on n'arrivera jamais à les faire mettre à exécution. Pourquoi? Puisque la bureaucratie et la camarilla, leurs intérêts, sont en opposition avec les intérêts de la Russie. La bureaucratie administre, opprime et pille le pays; la camarilla se trouve placée comme une muraille entre l'empereur et la nation. Alors, il faut changer cette situation. Pour que ça change, il faut, premièrement, accorder une constitution, et deuxièmement, faire un gouvernement représentatif. Sans ces conditions-là aucune réforme en Russie ne pourra aboutir, ni porter de fruits”.

Les réformes les plus essentielles proposées par Dolgoroukov:

- 1) La suppression de tous les châtimens corporels, pour tous sans exception;
- 2) L'égalité générale devant la loi;
- 3) L'abolition du ministère des domaines de la couronne;
- 4) Le droit, à tous les Russes, de ne pouvoir être arrêtés que d'après les formes prescrites par la loi, et de ne pouvoir être ni détenus, ni exilés sans jugement régulier et légal;
- 5) L'abolition des juridictions exceptionnelles et arbitraires;
- 6) La séparation du pouvoir judiciaire d'avec le pouvoir administratif;
- 7) L'abolition de la procédure écrite et secrète; l'introduction de la procédure publique et orale, du jury et des avocats;
- 8) Réduction des instances judiciaires à trois: le tribunal du district (уездное собрание), le tribunal civil de la province (гражданская палата), ou bien le tribunal criminel de la province (уголовная палата), le département du Sénat, duquel relève la province où l'affaire serait jugée;
- 9) Institution, à Moscou, d'une cour de cassation (верховная судебная палата), à l'instar de la cour de cassation française, composée de sénateurs, élus, à vie, par leurs collègues, les autres sénateurs;
- 10) Pour épargner aux plaideurs des provinces éloignées de longs voyages dans les capitales, l'établissement de départemens du Sénat (outre les capitales où il en existe maintenant: à Kiew, à Kazan, à Tiflis et à Irkoutsk);
- 11) Liberté de choix, pour chaque sénateur, de la ville où il voudrait siéger;
- 12) Division des districts en cantons (волость) et des cantons en communes;
- 13) Tout habitant de la commune, sans distinction de naissance, d'origine, ni de religion, âgé de vingt-et-un ans, possédant un enclos, avec un terrain de cinq cents sagènes carrées, aurait dû avoir le droit de vote à l'assemblée communale;
- 14) L'assemblée cantonale aurait été composée de tous les habitants du canton, sans distinction de naissance, d'origine, ni de religion, âgés de vingt-et-un ans, possédant une maison avec dix arpents de terrain. De plus, les électeurs de la commune auraient envoyé des délégués à l'assemblée cantonale, au nombre d'un délégué sur dix électeurs;

15) Toutes les autorités de la commune et du canton auraient été nommées par voie d'élection;

16) L'assemblée de district et l'assemblée provinciale auraient dû être composées de tous ceux, sans distinction de naissance, d'origine, ni de religion, âgés de vingt-et-un ans, qui possèdent ; a) en ville une maison de la valeur de mille roubles, b) hors des villes trente arpents de terrain, ou bien un établissement industriel quelconque-estimé à trois mille roubles;

17) L'assemblée du district élirait tous les administrateurs du district, à commencer par le principal d'entre eux, le maréchal du district (уездный предводитель); elle procéderait aussi à l'élection du chef de la police locale (исправник), et à celle d'un conseil de district (уездное правление), composé de dix ou douze membres, et destiné à contrôler la gestion du maréchal ainsi que celle de l'ispravnik;

18) L'on devrait adopter un système de décentralisation. Toutes les affaires qui ne concernent point la Russie en général, mais une province seulement, pourraient être décidées par l'assemblée de cette province, et toutes les assemblées provinciales seraient investies du droit d'initiative, vis-à-vis du gouvernement, sur toutes les questions législatives et administratives. Toutes les affaires qui ne concernent point une province en général, mais un district seulement, pourraient être décidées par l'assemblée de ce district, et toutes les assemblées de district seraient investies du droit d'initiative, envers l'assemblée de leur province, sur toutes les questions législatives et administratives. Ce serait à l'assemblée provinciale à décider, si la requête de celle du district doit être transmise au gouvernement;

19) La chambre des finances (казенная палата), qui existe dans chaque province, et se trouve chargée de la perception des revenus de l'état, aurait dû être abolie, ainsi que le comité des perceptions et redevances locales (комитет земских повинностей), et la commission des routes et bâtisses (строительная и дорожная комиссия). Toutes ces branches de l'administration devraient être concentrées dans les mains du conseil provincial, rendu électif; il en résulterait une grande diminution dans le nombre des employés et une notable économie;

20) Le nombre des employés, “cette lèpre de la Russie”, serait diminué dans tous les ministères, en prenant pour base l'excellent système, adopté au ministère de la marine, système dont l'adoption n'a été permise qu'après une longue lutte, et seulement à titre d'essai;

21) La troisième section de la chancellerie impériale, l'une des créations les plus malheureuses du règne sombre et farouche de l'empereur Nicolas, aurait dû être abolie, et la police secrète placée dans le ressort du ministère de l'intérieur. Il serait bien temps, pour la Russie, de ne plus voir élever à la hauteur d'une institution d'état ce qu'il y a de plus vil dans l'humanité, - l'espionnage;

22) Le nombre des ministres aurait dû être fixé à dix: Le ministre de la justice; Le ministre de l'intérieur; Le ministre de l'instruction publique; Le ministre des affaires étrangères; Le ministre de la guerre; Le ministre de la marine; Le ministre des finances; Le ministre de l'agriculture et du commerce; Le ministre des travaux publics (chemins de fer, ponts et chaussées, etc.); Le ministre de la maison impériale. A instituer une cour des comptes, sur le modèle de celle de France;

23) Le budget aurait dû être publié, et la liste civile fixée, sans pouvoir être dépassée;

24) Les évêques de l'Eglise orthodoxe orientale auraient dû être nommés par le gouvernement, sur une liste de trois candidats élus par le clergé du diocèse (епархия). Une fois nommés, ils ne pourraient être éloignés de leurs fonctions sans un arrêt solennel, prononcé par le synode après jugement;

25) Le synode aurait dû être composé: 1) des trois métropolitains de Saint-Pétersbourg, Kiew et Moscou; 2) de six ou sept prélats, élus par les autres prélats au scrutin public, et investis de l'inamovibilité;

26) Le procureur du synode aurait dû veiller seulement à ce que le synode ne s'immisçât point dans les questions civiles et politiques; mais le procureur ne doit se mêler en rien de l'administration de l'Église, et encore moins de ce qui concerne le pouvoir spirituel;

27) Il faudrait abolir les séminaires, instituer des cours de théologie aux universités et aux gymnases, et déclarer aptes à être élevés à l'épiscopat tous

ceux d'entre les moines et les prêtres, qui se trouveraient munis d'un diplôme universitaire;

28) Une liberté de conscience complète aurait dû être accordée à tous les cultes, sauf les sectes anti-sociales;

29) La censure préventive aurait dû être abolie, et la liberté de la presse accordée, avec une législation pénale pour en réprimer les excès.

Voilà des réformes les plus essentiels proposés par Dolgoroukov pour tirer la Russie de l'oppression, mettre fin à sa tombe en décadence et raffermir sa dynastie. Dolgoroukov aurait pu servir la Russie, mais il n'a pas été entendu.

II. CIVILISATION SOVIETIQUE: FONDEMENT, ESPRIT, MODE DE VIE, MENTALITE

1. Le fondement et l'essence de la société socialiste. Sa métaphysique et mystique. La “démocratie soviétique”

Qu'est-ce que c'est que la Russie socialiste ? Pour mieux comprendre l'essence et le fondement de la nouvelle forme d'État, appelé société socialiste, il est à lire le principal ouvrage de son fondateur, Lénine. L'“État et la Révolution”, écrit en 1917, à la veille de la révolution d'Octobre, *est un manuel de la prise du pouvoir pour les communistes de tous les pays, un modèle de logique rigoureuse et d'utopisme*. Lénine y déclare sans détour que le seul moyen d'arriver au socialisme est de s'emparer du pouvoir *par la violence armée*, de briser la vieille machine d'Etat, fût-elle un parlement démocratique. Parallèlement, il dessine une idylle étatique et annonce même l'abolition de l'État pour un très proche avenir. Enfin, cet ouvrage est remarquable comme origine de la subversion qui viendra plus tard, à l'époque de Staline et à la nôtre. Nulle part n'est aussi manifeste le fossé entre la théorie du communisme et sa réalité pratique. On y voit bien que *la violence était un fondement de l'Etat socialiste* choisi par Lénine.

Prenons le problème de la violence, celui de l'État tel que le concevait Lénine, comme n'augurant aucune liberté ni démocratie. Avant d'en arriver là, après quelques détours, il était, lui aussi, passé par l'utopie. Et la révolution n'aurait pas triomphé sans cette utopie préalable, car elle n'aurait pas eu le soutien des masses d'ouvriers et de paysans. On peut supposer que le Parti lui-même ne se serait pas lancé dans l'entreprise s'il avait su ce qui l'attendait. Mais il ignorait qu'elle serait cette dictature, tout comme Lénine, encore soumis au pouvoir de l'utopie à la veille même de la révolution.

L'essence de cette utopie se ramenait à deux éléments auxquels Lénine croyait avec une absolue sincérité et qu'il soulignait sans cesse, cela jusqu'à ce qu'il accède au pouvoir et rejette l'utopie à partir de sa propre expérience de l'État. D'une part, on supposait à la veille de la révolution que la violence ne serait

nécessaire que pour la brève période de conquête du pouvoir; ceci fait, le nouvel État déperirait aussitôt car, comme l'écrivait Lénine, “dans une société sans contradictions de classes, l'État est inutile et impossible”. D'autre part, on pensait que le nouveau pouvoir d'État (ou “dictature du prolétariat”) serait assuré par les masses elles-mêmes sans qu'il fut besoin d'instaurer un appareil bureaucratique particulier. En outre, les agents de l'État les plus importants ne bénéficieraient d'aucun privilège matériel et la rémunération du plus haut fonctionnaire n'excéderait pas le salaire moyen de l'ouvrier. Lénine insistait vivement sur ce dernier point, considérant que c'était une loi de l'État prolétarien qui le différençait de toutes les autres sociétés de l'histoire mondiale. Ainsi le nouvel État serait le plus économique et le plus démocratique du monde, aucunement isolé du peuple, sans autoritarisme ni bureaucratisme.

Après la révolution, même s'il ne l'a pas déclaré ouvertement, il a révisé sa conception de l'État. La vie et la réalité de la lutte l'ont amené à agir, penser et écrire autrement qu'il ne le supposait à la veille de la révolution. Si alors il n'avait pas renoncé à son utopie initiale, la révolution aurait capoté et la civilisation soviétique n'existerait pas sous son aspect actuel.

Il est cependant intéressant de noter qu'au début cette dictature se teintait de nuances utopiques qu'elle n'a perdues que progressivement. Après la révolution, l'utopie a continué de sous-tendre les discours et la conscience du nouvel État. Lénine, quand il adoptait les mesures les plus brutales et les plus cruelles, disait dans les premiers temps que tout cela était temporaire, imposé par la situation, que ce n'était pas inhérent au nouveau pouvoir. Ainsi, deux jours après l'insurrection, parut un décret du Conseil des commissaires du peuple signé par Lénine interdisant les journaux bourgeois, accusés d'agitation contre-révolutionnaire. *La liberté de parole et de presse était donc abolie.* Mais cette mesure s'accompagnait d'une clause qui l'atténuait: “...Les restrictions imposées à la presse ne sont admissibles, y compris dans les moments critiques, que dans les limites d'une absolue nécessité... La présente disposition a un caractère transitoire et sera abrogée par décret spécial dès que seront normalisées les conditions de la vie publique.”

Autrement dit: actuellement, en pleine révolution, nous traversons la période la plus critique, mais néanmoins nous n'appliquons que des mesures minimales en matière de restriction de la presse. Et quand cette période critique sera passée, nous rétablirons la liberté de la presse et abolirons les restrictions.

Au début de 1920, Lénine disait: "L'usage de la violence est lié à la nécessité d'écraser les exploiters, d'écraser les propriétaires et les capitalistes; quand cela sera fait, nous renoncerons à toutes les mesures d'exception..." Mais l'abandon de ces mesures n'a cessé d'être différé. Il fallait d'abord sortir de la période critique, ensuite en finir avec la guerre civile; il fallait enfin que triomphe la révolution mondiale. Et en attendant se forgeaient la théorie et la pratique d'une violence sans frein désormais déclarée, étayée par une argumentation toujours plus directe et rigoureuse. Début 1918, Lénine déclarait: "La dictature suppose et signifie un état de guerre larvée." Et au milieu de 1921, alors que la guerre civile était déjà pratiquement terminée, il formulait la même idée de façon plus précise: «La dictature est un état de guerre exacerbée [après la guerre larvée, la guerre exacerbée]... Tant qu'il n'y a pas de résultat global définitif, l'état d'horrible guerre continuera. Et nous disons: "A la guerre comme à la guerre: nous ne promettons aucune liberté et aucune démocratie"».

Et comme aucun résultat global définitif n'est intervenu avec la fin de la guerre civile (la bourgeoisie mondiale et l'impérialisme mondial sont toujours là, prêts à attaquer), *toute l'histoire de la civilisation soviétique est celle de cet état d'horrible guerre qui n'en finit pas, qui peut changer de forme et de couleur: tantôt larvée, tantôt à nouveau exacerbée avec la terreur légalisée que sont la législation et la justice soviétiques, mais qui est toujours la guerre. Car l'État en tant que système de violence ne dépérit pas, il ne fait que se renforcer, qu'accroître ses prétentions au détriment des droits de l'homme. L'État, de moyen provisoire, devient la fin en soi du développement communiste. C'est d'ailleurs aussi une utopie, mais déjà réalisée et inversée: une anti-utopie qui se prolonge sans fin. Lénine lui-même reconnaît que cet état de guerre est horrible, mais en même temps c'est un sommet dans l'histoire du monde. La civilisation soviétique est pleine de ces paradoxes: la violence, c'est la liberté (être libéré des exploiters, des capitalistes et des propriétaires fonciers); et l'absence de démocratie, c'est la plus*

totale démocratie. “Nous ne promettons aucune liberté et aucune démocratie”; mais à la même époque, en 1919, au VII^e Congrès des Soviets, il affirme que la démocratie soviétique surpasse toutes les autres: “...Il n'y a pas eu dans l'histoire des peuples civilisés un autre pays où la démocratie prolétarienne ait été si largement appliquée que chez nous, en Russie.”

L'État des Soviets est présenté comme la forme supérieure de démocratie. Théoriquement, les Soviets étaient considérés comme l'organe suprême du pouvoir législatif; mais pratiquement, et Lénine le savait, ils ne faisaient qu'entériner les lois et décrets élaborés par l'élite du Parti.

Le caractère démocratique des Soviets se réduisait à leur composition de classe: n'étaient en effet admises à la prétendue discussion des lois que les couches inférieures de la population, les simples délégués des ouvriers et des paysans. Mais ils étaient choisis par le Parti et soumis à sa réglementation. Les Soviets indociles furent considérés comme des ennemis de la révolution et des suppôts de la bourgeoisie. Quand les ouvriers les plus conscients commencèrent à comprendre que dans cet État prolétarien, dans les Soviets, ils étaient en fait exclus du pouvoir et de la direction réelle, ils lancèrent ça et là un slogan qui eut quelque succès: “Des Soviets sans communistes!” Pour une oreille soviétique cela sonne comme un non-sens, car les notions de pouvoir des Soviets et de pouvoir communiste sont depuis longtemps synonymes, les communistes ayant substitué aux Soviets leur propre diktat. Mais à l'origine, ceux-ci étaient supposés être des organes de pouvoir indépendants, élus par les ouvriers et les paysans... La démagogie consistait dans le fait que le parti communiste se présentait comme le “détachement d'avant-garde de la classe ouvrière”, comme le représentant suprême de l'idéologie prolétarienne. Autrement dit, il savait mieux que les masses elles-mêmes, mieux que les ouvriers et les paysans, où étaient leurs véritables intérêts de classe. Armé de la théorie marxiste-léniniste, il voyait plus loin et plus profond que la classe au nom de laquelle il intervenait. Et naturellement, les Soviets n'eurent plus qu'un rôle nominal et annexe dans l'exercice du pouvoir suprême, contrôlé en réalité par le Parti; ils exécutaient les ordres venus d'en haut, servaient en quelque sorte de passerelle entre le Parti et le peuple. Les syndicats avaient d'ailleurs la même fonction auxiliaire dépourvue de toute

indépendance. La direction unique était partout en vigueur. L'autogestion ouvrière n'était pas admise dans les usines. Les organisations indépendantes de la culture prolétarienne devaient aussi se soumettre à un organe du pouvoir d'État: le commissariat du peuple à l'Instruction. C'était partout la même logique: le meilleur, le suprême interprète des intérêts du prolétariat, c'est le Parti! Donc le Parti doit tout diriger! Du reste, il ne dirigeait pas seulement idéologiquement, mais physiquement aussi. L'économie, les transports, la presse, tous les gigantesques leviers de la violence - dont l'armée, la Tchéka (police) et le reste, - tout cela était entre ses mains. Et c'était considéré comme la dictature du prolétariat. Lénine avait une vue intéressante du rôle de la Tchéka, définissant ainsi, scientifiquement, les organes de police politique: "... La Tchéka réalise directement la dictature du prolétariat".

Ainsi pèse sur le prolétariat (et d'autant plus sur la paysannerie) une énorme superstructure étatique qui continue de s'étendre et dispose d'un immense potentiel *de violence illimitée*. La position dominante revient au Parti: caste dirigeante dont les membres occupent les postes décisifs et sont liés par une rigoureuse discipline. Pour chacun, le Parti est au-dessus de tout et sur son ordre on doit être prêt à tout. A la moindre divergence, c'est l'exclusion. Et un exclu du Parti est pire qu'un sans-parti, car il devient politiquement suspect. Plus tard, du temps de Staline, l'exclusion fut presque automatiquement suivie de l'arrestation. Mais le Parti aussi est hétérogène, il ne constitue pas un organe collectif du pouvoir. Il est construit hiérarchiquement, sur la stricte subordination des instances inférieures aux instances supérieures. Quand on dit "sur l'ordre du Parti", il faut entendre: sur l'ordre des chefs supérieurs, et encore plus haut jusqu'au chef suprême, qui, s'appuyant sur l'élite du Parti, réalise personnellement la "dictature du prolétariat". *La nature et l'évolution de cette dictature peuvent se résumer dans cette brève formule: "De l'insurrection des masses au pouvoir unique."*

Dès le premier jour, de l'insurrection, le pouvoir s'est trouvé concentré entre les mains de Lénine. Lénine n'était pas ambitieux. Mais il comprenait que la révolution, accomplie par la volonté d'une minorité dans un pays précipité dans le chaos, ne pouvait être sauvée que par une extraordinaire centralisation du pouvoir. Aussi a-t-il pris ce pouvoir sur lui, considérant que c'était la seule issue

possible. Il a appliqué la violence illimitée parce que seules la violence et la centralisation du pouvoir pouvaient sauver son socialisme, son utopie réalisée. C'était là, une juste déduction au vu de la situation politique. Elle a conduit Lénine à réviser son utopie de l'État prolétarien censé commencer à dépérir aussitôt après la prise du pouvoir, où tous les travailleurs devaient gouverner à tour de rôle ainsi qu'il l'écrivait en 1917 dans *L'État et la Révolution*.

Deux ans plus tard, en 1919, dans sa conférence "De l' État" il s'exprimait bien différemment: "L'État a toujours été un appareil distinct de la société, composé d'un groupe de gens occupés seulement ou principalement à diriger. Les gens se divisent en ceux qui sont dirigés et en spécialistes de la direction, ceux qui s'élèvent au-dessus de la société et qu'on appelle gouvernants..."

Cette citation révélatrice appelle trois conclusions. D'abord, ce n'est pas la société qui dirige, ni le prolétariat: il détache de lui-même un appareil étatique ou bureaucratique, ou encore, selon Lénine, "un groupe de gens". Autrement dit, de toute la dictature du prolétariat ne subsiste que ce cercle restreint dirigé par un dictateur: Lénine. Ensuite, les hommes se répartissent en dirigeants et dirigés: c'est donc la vieille division de classe en maîtres et esclaves qui ressurgit, mais ici plus profonde et radicale, car tous les autres liens sociaux ont été abolis; il ne reste que ceux qui dirigent (les maîtres) et ceux qui obéissent (les esclaves). Telle est la civilisation soviétique "sans classe", construite très exactement sur les principes de Lénine et le mécanisme qu'il décrit. Enfin, la direction est assurée, toujours selon Lénine, par des "spécialistes scientifiques". Lénine, lui, considérait cette formation étatique comme la "démocratie prolétarienne". Nulle hypocrisie de sa part: c'était sa façon de sentir, d'appréhender le monde. Si l'intelligence du prolétariat est exprimée par le Parti, si celle du Parti est incarnée par Lénine, c'est donc en Lénine et dans sa pratique dictatoriale qu'est concentrée toute la démocratie de type nouveau, ou dictature du prolétariat. D'autant plus que Lénine, en vrai marxiste, jugeait que toute individualité (y compris la sienne) n'était que l'expression d'intérêts de classe. Dans ce contexte, il devenait lui-même, tout naturellement, l'expression des "intérêts du prolétariat", et les individualités qui entraient en conflit politique avec lui exprimaient les "intérêts de la bourgeoisie".

On pourrait, avec autant de raison, poser le principe que le tsar russe (peu importe lequel) incarnait dans son pouvoir autocratique les intérêts et la volonté de tout le peuple russe. Mais pour Lénine, une telle interprétation était pure mystique, puisque toute société et toute individualité étaient, comme l'a démontré la science marxiste, gouvernées par des intérêts de classe. Le tsar était l'interprète des classes exploiteuses. Lui, Lénine, personnifiait la "dictature du prolétariat", et son absolutisme était celui des masses laborieuses.

De fait, Lénine était un tsar peu ordinaire; un tsar qui ne voulait rien pour lui-même et travaillait seize heures par jour, intervenant dans tous les petits détails de l'énorme organisme d'État qu'il avait mis en marche. Mais en même temps, si on voit fonctionner cet énorme organisme, on est saisi par la démesure et l'absurdité de cet appareil d'État. Car si tout est à ce point centralisé et ramené à un seul homme entouré d'une poignée de compagnons, c'est que ce mécanisme, privé d'initiative, a toujours besoin d'être actionné et dirigé d'en haut. Les hommes ne décident rien par eux-mêmes, ils ont peur de prendre parti et attendent ce que va dire le grand spécialiste scientifique: Lénine. Tout est soumis au tsar, mais le tsar, en contrepartie, doit tout assumer, doit statuer sur tout personnellement. Et Lénine assume et statue, alors même qu'il est gravement malade.

Vers la fin de sa vie, Lénine semble prendre conscience de la lourdeur bureaucratique de l'État qu'il a créé. Mais pour éliminer la bureaucratie, il lui faut créer sans cesse de nouveaux comités, commissions et systèmes de contrôle bureaucratiques chargés de contrôler d'autres bureaucrates qui travaillent mal. Or, dans la mesure où la société est terriblement centralisée, sans transparence ni autonomie démocratique, ces initiatives en matière de contrôle sont de peu d'effet. Elles viennent trop tard, la civilisation soviétique est déjà formée et la société souffre de sclérose étatique.

L'État survit pourtant à la mort de son chef en 1924 et, périodiquement, doit *recourir à la violence comme principe moteur*. Il a besoin d'un tsar qui le dirige, il a besoin... de Staline. Le phénomène Staline est un nouvel avatar de l'utopie léniniste selon laquelle *la dictature, c'est la démocratie; et le pouvoir autocratique du Parti ou du dictateur, c'est l'expression de la volonté du peuple*.

Cela ne pouvait que déboucher sur la nouvelle et profonde anti-utopie du stalinisme.

Quel est le bilan de l'État et de la société édifié par Lénine? C'est un État déjà socialiste, radicalement différent de toutes les autres formations. Même si la NEP a permis une reprise de l'économie privée et entraîné certaines concessions aux paysans et à la petite-bourgeoisie, elle n'a rien changé à l'essentiel: les grandes forces productives sont nationalisées et gérées par l'État, qui contrôle toute la vie du pays. Le petit secteur privé était d'ailleurs strictement surveillé, toléré par nécessité et seulement pour un temps. Fondamentalement, le socialisme était là. Certains historiens nient que ce qui existait en URSS soit le socialisme, ou le "vrai" socialisme. Ils parlent de "capitalisme d'État". Mais c'est jouer sur les mots. Car personne n'a encore jamais vu d'autre socialisme - le "vrai" - pleinement abouti. Or ce qui a été instauré en URSS l'était de façon définitive, et les autres pays socialistes, à quelques divergences près, suivaient la même voie. Donc, on peut considérer la civilisation soviétique comme le modèle classique du socialisme, celui où, pour le caractériser en bref, tout appartient à l'État: les biens, la terre, la vie même et la conscience des citoyens. Cet État se présente ouvertement comme celui de la violence illimitée ou de la terreur légale. Hypocritement, il prétend incarner la volonté du peuple, auquel tout est censé appartenir. Mais dans la mesure où le peuple n'a de pouvoir sur rien et que le représentant de sa volonté suprême est l'État, ce dernier reste le seul maître et seigneur.

L'expression "selon la volonté du peuple" est une formule morte, une tournure standard qui ne signifie rien d'autre que "selon l'ordre des chefs", "selon la volonté de l'État". A peine le nouveau pouvoir d'État s'était-il consolidé qu'il avait commencé à tout régenter au nom du peuple, et tout ce qui manifestait un désaccord tombait sous la rubrique "bourgeoisie", et était promis à liquidation.

Les intellectuels furent naturellement parmi les premiers à être catalogués ennemis de l'État. Car plus que les autres, ils étouffaient sans liberté de parole et avaient tendance à douter de la nécessité d'une si totale dictature. Indépendamment de leurs nuances politiques, ils se retrouvaient bâillonnés. Le petit-bourgeois effrayé était moins dangereux pour le pouvoir que l'intellectuel révolutionnaire qui

osait raisonner et critiquer. D'où l'incroyable contrôle de la pensée et de l'idéologie mis en œuvre par la civilisation soviétique. Ce n'est pas par hasard si s'est ancrée dans la langue l'expression selon laquelle un tel avait été arrêté ou fusillé pour avoir eu un "sourire contre-révolutionnaire". Faire preuve de scepticisme, de doute, d'ironie, d'humour était devenu criminel. *Pour l'intelligentsia, c'était comme le passage à une nouvelle période grandiose et terrible.*

Ayant examiné de près le fonctionnement de l'Etat socialiste, on est choqué par *son style militaire*, par exemple, qui a commencé à prendre forme sous Lénine et a connu sous Staline le développement galopant. Lénine lui-même avait qualifié sa dictature d'état de guerre permanente et totale. Non que l'URSS soit éternellement en guerre, pourtant le pays vivait dans un état de tension militaire permanente. Il y a à cela des explications logiques, et des motifs mystérieux, irrationnels, mystiques. Parmi les premières, ce fait, par exemple, que l'Etat soviétique, après s'être livré à certains actes d'agression tels que sa mainmise sur l'Europe orientale, doit conserver ces conquêtes sous peine de s'effondrer; il est pour ainsi dire en situation de défense active. Et sans vouloir la guerre, il ne cesse de s'y préparer, alors même que rien ne le menace directement. Mais il croit toujours qu'on veut l'attaquer pour lui reprendre les territoires conquis. D'où cet esprit de servitude qui pèse sur le pays, comme s'il était perpétuellement en état de guerre.

Il est plus difficile de comprendre *l'idée de domination socialiste mondiale* vers quoi tend toute la gigantesque puissance d'Etat militaro-économique. Ce n'est plus la grande idée qui joue, mais la tradition, l'habitude de s'emparer du pouvoir par la violence. Et tant pis si cela entraîne de nouveaux conflits à l'intérieur même du camp socialiste, tels ceux qui opposent la Russie et la Chine, le Viêtnam et le Cambodge. Les conquêtes sont de toute façon nécessaires. Car le monde doit être ramené à l'unité.

Un autre élément du système armé est beaucoup plus irrationnel. C'est, dirais-je, *la "manie de l'ennemi"*. Hier, l'ennemi était personnifié par les capitalistes et les propriétaires fonciers, puis ce furent des socialistes révolutionnaires, des socialistes en vérité, mais de tendances plus libérales. Ils seront pareillement anéantis. Un autre ennemi se réveilla ensuite en la personne des paysans aisés: ils seront liquidés par voie de dékoulakisation des campagnes et

de collectivisation intégrale. Dans la foulée, on liquidera aussi le “trotskisme” comme ennemi principal. Mais alors intervint le “sabotage”, en fait la désorganisation de l'économie: on fusillera les “saboteurs”. Apparurent les “cosmopolites”, et ainsi de suite...

En réalité il n'y avait pas d'ennemi, mais il en fallait pour justifier le système de violence qui ne pouvait exister sans... ennemi. Et là, tout est bon: espions japonais, sociaux-démocrates, éléments regroupés sous la notion commune d'“ennemis du peuple”. C'était une chasse à l'ennemi sous toutes ses formes. C'est là toute une conception du monde. Il est difficile de l'expliquer rationnellement: personne ne menace, mais on a toujours l'impression qu'il y a quelqu'un. Le système, avec sa violence absolue, a besoin de quelqu'un à écraser; sans ennemi, il ne fonctionne pas.

Métaphysiquement, cela peut se comprendre ainsi: dès lors que la violence est mise en œuvre, il faut à tout prix que quelqu'un lui résiste. Il faut un ennemi. Sans lui, le système cesserait de fonctionner.

Voilà pourquoi c'est difficile de comprendre rationnellement l'État soviétique, même s'il est rationnel. Il persécute tout le monde et s'imagine que ce sont les autres qui le persécutent. *La violence, érigée en loi, ne cesse de produire des chimères.* S'il n'y a personne à tuer, s'il n'y a pas d'ennemi, la violence n'a plus de sens.

D'où cet état de “défense active” et ce potentiel d'armement auquel le pouvoir soviétique s'accroche comme à son seul mode d'existence. Tout est mis sur pied de guerre. Mais c'est lié aussi au fait que la société elle-même, privée d'initiative individuelle, ne fonctionne en permanence qu'au commandement. D'où cet énorme appareil bureaucratique qu'il est impossible d'abolir, sinon le travail s'arrêterait.

On se pose la question: par quoi la société et le peuple tenaient-ils? Par la peur de l'État? La réponse est non: aussi étrange que cela paraisse, *cette société, même si elle est privée de tous les droits et libertés démocratiques, tient aussi par la démocratie. Encore une énigme du pouvoir soviétique. D'un côté, il prive la société de liberté et de démocratie; de l'autre, il crée l'illusion de la démocratie,*

grâce à quoi le peuple le soutient. C'est à nouveau la sphère de l'irrationnel, et néanmoins sur le terrain réel de la "démocratie soviétique".

Qu'est-ce que la "démocratie soviétique" ? C'est l'égalité de tous, et c'est en son nom que la liberté est étouffée. Or il s'avère que le peuple aspire non à la liberté, mais à l'égalité, et les deux notions peuvent être contradictoires: dans une société où tous les hommes sont égaux, aucune liberté n'est possible. Car la liberté en élève certains au-dessus des autres et admet des différences. Tandis que l'égalité, en interdisant la liberté, fait que tous sont pareils.

La soif d'égalité a d'ailleurs toujours été inhérente au Russe, et d'autant plus à une époque où les inégalités étaient encore profondes. Le cloisonnement de la société a subsisté jusqu'à la révolution; le servage lui-même n'a été aboli en Russie qu'en 1861. Jusque-là les paysans étaient des esclaves. C'est dire qu'une immense majorité de la population a subi pendant des siècles un état d'inégalité. Et la "lutte des classes" consistait en ce que les esclaves voulaient être les égaux des maîtres, ce qui fut réalisé par la révolution. La révolution a poussé les esclaves au premier rang, les a placés au-dessus des maîtres. Toutes les couches supérieures de la société - noblesse, bourgeoisie, clergé, intelligentsia - ont été pulvérisées. La primauté, purement morale, a été accordée aux masses laborieuses, aux gens du travail physique. Il est naturel que dans ces conditions nouvelles ceux-ci aient ressenti leur égalité, et même leur primauté, comme un état de liberté. C'est pourquoi la révolution, tout en privant l'individu de tous droits, n'en a pas moins été reçue positivement par les masses - comme accession à la liberté. Plus exactement, comme accession à l'égalité qui, dans leur perception, devenait liberté, sentiment de leur propre dignité. Les couches défavorisées de la population ont donc reçu l'égalité comme liberté. En réalité, il n'y avait aucune liberté. Mais il y avait l'égalité des "gens gouvernés", soumis à un État supérieur qui opprimait terriblement, mais qui, dans sa composition, était formé pour une large part de cette masse. Alors on s'identifiait à cet État qui vous dirigeait et vous ôtait tous vos droits. D'ailleurs, il n'était interdit à personne de vouloir grimper les échelons de l'État. Il suffisait de prouver sa bonne origine sociale et de se prêter à la démagogie. C'est ce qui fait la solidité de la société soviétique.

2. Mentalité “soviétique”. La naissance de l’homme nouveau. L’homme de la masse

Le drapeau de la révolution portait inscrit : “Tout refaire à neuf.” Mais pour créer l’“homme nouveau”, le bond révolutionnaire ne suffisait pas. Il fallait que le coup d’État fût suivi d’un long processus d’élimination de tout l’ancien dans l’homme et dans l’humanité. La tâche était incroyablement difficile. Car l’“homme ancien” - selon l’interprétation marxiste - résultait de siècles d’esclavage. Transformer cette vieille psychologie n’était possible que par l’instauration de conditions d’existence complètement nouvelles.

D’un autre côté, il était possible, et nécessaire, de modifier cette psychologie ancienne par une persévérante action sociale et morale. D’où ces éternels sermons à l’adresse des citoyens soviétiques et du monde entier, d’où l’image “didactique et moralisatrice” prise par le pouvoir soviétique, qui éduque et houspille, prêche et sermonne. C’est l’alliance de la prison et de l’école, une école pour enfants difficiles ou déficients, où l’éducation marche toujours de pair avec la punition et l’incarcération. Mais celles-ci sont aussi une méthode d’éducation.

Finalement, *l’image réduite de la civilisation soviétique, c’est le camp, justement qualifié de “colonie de redressement par le travail”*. Car s’il sert à maintenir les criminels derrière les barbelés, il est aussi censé les amender. Ceci de deux façons: par le travail, conformément à la fameuse thèse marxiste selon laquelle c’est le travail qui du singe a fait un homme ; et par la pression idéologique et moralisatrice exercée sur les criminels par les chefs, c’est à dire par les “hommes nouveaux”.

Cette idée d’“homme nouveau” est la pierre angulaire de la civilisation soviétique. Des politologues croient que l’URSS n’aurait pu se maintenir si longtemps si le système ne s’était appuyé sur un type d’homme socialement et psychologiquement nouveau. Sans lui on n’aurait pas construit le socialisme.

Côté gouvernement - c’est le même programme. Dans un article-programme publié en 1928 il y avait une phrase “La question de la formation planifiée d’hommes nouveaux, de bâtisseurs du socialisme, occupe une des

premières places dans notre système de planification scientifique”. C’est la création en masse d’“homme nouveau” à la ressemblance des communistes, qui sont supposés en incarner l’idéal et le standard. La notion, à l’origine, incluait toutes sortes de belles qualités. C’était l’homme dans sa plénitude enfin révélée grâce à la révolution.

En fait, la notion de vrai “communiste” (ou “homme nouveau”) est bien plus restreinte et précise : elle suppose qu'on ait, au plus haut degré, les quelques propriétés qui définissent la psychologie nouvelle.

D'abord, un dévouement sans bornes au but supérieur qu'est l'édification sur terre de la société idéale. Autrement dit, une foi fanatique dans l'idée du communisme.

Ensuite, l'aptitude à passer résolument des idées aux actes. L' "homme nouveau" refait inlassablement le monde dans le sens de son idéal. Il n'est pas un rêveur, mais un homme d'action et un praticien.

Enfin, la capacité de toujours représenter la masse ou la classe, qui réalise son propre idéal à travers l' "homme nouveau". Celui-ci ne se comporte jamais en solitaire; s'il lui arrive en certaines circonstances d'agir seul, il se sait toujours lié au collectif, invisiblement présent derrière lui. Ce collectif s'appelle “le Parti”, “la classe”, ou même “le peuple soviétique tout entier”, qui dans l'idéal est (ou doit être) constitué d' "hommes nouveaux". En résumé, l' "homme nouveau" n'oeuvre pas pour lui-même, mais nécessairement pour la grande cause “commune”, à l'exclusion de tout intérêt particulier.

Il s'ensuit que pour lui il n'est pas de plus affreux péché que l'égoïsme personnel ou l'individualisme, que l'aspiration à vivre pour soi-même et non pour le bonheur général. Et dans la mesure où c'est pratiquement le cas de la plupart des gens, l'“homme nouveau” a pour tâche de transformer radicalement la nature humaine et d'en extirper ce “péché originel” qu'est l'égoïsme individuel, personnifié par le “bourgeois”. Celui-ci vit délibérément pour lui-même, aux dépens des autres, aux dépens du prolétariat, ce dont la propriété capitaliste est l'expression.

Il est à noter, cependant, que le “bourgeois” n'est pas seulement une catégorie sociale, il représente en outre un phénomène psychologique

universellement répandu, lié à la nature humaine. Cela explique que, même après la liquidation de la bourgeoisie, subsistent encore dans la conscience des hommes des “survivances bourgeoises”. Elles se manifestent partout: dans l'individualisme, la paresse, la débauche, la liberté, dans des opinions non communistes. On les appelle “bourgeoises”, puisqu'elles relèvent de l'intérêt individuel, du profit personnel, et plus généralement de la personnalité dès que celle-ci s'écarte un peu de la cause commune. D'où la nécessité d'étouffer en soi et chez les autres tout élément personnel. D'où la défiance et même la haine de l'“homme nouveau” envers la notion même de “personnalité”, sorte de bourgeois rescapé installé en chacun de nous.

L'“homme nouveau” est fier de n'avoir rien en propre, de ne pas faire de différence entre l'individuel et le social. Tout ce qui est “mien” est “nôtre”, et ce qui est “nôtre” est “mien”.

Et cette nouvelle race d'hommes a réellement existé. Elle s'est manifestée de la façon la plus éclatante dans l'héroïsme - attribut indispensable de l'“homme nouveau”. Car l'héroïsme unissait les trois éléments fondamentaux de la nouvelle idéologie: la foi fanatique dans le but supérieur, sa concrétisation en acte, et enfin l'accomplissement de ce haut fait non pour la gloire personnelle mais dans l'intérêt général. Dans l'idéal, l'exploit héroïque de l'“homme nouveau” ne devait lui apporter ni succès personnel, ni profit, il devait même rester anonyme.

Le culte de l'héroïque est de façon générale inhérent à la civilisation soviétique: le peuple est invariablement “l'héroïque peuple soviétique”: il ne travaille pas, il accomplit “un labeur héroïque”. Chaque époque de l'histoire soviétique a ses héros, qui deviennent des modèles pour l'édification des masses. Rien d'étonnant que la littérature soviétique (des années 20 - 40) abonde de romans éducatifs, généralement construits autour d'un même thème: un homme “ancien” ou ordinaire se changeant progressivement en homme “nouveau”.

Les “hommes nouveaux” créés par la révolution appartiennent aussi au type religieux: foi fanatique dans le communisme, idée de sacrifice, refus du profit personnel et renoncement à soi-même. Mais là on voit se produire une

étrange modification du sens moral. Alors une nouvelle notion entre en vigueur, celle de “morale communiste”. En 1920 Lénine a déclaré: “Notre morale est entièrement subordonnée aux intérêts de la lutte de classe du prolétariat. Nous ne croyons pas en une morale éternelle. Nous disons qu’est moral ce qui sert la destruction de la vieille société exploiteuse et le rassemblement des travailleurs autour du prolétariat qui crée la société nouvelle des communistes.”. De ça, il découle que tout est permis à l’homme, tout est moral pour peu que cela serve les intérêts de la classe ouvrière et le bien de la cause. Il est moral de tuer, de voler, de mentir. A condition que ce ne soit pas dans un but personnel. *Alors cela fait comprendre la réalité très concrète du droit et de la morale de la révolution en tant que violence illimitée.* Ainsi dans les années 20 - 30 le code moral du juste révolutionnaire finit par devenir celui du bourreau et du délateur. Le révolutionnaire, au sens qu’a pris la notion dans la tradition russe, est un homme qui a connu les prisons et les supplices tsaristes. Il est le noble de la révolution. Il a acquis cette perfection à travers son expérience. Il n’est rien qu’il haïsse tant que les supplices et les prisons, c’est contre cela qu’il vit et se bat. Or il doit maintenant accomplir un nouvel exploit: devenir lui-même geôlier et bourreau. C’était la triste nécessité du moment essentiel. Tous tuaient, mais le suprême assassin était l’Etat, qui créait un monde et un homme nouveau.

Si l’on observe les modalités concrètes de la formation de “l’homme nouveau”, on y découvre une loi fort intéressante: *l’intelligentsia est présentée comme un des plus sérieux adversaires, peut-être le plus dangereux psychologiquement et moralement.* Cela peut surprendre au premier abord, car l’intelligentsia ne disposait d’aucune force matérielle. Privée de droit de vote et de liberté de parole, elle traversait une très grave crise intérieure: la conscience divisée, elle ne savait quel parti choisir. Pourtant *elle apparaissait comme la principale force d’opposition à “l’homme nouveau”.* C’était comme une culpabilité originelle. Cela ressort de nombreux romans soviétiques des années 20-30 développant le thème de l’intelligentsia et de la révolution. On dénonçait l’intelligentsia en lui opposant le prolétaire, le révolutionnaire léniniste, et même le simple moujik, souvent ivrogne, grossier et inculte, mais néanmoins fidèle soldat de la révolution et donc plus pur et plus droit que le minable intellectuel.

On devine sans peine que tout ce dénigrement cachait une tache éducatif et même auto-éducative. L'“homme nouveau” devait se libérer du moindre doute quant à la pertinence du cours suivi par le Parti, de la tendance à raisonner et à critiquer, à défendre sa liberté individuelle et son indépendance. Pour la société nouvelle la menace résidait dans les exigences intellectuelles, morales et spirituelles que chacun nourrit au fond de soi. C'est à partir d'elles que s'est composée l'image de l'intellectuel instable qui est devenu la cible de la littérature soviétique des années 20 - 30. Devant la société nouvelle, l'intelligentsia russe se sentait coupable d'inconséquence. Avant la révolution, elle avait été fort démocratique dans l'ensemble, épousant les idées révolutionnaires, plaignant et aimant le peuple, croyant en un beau socialisme, rêvant à la venue d'un “homme nouveau”. Mais quand cet homme est arrivé et s'est mis à fusiller, elle s'est écartée de lui avec terreur. Et la société nouvelle lui a reproché ce péché d'inconséquence, l'a assimilé à une trahison. *Rester à l'écart de la lutte des classes, c'était trahir. Revendiquer la non-appartenance au Parti et l'indépendance individuelle, c'était trahir. Faire preuve de pitié, c'était trahir. C'est bien là le malheur; pour l'Etat et la société soviétiques des années 20 - 60, l'ennemi c'est le fait d'être humain, de ne pas participer au combat.* A cette approche “de classe” s'ajoutait un violent rejet psychologique des gens de la nouvelle race à l'égard de l'intelligentsia avec sa nature complexe, divisée et contradictoire. Autrefois elle occupait un vaste espace mental entre le simple peuple et la bureaucratie tsariste, entre l'Orient et l'Occident, entre la Russie et l'Europe. L'intellectuel admettait la pluralité des vérités, soumettait tout - y compris lui-même - au doute et à l'analyse; il méritait bien son appellation “d'esprit critique”. Ce type psychologique n'avait pas sa place dans un monde socialiste construit sur des bases simples et équivoques. Le pouvoir soviétique, surtout au début, n'avait pu se passer d'elle, notamment dans le domaine des sciences exactes et de la technique si nécessaire à une civilisation industrielle. L'Etat voulait rééduquer l'intelligentsia, la recréer à l'image de l'“homme nouveau”. Les intellectuels ne pouvaient dans leur ensemble résister bien longtemps, car tout le travail intéressant et utile, tous les accès à la science, à l'art, à l'enseignement étaient entre les mains de l'Etat. Ils

n'avaient donc d'autre solution que de simuler l'homme nouveau standardisé. *L'intelligentsia commença son pèlerinage et sa pénitence face à la classe triomphante. Tel fut le contenu de la rééducation, ou élimination en soi de l'homme "ancien" pour une nouvelle carrière. Ce processus traverse l'histoire soviétique jusqu'aux années 70 - 80.*

Cependant, on aurait tort de croire, que tout cela ne fut que contrainte ou hypocrisie. Il y avait pas mal d'intellectuels qui étaient sincèrement conquis par la révolution et qui aspiraient de bon gré à se transformer. Outre les idéaux élevés du communisme, ils étaient de plus stimulés par leur vieille culpabilité à l'égard du peuple: pendant qu'eux-mêmes philosophaient, profitaient des bienfaits de l'instruction et de la civilisation, celui-ci vivait dans l'ignorance et la pauvreté. A cause de ce péché de supériorité sociale et culturelle, ils se sentaient tenus de régler cette dette. Au XIX siècle, l'appellation même du vaste mouvement des "nobles repentants" traduisait cette mentalité. Et la meilleure part de la société cultivée y participait. Il en était résulté une quantité de phénomènes: l'"aller au peuple", le radicalisme révolutionnaire, la grande compassion de l'intelligentsia pour les pauvres gens. Mais à côté de cela, beaucoup de "nobles repentants", ne se trouvant pas d'emploi assez digne, s'autodétruisaient, se consumaient, s'autoflagellaient, se livraient à une torturante auto-analyse. Ainsi apparut dans la littérature russe le type de l'"homme de trop", qui finit par occuper une place centrale. Puis ce fut la période révolutionnaire, et certains de ces "hommes de trop" trouvèrent soudain à quoi appliquer leur énergie: la révolution et le socialisme leur faisaient miroiter la possibilité de faire oeuvre utile. Cette psychologie renouée et la transfiguration morale de l'intelligentsia russe est très explicable: ayant vécu cette situation de l'"homme de trop", elle se voit soudain utile, elle découvre qu'elle est apte à faire quelque chose de réel, elle s'étend à la cause commune, historique, de la révolution. Dans les conditions de la société nouvelle, beaucoup se sont trouvés dans le travail. *Et si l'intelligentsia a presque disparu, ce n'est pas en tant que catégorie scientifique, mais comme couche pensante de la Russie. On a donné aux gens le bonheur de faire, mais on les a privés de ce besoin essentiel à l'intellectuel de penser et parler librement.*

La lutte contre l'intelligentsia dans les années vingt avait été âpre, mais la racine du problème de l'“homme nouveau” était ailleurs. Le débat n'était pas qu'intellectuel, il était d'abord social. Il s'agissait de savoir si le nouveau système saurait promouvoir une nouvelle psychologie; le sort de l'État et de l'histoire mondiale en dépendait. Les préoccupations n'allaient donc pas principalement à l'intellectuel, ni même au communiste, qui était déjà prêt comme modèle idéal de la nouvelle race. Seulement les communistes étaient très minoritaires; il leur fallait des renforts, des bases, des appuis... dans les masses. C'est ainsi que toute l'attention, l'éducation et les efforts, mais aussi les espoirs et les attentes, se sont concentrés sur *l'homme de la masse*.

La société socialiste soviétique est née et a triomphé comme réalisation de la thèse marxiste des classes et de leur lutte. L'“homme nouveau” était compris et interprété comme la vivante manifestation de la nature de classe particulière du prolétariat et partiellement de la paysannerie. C'est sur cette base sociale qu'il devait apparaître: non en la personne d'individus isolés, mais en nombre, en masse.

L'origine sociale devint donc le facteur décisif de sélection pour les carrières et les destins. Être prolétaire, c'était déjà être quelqu'un de bien, à qui l'on pouvait faire confiance, accorder de l'attention. Au point qu'aux débuts de la révolution, un quelconque criminel de droit commun en arrivait à échapper à la prison grâce à son origine prolétarienne.

Cela rappelle un peu la conception féodale et aristocratique: la pureté du sang ou une origine noble garantissait une place privilégiée dans la société. Après la révolution, ce rôle d'élite est passé à la classe ouvrière et à la paysannerie pauvre. A cette différence, toutefois, que les nobles constituaient une petite minorité, tandis que la nouvelle élite formait la majorité de la population. L'Etat n'avait évidemment pas les moyens de lui assurer de réels privilèges, et le plus souvent l'ouvrier resta ce qu'il était; mais il pouvait toujours, comme autrefois le noble affichant son titre, faire état de son appartenance prolétarienne.

Par ailleurs, la thèse de la “pureté de classe” du prolétaire faisait écho à l'idée rousseauiste d'“homme naturel”, innocent de nature, perverti par la

civilisation. Après la révolution, cette notion a été relayée par celle de prolétaire, dont la nature de classe est innocente, qui tient ses défauts de la bourgeoisie. Aussi, pour créer l'“homme nouveau”, pouvait-on et devait-on partir de la psychologie prolétarienne: c'était la *tabula rasa - une belle innocence de l'âme*, sur laquelle il serait aisé de tracer les nouveaux caractères conformes à la nature prolétarienne.

Aux débuts de la révolution, certains idéologues prolétariens préservaient jalousement leur qualité d'origine; des poètes et des écrivains continuaient à travailler en usine alors qu'ils pouvaient fort bien gagner leur vie par leurs écrits et que cette situation nuisait à leur professionnalisme. Mais il leur fallait se cramponner à leur établi pour se sentir, socialement et moralement, ces vrais prolétaires d'où devait naître une culture pure de tout alliage.

Cette idée de naissance d'une nouvelle culture à partir de l'usine et de la terre retomba bien vite. Car ces poètes qui manifestaient un prodigieux “enthousiasme prolétarien” restaient littérairement au niveau de leur inculture initiale. *Néanmoins, l'origine ouvrière ou paysanne conserve toujours sa valeur dans la société soviétique.* De nombreux dirigeants ne manquent pas une occasion de faire ressortir leur généalogie ouvrière, garantie de leur pureté idéologique et politique, de leur dévouement à la cause.

Tout cela n'a pas qu'une portée abstraite, mais prend des formes restrictives fort concrètes et rigides. Celle, par exemple, de cette institution bien soviétique qu'est le questionnaire. Chaque citoyen doit en remplir un ou plusieurs pour postuler à un travail, entrer dans une école supérieure, voyager à l'étranger, etc.

A l'origine, cette procédure avait pour but de faire un tri de classe, la question principale portant sur l'origine sociale. Ceux qui, fort nombreux, répondaient mal (les ci-devant: nobles, anciens fonctionnaires, marchands, ecclésiastiques) voyaient les portes de la nouvelle société se fermer automatiquement devant eux. Ils ne pouvaient trouver du travail ni accéder à un établissement d'enseignement supérieur, ils étaient privés de cartes d'alimentation et de droits électoraux. Dans les années vingt et trente, on les appelait les “ex”. Et parfois, l'origine de classe suffisait à entraîner l'arrestation ou la mort.

Le questionnaire répartissait les gens en diverses catégories selon leur appartenance passée à telle ou telle classe. C'est le questionnaire qui décidait qui il fallait rejeter et qui méritait de participer à la vie de la nouvelle société et de progresser dans le travail ou les études.

Les représentants des masses laborieuses, les gens d'origine ouvrière ou paysanne, étaient en quelque sorte la “race pure” sur laquelle l'État fondait tous ses espoirs. Cette catégorie bénéficiait des plus larges possibilités, car elle constituait l'appui du pouvoir. Elle était l'objet de l'attention bienveillante du Parti dans son effort pour façonner l'“homme nouveau”. Celui-ci devait au préalable être socialement pur, d'une origine irréprochable. Ensuite il fallait l'éduquer dans l'esprit communiste et lui inculquer un certain savoir. C'est ainsi qu'après la révolution on voit le réseau éducatif de masse prendre une extraordinaire extension, l'État s'investissant de ces fonctions civilisatrices.

L'enseignement se fixait trois grands objectifs: d'abord apprendre aux travailleurs à lire et à écrire, soit liquider l'analphabétisme; ensuite inculquer aux masses le marxisme-léninisme comme seule théorie juste, comme guide pour l'action; enfin, par la diffusion des techniques et des sciences appliquées, faire des jeunes ouvriers et paysans les futurs mécaniciens et ingénieurs, les nouveaux cadres appelés à remplacer la vieille intelligentsia scientifique et technique.

Les masses reçurent avec reconnaissance cette invitation au savoir: tous allèrent étudier. Voici comment Fédotov, philosophe et historien, caractérise cette période des années vingt: «Une fringale de connaissances qui s'est emparée des masses, surtout des jeunes générations. La Russie fourmille d'une semi-intelligentsia, de gens à moitié instruits. On y rencontre rarement un homme “cultivé” au vieux sens du terme. L'école nouvelle n'en fournit plus... Un trait typique de la révolution, c'est ce caractère extensif de la culture à laquelle on initie les masses venues “de l'étable”. Cette brusque démocratisation recèle un danger: celui d'une brutale baisse de niveau, d'une décrue des eaux spirituelles... Les vieux cadres se raréfient, à leur place arrive un type nouveau: un barbare spécialisé orienté vers la pratique et qui n'a que mépris pour les biens culturels élevés.»

Il s'est donc produit un double processus: d'un côté, une extraordinaire expansion de la culture, ou plutôt de l'instruction, qui s'étendait aux immenses masses de la Russie illettrée ou semi-lettrée; et de l'autre, une baisse sensible du niveau culturel. La diffusion des connaissances gagnait en ampleur mais perdait en profondeur. Ce gain comme cette perte faisaient parfaitement l'affaire de l'Etat, et aussi des masses, de tous ces gens qui pour la première fois avaient accès à quelque culture.

Détail intéressant, dans les premières écoles soviétiques pour enfants ou adultes, on commençait l'apprentissage par ces deux phrases tracées sur l'ardoise: "Nous ne sommes pas des esclaves. Les esclaves, ce ne sont pas nous". Comme si, à l'aide de l'orthographe, on déshabituaient les esclaves de l'esclavage. Ces leçons de grammaire coïncidaient avec les premiers pas du pouvoir soviétique. Il semblait au début qu'avec l'aide d'un savoir rudimentaire tombant sur une conscience de classe pure naîtrait enfin cet homme nouveau. Et il est né, en effet. Mais ce n'était pas l'homme libre, c'était *un esclave satisfait*. Sa suffisance découlait de deux sources: de sa position et sa conscience sociales, et de son instruction superficielle. Son origine, son appartenance à la classe des vainqueurs, semblait lui ouvrir toutes les portes. "Semblait" seulement, car sur ce point il se faisait largement illusion. Il restait en réalité l'esclave de l'État et de la société, mais il n'en avait pas conscience, l'oppression et l'exploitation qu'il subissait étant impersonnelles. Autrefois, avant la révolution, quand il travaillait dans une usine, il peinait pour le "bourgeois", pour un patron concret. Désormais, il n'y avait plus de bourgeois et l'usine appartenait à l'État, qui dirigeait tout impersonnellement, au nom du peuple, de la classe ouvrière; et l'ouvrier s'entendait dire: "Tu travailles pour toi-même, c'est toi le maître. Et pas seulement de cette usine, mais de tout le pays." Dans la pratique, il n'était maître de rien, pas même de son propre destin. Pourtant il est toujours désigné comme tel. En outre, on ne cesse d'encourager son sentiment de supériorité de classe à l'égard des gens d'origine bourgeoise, de l'intelligentsia et du reste du monde au-delà des frontières de l'URSS. On ne cesse de lui répéter: "Tu es le meilleur, tu es le premier, tu es à l'avant-garde." Cela ne fait pas référence à ses qualités ou mérites personnels, mais uniquement à son appartenance de classe. Alors il se

pénètre de cette haute opinion de lui-même, devient un esclave satisfait. Et dans cette chanson soviétique bien connue, composée dans les années trente par Lébédév-Koumatch, il affirme: *“Je ne sais pas d'autre pays où l'on respire si librement”*.

L'esclave ne sent pas son esclavage, mais se voit comme l'homme le plus libre qui soit, et il rêve de convertir au même état les travailleurs du monde entier qui souffrent dans les fers du capitalisme. Voyons-le maintenant allant étudier. Il suit l'école préparatoire pour ouvriers, ou un collège technique, ou même un institut. Là, il ne rencontre pas de difficultés particulières: en Union soviétique, les conditions d'admission aux établissements d'enseignement supérieur accordaient toujours une très large préférence aux candidats d'origine ouvrière ou paysanne et à ceux qui viennent directement de la production. Ceci afin que la couche supérieure de la société soit composée non d'intellectuels, mais “des nôtres”, proches de la caste dirigeante du Parti par l'origine, l'esprit et la psychologie. Cette instruction - qu'elle soit primaire, secondaire ou supérieure - rend l'esclave satisfait encore plus satisfait. Car à sa supériorité de classe s'ajoute la suffisance de celui qui a reçu un semblant de connaissances. Non que l'on instruisse mal en URSS, mais l'enseignement, même supérieur, y est le plus souvent étroitement spécialisé. Un individu peut être diplômé d'un institut technique, connaître à fond l'agencement des machines-outils, et rester par son niveau culturel et son horizon spirituel le même simple ouvrier qu'il était avant d'étudier.

De plus, tout ce qui relève des sciences humaines est imprégné de marxisme-léninisme - seule doctrine philosophique à être étudiée en URSS (jusqu'à la fin des années 80). D'un niveau fort médiocre, marquée en outre d'une extrême suffisance, elle est reçue comme seule vérité par l'esclave satisfait qui croit s'élever encore et qui en réalité désapprend à penser. Il raisonne par standards marxistes et ne met rien en doute. Il peut étudier beaucoup et longtemps en pensant très peu. Car penser, c'est chercher, douter, poser des questions. Mais si le monde s'explique si facilement, pourquoi penser?

Cet homme standardisé - l'homme de la masse - est sans doute ce que la civilisation soviétique a produit de plus affreux. Il représente en tout cas la

grande masse de cette nouvelle race issue de l'État et de la société soviétique. Par son univers spirituel il se situe largement au-dessous du moujik russe. Car il a perdu à peu près tous les bons côtés des gens simples et a acquis en échange la manie de juger de tout, de tout expliquer le plus sommairement. (Ce type de l'homme de la masse à l'état pur a été brillamment décrit en 1925 dans le roman de Boulgakov "Coeur de chien".

On essaya de changer la nature humaine de façon si radicale, si révolutionnaire que les modifications qui se produisirent allèrent plutôt dans le mauvais sens.

«Après la révolution la Russie s'était étonnamment renouvelée au plan social et psychologique. "La simplicité" était remontée à la surface pour paraître au premier plan, tant dans les mœurs que dans les mentalités et les rapports entre les gens. En Russie, les traditions ont été balayées plus radicalement, sans doute, que par aucune autre révolution. 1917 a fait affleurer ce fonds psychologique qui se définit par la *"simplicité" en tant que suprême critère de valeur*», - a écrit Fédotov. Prolongeant cette pensée, on peut dire que cela s'est produit avant tout parce que le peuple a été promu au rang de catégorie la plus respectable. La simplicité caractérisait en général l'ouvrier et le paysan, mais *après la révolution, elle s'est considérablement affirmée; elle a pris une place prépondérante, elle est devenue l'indice de la pleine valeur humaine*. A la veille de la révolution, Lénine avait dit à propos de la future société communiste: "...N'importe quelle cuisinière doit savoir diriger l'État." Ces mots ont été répétés des quantités de fois dans diverses variantes: "Nous apprendrons aussi à la cuisinière à diriger l'État."

C'est devenu une phrase sacramentelle pour signifier la société nouvelle et l'homme nouveau. Dans la bouche de Lénine la formule évoquait un type supérieur de démocratie, mais à deux nuances près: premièrement, cela supposait que la cuisinière devait savoir diriger, donc qu'elle devait apprendre, passer de l'état de cuisinière à celui d'intellectuelle de type nouveau, capable de s'orienter dans des questions politiques complexes. Lénine, en outre, encore marqué par l'utopie, partait de l'idée que la société nouvelle reposerait entièrement sur un principe d'autogestion: qu'il n'y aurait pas d'appareil d'État

spécifique, que tout le monde - donc les cuisinières - participerait tour à tour à la direction du pays sans que ce travail social donnât lieu à aucun privilège. Plus tard avec la prise du pouvoir, Lénine lui-même avait dû renoncer à cette idée démocratique.

La formule léniniste a pourtant conservé dans la nouvelle société une immense portée, jusqu'à prendre forme proverbiale. Et elle s'est réalisée, mais à l'envers. La cuisinière a commencé à diriger l'État sans pour autant acquérir les connaissances indispensables, sans manifester savoir-faire ni talent. Conservant son même fonds culturel et psychologique, elle s'est tout simplement hissée sur le trône. Elle ne fait preuve de bassesse que dès qu'elle est en position de commander. On le voit au visage, aux manières, aux discours, au style de direction de plus d'un chef soviétique de l'après-stalinisme. Elle n'est pas un scélérat, ni un monstre, mais tout simplement une cuisinière. Peut-être même n'est-elle pas responsable de n'être pas à sa place ?

N'importe quel dirigeant soviétique, s'il était à sa place, ferait très certainement un excellent berger, cocher ou même ingénieur. La grande formule léniniste, en se réalisant, tourna à la farce, comique et horrible à la fois. Ainsi s'est incarné le rêve d'"homme nouveau", fondement de la civilisation soviétique.

3. Le "nouveau" mode de vie. Le quotidien soviétique. Les phénomènes de "grand débrouillard" et de nomenklatura (années 20 - 80)

Dans les années vingt et au début des années trente, on a tenté de créer un nouveau mode de vie, entièrement basé sur les idées du socialisme. Selon les idéologues du socialisme, *l'homme devait en effet vivre et s'éduquer dans la collectivité*. Ils considéraient que l'ancien mode de vie était inadapté, voire nuisible, car les gens vivaient isolement, en famille ou seuls, dans des maisons ou des

appartements séparés. Cela engendrait la désunion, renforçait l'individualisme et les instincts de propriété. Il fallait donc casser ce mode de vie et le remplacer par un autre, construit sur les principes du collectivisme. *Si le travail collectif et la propriété collective étaient à la base de la nouvelle société, le mode de vie devait suivre le repos collectif après le travail, éducation collective des enfants, repas collectifs à l'usine comme à la maison.*

Dans les années vingt Lounatcharski, commissaire du peuple à l'Instruction, a écrit: "La révolution a pour objectif de rendre les hommes frères... Elle veut édifier de grandes maisons dans lesquelles la cuisine, la salle à manger, la salle des enfants, le club seraient construits selon le dernier cri de la science et serviraient à tous les habitants de la maison-commune, qui vivraient dans des pièces confortables et propres, avec l'eau courante et l'électricité." Ces projets portaient des noms variés: "Maison-commune", "Habitat-combinat", "Maison de Nouvelle Vie", "Habitation prolétarienne". Les grandes cantines s'appelaient "Cuisines-fabriques" et devaient remplacer les cuisines familiales. Le célibataire et le couple disposaient d'un logement minimum, juste où dormir et se changer. La vie privée devait le plus possible être réduite au nom de la vie en collectivité. De même, les enfants devaient vivre et être élevés séparément des parents, dans leur propre collectivité, ce qui leur garantissait une plus pure conscience socialiste. Aussi les projets comprenaient-ils de nombreux espaces collectifs: salles de lecture, salles de sport, salles de réception, etc.

Outre ces objectifs, le nouveau mode de vie poursuivait d'autres buts qui, au début, prirent des aspects fort séduisants: par exemple, libérer la femme des fournaux et de la lessive, de la servitude quotidienne, puisqu'elle devait de la même façon que l'homme travailler, étudier et vivre en collectivité. *Mais l'essentiel était que l'individu et la famille passaient au second plan par rapport à la cause commune et à l'idée d'égalité et de fraternité prolétarienne.*

Ces projets ne se sont pas réalisés. Quelques maisons-fourmilières furent construites, mais elles ne remplissaient pas vraiment leurs fonctions et on les abandonna. Pour diverses raisons, le nouveau mode de vie ne put s'instaurer. L'État n'était pas en mesure d'assurer ce gigantesque plan de construction, ni

d'assurer les services quotidiens tels que l'alimentation de la collectivité, le blanchissage, etc.

L'édification du nouveau mode de vie échoua parce que les projets étaient trop utopiques et contraires à la nature humaine. Même éduqué dans l'esprit du collectivisme, l'homme veut avoir son coin, sa casserole, son repas dans son cercle familial. Enfin, il a soif de solitude et il est impossible de vivre en permanence au milieu des autres. Il n' y a finalement pas eu de nouveau mode de vie. De même qu'il n'y a pas eu d'homme nouveau au sens propre. Mais le mode de vie soviétique n'en présentait pas moins des aspects spécifiques. *L'un d'eux est que le Soviétique est obligé de mener une vie plus collective qu'il ne le voudrait.* L'appartement communautaire en était un exemple. Le phénomène est si caractéristique que l'expression "mode de vie soviétique" appelle d'abord dans la conscience l'image de l'appartement communautaire. Ceux-ci sont restés comme une parodie involontaire de ces maisons-communes qui s'étaient dessinées dans les rêves des premiers idéologues. Chaque famille y vit dans son coin, comme elle peut. Mais ce type d'appartement est aussi le résultat d'une cruelle pénurie, due aux insuffisances de la construction et au fait que la population urbaine s'accrut fortement, dans un laps de temps très court, avec le développement de l'industrie et la ruine des campagnes. Un appartement autrefois prévu pour une famille en abrite maintenant cinq ou six, voire davantage, en fonction du nombre de pièces, les plus vastes étant cloisonnées. Dans les grandes villes, une norme dite sanitaire stipule qu'un individu n'a pas le droit de disposer de plus de neuf mètres carrés de surface habitable, plus quatre mètres par famille. C'est dans cette situation de pénurie que s'est édifié le mode de vie communautaire, avec ses règles et son coloris spécifique.

Ce quotidien se caractérisait avant tout par la promiscuité, l'obligation d'être en contact permanent avec des gens parfaitement étrangers. Chaque famille, même si elle était nombreuse, vivait dans sa pièce, le plus souvent unique. Les gens se mariaient, avaient des enfants, et continuaient à vivre dans la même pièce que leurs parents, et leurs grands-parents. Dans l'appartement communautaire, le couloir, la cuisine et les toilettes servaient à plusieurs familles: c'étaient les lieux "à usage commun". S' il y avaient une salle de bains, elle était aussi commune. De

même pour le téléphone. Ces lieux “à usage commun” constituaient *le nerf vital* de l'appartement communautaire. Des gens étrangers les uns aux autres devaient s'y rencontrer, s'y côtoyer, s'y disputer et mener combat pour annexer à leur propre usage une parcelle de cet espace commun.

Dans l'appartement communautaire, le mot “voisins” avait une connotation sinistre. Rares étaient les relations de bon voisinage. Les voisins étaient le plus souvent un élément hostile, dangereux, étranger, qui empêchait de vivre. La méfiance et la haine se soldaient par des scandales, des commérages, des bagarres, des calomnies et des dénonciations. *La fraternité communiste s'est vite métamorphosée en la plus terrible des guerres civiles: tous contre tous.* L'entassement et le combat pour un espace vital ont aggravé les inégalités tant sur le plan de la possession que sur le plan social ou intellectuel, les différences d'âge et même de goût. Car des gens de catégories et de conditions les plus diverses étaient obligés de vivre ensemble, en étroit voisinage.

Les idéologues et les organisateurs du socialisme n'avaient pas envisagé que la nature humaine pût à ce point résister, et que la cohabitation pût produire tant de haine. On a pendant longtemps expliqué que tout cela n'était que des séquelles du maudit passé capitaliste, des survivances bourgeoises appelées à disparaître peu à peu. Mais elles ne disparurent pas, elles prirent ces nouvelles formes qui constituent la spécificité du nouveau mode de vie soviétique.

Au long des années vingt et une partie des années trente, le combat pour un nouveau mode de vie et une nouvelle psychologie de l'homme *s'est passé encore à travers l'éradication des survivances bourgeoises dans la vie et la conscience des gens.* Cela a coïncidé avec la politique gouvernementale visant à liquider les restes de propriété privée à la campagne et à la ville, à liquider la “petite bourgeoisie”: les entrepreneurs privés, les marchands, les artisans, le travail à domicile, et les paysans aisés (selon la terminologie officielle-les koulaks). Ce n'était pas seulement la révolution politique, économique et sociale, c'était aussi un vrai combat pour un nouveau mode de vie. Car on jugeait qu'à la source de tous les maux et vices - tant dans le mode de vie que dans la conscience humaine - c'était la “propriété” qui amenait les hommes à ne vivre que pour eux-mêmes et non pour tous et qui nourrissait tous les instincts égoïstes. On mena donc combat

contre le petit monde privé de l'homme. C'est là une conception du monde typiquement révolutionnaire. De nombreuses oeuvres de la littérature soviétique témoignent que *l'expression "mode de vie" restait fortement associée à la notion de propriété individuelle. Celle notamment qui procurait quelque revenu et permettait une vie indépendante. Là, supposait-on, se cachait le principal danger.*

Outre "le petit propriétaire" comme source de tous les maux, une autre expression était, à cette époque, largement répandue: celle d'"esprit petit bourgeois" (années 20 - 40). Elle était étroitement liée au mode de vie et se confondait parfois avec. "Le petit bourgeois" a en commun avec "le petit propriétaire" d'être égoïste: lui aussi vit pour lui-même, pour son bien-être, matérialisé par son petit appartement, ses affaires, son bonheur familial. Mais la notion de "petit bourgeois" est plus imprécise, plus diluée sur le plan social que celle de "petit propriétaire". N'importe qui peut-être petit bourgeois: le petit commerçant, le prolétaire, le bureaucrate du Parti etc. Il suffisait d'avoir un certain niveau de bien-être matériel et de s'en satisfaire. Cette notion comporte par ailleurs une nuance esthétique et évoque un certain mauvais goût. Il peut être hérité du passé, mais aussi être acquis par suite de la victoire du régime soviétique et d'une relative amélioration matérielle. Et c'est à cet égard que le phénomène du petit bourgeois est intéressant, en tant que celui de la nouvelle société.

Dans les années trente, le terme péjoratif de "petit-bourgeois" qui avait tant émaillé la presse soviétique finit par disparaître peu à peu. Cette mentalité avait visiblement triomphé et ne voulait pas s'encombrer de problèmes inutiles. Les gens voulaient vivre pour eux-mêmes. Ce fatal désir de "vivre pour soi" (l'égoïsme humain le plus ordinaire) s'avéra un facteur d'équilibre et de stabilisation dans l'édification de la nouvelle société. Bien sûr, l'État soviétique n'a jamais accordé au citoyen la totale et paisible possibilité de vivre pour soi, il a exigé qu'il vive pour lui, pour l'État. Mais l'homme s'est obstiné, en cachette, à vivre de préférence "pour soi", poussant ses racines dans le difficile quotidien soviétique.

Qu'est-ce que le quotidien soviétique? Le "quotidien" est toujours un élément durable, stable; il est lié aux habitudes, aux traditions, aux formes élémentaires

d'existence, c'est-à-dire à la nécessité de manger, de travailler, d'avoir un toit, de s'habiller, de se distraire, de se reproduire. Mais en tant que phénomène de la civilisation et de l'histoire soviétiques, il s'est transformé et a acquis une spécificité tout à fait originale. *Le quotidien soviétique se définit par deux tendances contradictoires: la destruction et la création. Ou la négation et la conservation.* Dans la société des années 20 - 70, tout ce qui était appelé “ancien mode de vie” au nom du nouveau “quotidien soviétique” était voué à la négation et à la destruction. Ces tendances étaient si puissantes, et à ce point, permanentes dans la vie de la société que l'expression même “mode de vie soviétique” était en soi un non-sens ou la combinaison de deux termes contradictoires. Dire “nouveau mode de vie” revient à dire “nouvel ancien”, puisque “mode de vie” implique toujours quelque chose d'ancien et de durable. Alors on peut qualifier ce “quotidien soviétique” de “précarité permanente”. Là, les deux termes sont étroitement liés pour composer une sorte d'équilibre instable.

Pour l'illustrer, on prend un exemple simple. Un phénomène journalier, normal, permanent de la vie soviétique était la file d'attente, pour le pain, la viande, les pommes de terre, les collants, les automobiles etc. On attendait aux bains et aux cantines, parfois des heures, du matin au soir et du soir au matin. Certaines files pouvaient durer des années. Ce qu'elles représentaient ? L'antique besoin de pain quotidien dans une situation de pénurie. C'était la permanence bâtie sur l'instabilité, la précarité. De sorte que la file d'attente symbolisait le “quotidien soviétique”. En soixante-dix ans, le tableau a bien sûr changé, comme tout a changé dans le monde. Des périodes de relative amélioration ont succédé à des périodes de brusque dégradation et inversement. Mais presque toujours, et *dans tous les secteurs de la vie quotidienne soviétique, on a observé cette étrange et permanente instabilité née de la contradiction entre l'ancien et le nouveau ou de l'interaction des forces destructrices et créatrices.* Le pouvoir soviétique n'organisait pas, ne créait pas spécialement ces files d'attente; elles étaient un phénomène spontané, constructif et créatif, qui est né de lui-même à partir de la pénurie socialiste, de la faim et de la pauvreté - à partir, donc, de la destruction. Bien plus, le “mode de vie” a occupé une place prédominante dans la conscience et l'existence des citoyens soviétiques justement parce qu'il n'existait pas de mode de

vie normal ou civilisé, ou parce qu'il était ramené à un minimum, parfois même peu accessible. C'est une autre énigme de l'histoire soviétique: *le "quotidien" est devenu une valeur et se gagnait par tous les moyens*. Ce n'est pas un hasard si, dans les conversations, dans les rues ou les maisons, entre amis ou inconnus, on entendait si souvent demander: "Où avez-vous trouvé cela?" Pas "acheté", mais "trouvé": Où avez-vous trouvé ce chapeau? Où avez-vous trouvé cette viande? Et même: Où avez-vous trouvé ce papier de toilette ? Un article de consommation courante est devenu un objectif, une valeur pour laquelle il fallait se battre. En d'autres termes, *la vie quotidienne est passée au premier plan quand les conditions l'avaient rendue si difficile. Et aussi primitive et insignifiante soit-elle, elle a pris des traits outrés, hyperboliques, car l'existence même de l'homme en dépendait*.

Les moyens de "vivre pour soi" étaient en Union soviétique fort limités, mais en même temps assez variés et parfois surprenants. La nature humaine a repris le dessus et a trouvé les issues les plus ingénieuses pour contourner les obstacles et triompher, du moins provisoirement. *C'est là un phénomène intéressant du mode de vie soviétique qui s'est incarné dans un type socio-psychologique particulier et qu'on pourrait appeler "Grand Débrouillard", une désignation conventionnelle qui a recouvert de multiples aspects et diverses manifestations de la vie soviétique, au point qu'il est permis de dire que tout Soviétique est un Débrouillard - roublard*. De façon générale, pour vivre il fallait être un roublard. A-t-il su entrer au Parti et faire une avantageuse carrière sans en avoir le droit moral ni les capacités? C'était un roublard. A-t-il obtenu un logement avant les autres imbéciles inscrits sur les listes d'attente? C'était un roublard. Entre-t-il dans un magasin au moment précis où l'on met en vente un produit rare ? C'était un roublard. Toute société connaissait ces individus qui savaient trouver leurs voies secrètes vers la richesse ou le pouvoir. Dans l'ancienne Russie, un proverbe disait: "Qui ne ment pas ne vend pas." Mais la vie quotidienne soviétique se distinguait par un côté grande débrouille qui marquait les psychologies. Il existe une bonne anecdote: un millionnaire américain désespérait de trouver pour épouse une jeune fille de bon caractère. Toutes avaient quelque défaut. Il trouva un jour en larmes la jeune lady anglaise qu'il courtisait. Elle avait perdu sa rivière

de diamants. Et il se dit: “elle pleure pour si peu, qu'en sera-t-il en cas de malheur plus sérieux? Non, je ne l'épouse pas”. Quelques mois après, il fit un voyage en Union soviétique, à l'époque des cartes d'approvisionnement. Dans une rue de Moscou, il vit une jeune fille qui riait en marchant. Il lui demanda pourquoi cette joie. La jeune fille répondit: “Ah, si vous saviez, je suis tellement contente! Tellement contente! Au magasin on m'a servi des pâtes et on a oublié de détacher un coupon de ma carte!”. Le millionnaire se dit: “Elle se réjouit pour bien peu, c'est donc qu'elle a un excellent caractère!”. Et il épousa la jeune Soviétique.

Les Soviétiques n'étaient pas si malheureux qu'il pouvait sembler au premier abord. La vie de ceux qui savaient se débrouiller dans ces circonstances et trouver quelque chose “pour soi” était plutôt gaie et intéressante. Ensuite, dans ce cas précis, la jeune Soviétique fait figure de “roublarde” puisque, ayant reçu ses pâtes, elle a réussi à conserver son talon. Elle a contourné l'obstacle mis sur sa route par l'État. Et elle rit...

“Le Débrouillard-roublard” soviétique c'est quelqu'un qui combine et invente sans relâche des idées, des voies détournées et des manoeuvres, de géniales machinations destinées à tromper la société dans laquelle il est obligé de vivre. C'est un génie d'ingéniosité qui exerce au niveau le plus bas, celui du quotidien, puisque c'est le seul domaine qui offre encore un champ relatif à des inventeurs de ce type. Car la sphère du grand business était fermée comme celle de la lutte politique. Et toute cette énergie, tout ce talent, toute cette exaltation ont été lancés dans l'unique espace accessible: celui du quotidien. Ce n'était qu'à l'ombre de l'Etat soviétique et dans le quotidien soviétique qu'ont pu apparaître des Débrouillard-roublard.

“Le Grand Débrouillard” ne s'est pas manifesté sous l'aspect de grands hommes, mais sous celui de tendances qui avaient pénétré la société soviétique du sommet à la base. Cela a pris des formes abondantes et variées, impossibles à énumérer. Toutes sortes de travaux et de combines se faisaient “en douce”, en dehors du contrôle de l'État, à des fins personnelles: corruption, spéculation, piston, travail au noir et marché noir. Le vol à la production est entré dans les mœurs de l'ouvrier et du kolkhozien. L'État luttait bien évidemment contre tout cela en prenant les mesures les plus sévères. Il fut une époque où l'on

condamnait à dix ans de prison pour le vol d'une bobine de fil, assortissant le verdict de l'habituelle démagogie: on dévidait la bobine, on la mesurait et l'expertise concluait à un "vol de cinquante, ou de cent mètres de matériel de couture". L'accusé, ouvrier dans une usine de confection, avait fourré dans sa poche une bobine de fil, mais c'était considéré comme un vol de plusieurs centaines de coupons de drap ou de soie.

L'Union soviétique était encore parmi les pays civilisés européens le seul État à appliquer communément la peine de mort pour exactions à grande échelle. Il ne s'agissait pas dans ce cas de pillages de banques ou de cambriolages. En Russie socialiste les grands criminels étaient ceux qui avaient su monter leur affaire par des voies illégales: en organisant par exemple en usine une production parallèle dont le bénéfice allait aux travailleurs qui avaient fait pour cela des heures supplémentaires, et au directeur qui avait su, en régime socialiste, organiser à côté de la production officielle son petit système capitaliste.

Très souvent, ces combines ne causaient aucun préjudice à l'État. Elles apportaient un surprofit, obtenu par un moyen détourné, à partir d'une initiative privée. Mais l'État était jaloux de ces moyens privés d'enrichissement qui lui échappaient. Et les "grands débrouillards" se retrouvaient donc devant le peloton d'exécution quand ils n'avaient pas su à temps graisser la patte à quelque responsable, autrement dit impliquer dans leur affaire l'État lui-même.

Dans une société avec une organisation normale du travail et de la production, ces "débrouillards" pourraient s'enrichir et enrichir l'État. Mais le paradoxe de l'économie et du système soviétiques voulait que l'État plaçait son prestige plus haut que son profit et pourchassait toute manifestation d'initiative privée, même si celle-ci lui était utile. Telle est la métaphysique du pouvoir soviétique, construite sur l'opposition de l'État et de l'individu et, par conséquent, sur la répression de l'individu par l'État.

Mais la nature humaine reprend toujours ses droits: l'esprit du "Grand Débrouillard" n'est pas mort. Le quotidien soviétique abondait en histoires dignes de romans policiers. Un exemple fort ingénieux d'entreprise privée: sur un marché moscovite, un invalide vendait de menus objets. Il se chargeait en

outre, contre une certaine somme d'argent, de faire entrer n'importe quel jeune dans n'importe quel institut. Sous le socialisme, à Moscou, l'accès aux établissements d'enseignement supérieur n' était pas simple; l'admission aux concours était parfois très difficile. Certains s'en tiraient par relation, par piston ou par pot-de-vin. Aussi les parents affectionnés couraient-ils chez cet invalide doué de pouvoirs magiques et lui remettaient-ils en tremblant une somme fixée. L'invalide était régulier, il prévenait qu'il n'était pas tout-puissant, qu'il ferait bien sûr tout son possible, mais qu'il ne pouvait garantir le succès. En cas d'échec, il promettait de rendre l'argent et respectait sa parole. Mais il réussissait souvent et avait, ainsi, une vaste et généreuse clientèle. Comment faisait-il pour réussir ? C'est très simple ! Il ne faisait rien, n'allait nulle part, n'avait aucune relation dans le monde universitaire ni dans les ministères. Pourtant, il réussissait. Son calcul était le suivant: d'abord, pensait-il, si les parents tenaient vraiment à ce que leur enfant entre à l'institut, ils ne se limiteraient pas à son aide, ils chercheraient d'autres appuis; ils pourraient soudoyer quelqu'un d'influent, et finalement réussir sans savoir grâce à qui. Ensuite, l'adolescent de son côté pouvait y mettre du sien, se préparer correctement aux examens et réussir le concours.

L'exemple est intéressant, car la filouterie y repose exclusivement sur la perspicacité et la connaissance du monde soviétique, de toutes ses courroies de transmission et de tous ses leviers. L'invalide se faisait de l'argent avec du vent, du vent soviétique, sans dépenser la moindre énergie ni causer le moindre tort. Il appartenait incontestablement à la catégorie des grands débrouillards.

Outre cela en Union soviétique, les crimes officiellement qualifiés de “dilapidation de la propriété socialiste” s’est largement développés, s’étant profondément enracinés dans le nouveau mode de vie dit soviétique. Les peines encourues étaient beaucoup plus lourdes que pour le vol de biens privés: l’État se protégeait mieux qu’il ne protégeait ses citoyens. Du temps de Staline, on avait même tendance à ranger sous la rubrique “politique”, autrement plus sévère, les atteintes à la propriété d’État. Un paysan qui avait abattu un arbre en forêt était jugé non pour vol de bois mais pour sabotage, et devenait un criminel politique.

Il y avait des secteurs de l'économie où le vol et les combines abondaient au point de devenir un complément quasi obligatoire de la profession. Ainsi dans le secteur commercial et de l'approvisionnement. L'arrestation pour malversation d'un vendeur de magasin, d'un directeur, ou d'un comptable, celle d'un directeur de restaurant ou d'un fournisseur était un fait courant qui n'étonnait personne. Il arrivait même qu'à ces postes on n'ait pas pu ne pas voler, même si l'on voulait rester honnête. Car ici on devait en permanence payer tribut à son supérieur, lequel faisait de même avec le sien, et la chaîne délictueuse finissait par lier presque tout le personnel de l'établissement; alors ce n'étaient plus des individus qui allaient en prison, mais tout le lot, le collectif.

Cela s'accompagnait évidemment d'une gigantesque corruption qui a englobé la milice, les tribunaux, les organismes de contrôle et les instances dirigeantes du Parti. Un effet de la pénurie était qu'on ne pouvait se procurer certains articles ou services qu'en payant un surplus, en graissant la patte à la personne qui avait pouvoir de répondre à la demande; cela se pratiquait pour tout: pour un billet de chemin de fer, pour un morceau de viande correct. Le Soviétique était toujours coupable. Pour la simple raison que *la "survie" en régime socialiste était toujours liée d'une façon ou d'une autre à la transgression des lois.*

A côté de ce phénomène quotidien s'est développée la criminalité professionnelle. Ses origines remontent loin dans le passé. Puis elle s'est nourrie à de nouvelles sources, telles la révolution, la guerre, la famine et la ruine. D'autres facteurs permanents agissaient à côté, dont le premier était l'"encanaillement" de la société soviétique par suite de la déstructuration du peuple et de l'individu. La Russie tsariste a eu quand même ses ordres rigides: noblesse, marchands, clergé, paysannerie, petite-bourgeoisie, ouvriers. Ces groupes relativement fermés avaient leur statut et leurs traditions. Soudain ces cloisons s'effondrèrent, tout se mélangea et se déplaça. En outre, les immenses masses paysannes qui constituaient la majeure partie de la population russe furent arrachées à la terre et dispersées à tous les vents, ou bien fixées à leurs lieux de travail et de naissance pour devenir des serfs de l'État. *Cette confiscation de la terre aux paysans, qui avaient vécu pour elle pendant des*

siècles, qui ont même soutenu pour elle la révolution et le pouvoir des Soviets, puisqu'ils la leur avaient promis, a eu un effet fatal sur la structure socio-psychologique du peuple. Il a cessé d'être tel pour devenir une masse, une poussière humaine. Le socialisme a entraîné une atomisation de la société. L'homme, privé de ses racines et de ses relations, privé de ce qui donnait sens à sa vie, s'est retrouvé nu.

Le second facteur d'“encanaillement” de la société soviétique était purement psychologique, lié à la pauvreté et à la pénurie. La logique est simple: «si tout le monde vole, pourquoi pas moi ? Mais si tout le monde vole un peu en feignant d'être honnête, moi je serai un vrai, un honnête voleur. Je serai donc moralement supérieur au directeur de restaurant, au directeur de magasin ou au responsable du Parti qui tous volent en faisant semblant de “construire le socialisme”». Ainsi est né le cynisme, affiché ou dissimulé, qui a pénétré la société soviétique. Voler est devenu un acte de vaillance.

*Le troisième facteur tenait au caractère étrange de la propriété qui appartenait à tous et n'appartenait à personne. “Si elle est à tous, elle est aussi à moi. Alors pourquoi ne me la donne-t-on pas? Et si elle n'est à personne, pourquoi certains groupes ou catégories en usent-ils comme si elle était à eux ?”. Là il s'agissait d'un autre problème du quotidien soviétique, celui des privilèges et des restrictions. Formellement, dans la société socialiste tous étaient égaux, tous étaient des travailleurs ou devaient l'être. Avoir quelque bien qui rapportait un menu profit indépendamment de l'État était suspect et devait être éliminé. Mais à côté, on voyait prospérer une vaste catégorie d'individus appartenant à la classe dirigeante, appelés *Nomenclatura*. Ils jouissaient des biens de la vie alors qu'ils travaillaient moins que les autres. Peu à peu on a vu se développer une division de la société en deux classes: les riches et les pauvres, surtout sensible au niveau du quotidien. Pourtant le régime était socialiste, pas capitaliste, aussi cette coupure en classes apparaissait- elle doublement inepte. A l'époque de la collectivisation, le paysan qui avait deux vaches était expédié en Sibérie comme “koulak”. À côté, prospéraient le président du Soviet local et le secrétaire du Parti qui possédaient plus que la valeur de deux vaches. Le paysan était*

considéré comme un bourgeois, mais pas le président. Alors le président “liquidait” le paysan comme bourgeois.

Ce paradoxe n'était pas si paradoxal. Le paysan, avec ses deux vaches, tâchait de vivre de sa propre initiative, de son propre travail, de son propre intérêt dans la vie. Tandis que le président local était censé vivre pour l'État dont il a reçu une récompense légale: un district entier avec en prime toutes les vaches et tous les paysans. Il vivait comme un prince. Mais il ne possédait rien en propre, il n'avait que le pouvoir et la richesse conférés par l'État dont il protégeait les intérêts. Bref, cette nouvelle partition en pauvres et en riches n'a pas résulté de la libre concurrence capitaliste, mais de l'intervention de l'État qui a accordé des privilèges à ses serviteurs et a imposé des restrictions à ses esclaves. Il n'y avait pas de bourgeois au sens strict, mais il y avait un contraste frappant entre la vie des classes supérieures et celle des classes inférieures, entre les maîtres et les esclaves. Et ce contraste entre opulence et misère était encore plus affreux sous le socialisme que sous le capitalisme. Parce que le socialisme n'en continuait pas moins de proclamer la société sans classe. Il a dissimulé hypocritement sa structure. Et comme cela lui était très difficile, il a entouré de palissades les maisons riches afin que les pauvres ne voyaient pas quelle vie on y menait. Le socialisme a élevé des cloisons, pas seulement sociales, mais matérielles, sous la forme de magasins spéciaux, de datchas réservées, d'enveloppes venant compléter le salaire officiel des responsables. *Apparut une société fermée non seulement au monde extérieur, mais également verrouillée de l'intérieur par des cloisons étanches.*

La division en classe dirigeante et classe subordonnée a commencé très tôt, dès les premières années du pouvoir soviétique. Elle s'est faite par un partage des biens auquel les communistes étaient hostiles avant la prise du pouvoir. Mais il apparut que les dirigeants communistes étaient une sorte d'élite qui devait être mieux approvisionnée que les simples prolétaires. Les vieux bolcheviks auxquels appartenait Staline conservaient encore les habitudes et les traditions révolutionnaires. Aucun d'entre eux n'aspirait à s'embourgeoiser, c'eût été une honte. Mais peu à peu, tout a changé et le goût du luxe et du bien-être (dans leur acception soviétique) a pris le dessus. La honte d'être riche a disparu.

Le cynisme l'a emporté, qui consistait en ce que les gens, tout en pratiquant la phraséologie socialiste, vivaient et voulaient vivre bourgeoisement. Mais ils étaient obligés de le dissimuler à leur peuple. Et parfois à eux-mêmes.

Toutes les difficultés et contradictions du mode de vie soviétique, au sens métaphysique, seraient venues de ce que celui-ci avait été bouleversé au point de perdre jusqu' à son nom. En bas, il était saccagé et lié à la pénurie. En haut, il était volé à d'autres. Il en a résulté une chose étrange: l'homme se battait toujours pour son bonheur et parfois même plus âprement qu'on ne le faisait d'ordinaire: il trompait, volait, divisait le socialisme en une multitude de cloisonnements afin d'asseoir une structure plus solide. Et tout était vain. Il n'y avait pas de mode de vie au sens propre. Le mode de vie était comme maudit, car édifié sur un désert où il n'y avait ni individu, ni société, mais seulement l'Etat.

4. Les dissidents, un phénomène nouveau, engendré par la réalité soviétique

...La dissidence luttait pour l'homme, elle a réintroduit dans la civilisation soviétique la notion d'homme en tant que tel. C'était le mouvement de défense des droits de l'homme.

A. Solgénitsine

Depuis la mort de Staline, la société soviétique a connu une période de déclin qui, pourtant, n'a promis ni n'a annoncé la fin du système. Les premiers signes de décomposition sont apparus avec l'émergence des "dissidents".

Le terme "dissident" signifie "contestataire", "apostat", "schismatique", "hérétique", "hétérodoxe", en conflit avec la doctrine officielle. Concrètement, *les dissidents soviétiques étaient des gens qui, à partir de la seconde moitié des années cinquante, se sont déclarés en contradiction avec l'État soviétique et son idéologie.* Ce phénomène a pris naissance de façon parfaitement organique, naturelle; il n'était ni une "diversion idéologique", ni une "influence bourgeoise", comme avait voulu le faire croire l'État soviétique. Les dissidents

n'étaient pas des ennemis de classe ou des éléments étrangers à la société soviétique, c'étaient "les enfants" de ce système entré dans sa phase de décomposition.

On ne saurait donc qualifier de "dissidents" les adversaires du pouvoir soviétique ou les éléments critiques du passé: mouvement des Blancs ou restes de l'ancienne intelligentsia. Impossible aussi d'appeler "dissidents" Pasternak, Mandelstam ou Akhmatova, même s'ils ont été des hérétiques, des hétérodoxes de la littérature soviétique. Ils ont, par leur non-conformisme, anticipé la dissidence, ils l'ont préparée comme phénomène à venir. Mais ils étaient liés, tant par leur origine que par leurs racines, au passé, aux traditions prérévolutionnaires de la culture russe. *Les dissidents étaient un phénomène nouveau, engendré par la réalité soviétique. C'étaient des Soviétiques de formation récente, qui sont sortis du cadre des notions politiques et des représentations de classe. C'était une intelligentsia qui s'est formée sous le pouvoir soviétique et qu'aucune racine sociale ne liait au passé.*

Le subit intérêt que l'Occident leur porte vient de ce qu'ils étaient des gens, éduqués dans la société soviétique et néanmoins entrés en conflit avec elle. Et c'est là pour l'Occident leur supériorité par rapport à la première et à la deuxième émigration russe.

Comment est-ce arrivé? Pourquoi les komsomols d'hier sont-ils devenus des dissidents? Où faut-il faire débiter l'ère des dissidents en Union soviétique?

On peut situer le début du mouvement dissident en 1956, lorsque Khrouchtchev, au XX^e Congrès du Parti, a présenté son rapport historique sur les "erreurs" commises pendant la période du culte de la personnalité de Staline. Ces erreurs, ces crimes, on les connaissait bien avant que Khrouchtchev n'en ait parlé, et on en savait bien plus qu'il n'en avait dit. Aussi, pour beaucoup, l'importance de ce rapport n'était pas dans l'information, mais avant tout dans le fait que l'État avait reconnu ses crimes contre le peuple, et même contre le pouvoir et le Parti. Naturellement, la conclusion s'est imposée: ce système *d'État-Parti* était vicieux s'il avait non seulement permis mais aussi accompli tous ces crimes que maintenant il avouait.

Mais les dirigeants soviétiques ne voulaient ni ne pouvaient aller jusqu'à cette conclusion. Ils ont affirmé, contre toute logique, qu'en dépit de ces crimes, la politique du Parti et de l'État était juste. Staline s'était trompé, mais pas le Parti, qui conduisait le pays vers un avenir radieux, vers le communisme.

Cette inconséquence des révélations officielles était à l'origine de l'apparition des dissidents. Les crimes reconnus par l'État étaient si monstrueux. Si naïve et stupide l'explication proposée par l'État qu'elle s'était ramené à un artifice verbal résumé dans cette formule creuse: “culte de la personnalité du camarade Staline”, cause de tout. Et maintenant que ce culte avait disparu, tout allait bien.

On raconte que comme Khrouchtchev avait prononcé son fameux discours, on lui fit parvenir un petit billet: “Mais où étiez-vous alors?” Khrouchtchev lut le billet à haute voix et demanda: “Qui a écrit ceci? Levez-vous!” Personne dans la salle n'osa se lever. Alors Khrouchtchev se mit à rire et répondit: “J'étais là où vous êtes maintenant.” Ce qui revient à dire: “J'avais peur de Staline comme tout le monde, comme vous-même avez peur de moi maintenant”.

L'explication proposée par le Parti et les termes mêmes de “culte de la personnalité” contredisent toutes les lois du marxisme qui affirment qu'une personnalité, même la plus forte, ne peut jouer de rôle indépendant dans l'histoire, que tout dépend des forces économiques, des masses, des intérêts de classe. Mais quels intérêts de classe exprimait donc Staline? Et comment Staline seul avait-il pu diriger l'histoire? Car depuis l'enfance les Soviétiques étaient habitués à se moquer des historiens bourgeois qui expliquaient tout par la seule volonté d'individus: tsars, généraux, héros. C'était évidemment insupportable à entendre non seulement pour les marxistes, mais aussi pour les hommes de bon sens. On avait assassiné des millions de Soviétiques, et la seule cause en était le culte de la personnalité de Staline, toléré par le Parti en dépit des lois du marxisme-léninisme avec lesquelles il n'en continuait pas moins de diriger.

Mais si l'Etat a persisté dans son refus de répondre, les individus, eux, ont commencé à poser, tant à eux-mêmes qu'à leur entourage, des questions subversives: “Où le Parti avait-il les yeux quand Staline dirigeait? Quelles garanties avait-on que le stalinisme ne se reproduirait pas, que le Parti ne l'avait

pas lui-même créé et soutenu?”. Les gens qui s'interrogeaient et qui répondaient à leur façon à toutes ces questions intérieures pouvaient déjà en partie être qualifiés de dissidents. On peut donc admettre que la dissidence remonte à 1956, au XX^e Congrès du Parti, puisque nombreux étaient ceux qui ne pouvaient plus ne pas penser, qui ne pouvaient plus croire aveuglément. Si de tels crimes ont été accomplis au nom de tout le peuple soviétique, avec son soutien indirect ou passif, comment pouvait-on maintenant se taire et ne pas penser? *La dissidence est donc d'abord un mouvement intellectuel, un processus de réflexion indépendante et courageuse sur les énigmes de l'histoire et de la structure étatique de l'URSS.*

Ainsi, la tâche intellectuelle - la nécessité de comprendre tout ce qui s'était passé - se liait-elle au sentiment de devoir moral qui fait penser, parler et écrire l'homme en toute indépendance. Cet aspect moral est extrêmement important dans la dissidence. Ce n'est pas un hasard si on l'a appelée “opposition morale”. “Les dissidents sauvent l'honneur de la population de l'immense empire. Ils montrent que tout n'y est pas pourri, ils sauvegardent l'héritage des valeurs spirituelles,” - a écrit Solgénitsine.

Sauver l'honneur de son peuple, ou simplement de l'homme, de l'intellectuel était bien un devoir moral. Mais que signifie “sauver l'honneur?” Un exemple: lorsqu'en août 1968, les troupes soviétiques ont occupé la Tchécoslovaquie, un petit groupe de dissidents, huit personnes en tout, a défilé sur la place Rouge avec des banderoles de protestation. Comptaient-ils, par ce geste, arrêter des chars, modifier la politique soviétique? Non, bien sûr. Ils savaient parfaitement qu'ils seraient arrêtés quelques minutes plus tard, et que même leur manifestation ne serait pas remarquée, et que les quelques spectateurs ne comprendraient pas ce qui s'était passé. D'un point de vue pratique, l'entreprise n'avait aucun sens. Mais c'était un geste symbolique et moral, pas seulement pour la défense de la Tchécoslovaquie, mais pour celle de l'honneur du peuple soviétique dont on ne pourrait plus dire qu'il adhérait unanimement à la politique du Parti et du gouvernement.

L'activité et la personnalité de l'académicien Sakharov, devenu la conscience de l'intelligentsia, montrent bien le rôle qu'a joué le stimulant moral

dans la dissidence. Il est à noter, toutefois, que chez lui ces principes moraux étaient antérieurs à toute dissidence. Khrouchtchev a raconté dans ses mémoires que Sakharov lui avait demandé de ne pas procéder aux essais de la bombe à hydrogène. La position morale de Sakharov étant évidemment incompatible avec la politique soviétique, ils ne purent ni se comprendre ni se convaincre. Mais il est intéressant de voir que Khrouchtchev, tout en étant en désaccord avec Sakharov, l'ait qualifié de “cristal moral”.

Cet exemple montre pourquoi les dissidents n'ont pas constitué un mouvement politique et pourquoi, de façon générale, l'aspect politique a occupé une place réduite dans leur activité et leur conscience: *la dissidence ne se fixe pas de buts intéressés et n'aspire pas au pouvoir, elle recourt à des moyens pacifiques qui se situent presque exclusivement sur le terrain intellectuel et moral.* En cela, les dissidents se distinguent radicalement des anciens révolutionnaires russes. S'ils accomplissent quelque révolution, c'est uniquement au niveau des idées et des représentations sociales. Chez les dissidents, ce n'est pas l'action qui est fondamentale, mais la parole. Ils reviennent ainsi à la pratique ancienne, à l'activité principale de l'intelligentsia : *penser, parler et écrire.* On peut leur appliquer la profonde sentence de Léon Chestov, philosophe religieux russe, du début du XX^e siècle: “L'homme ne commence à penser, à penser vraiment que lorsqu'il se convainc qu'il n'y a rien à faire...” (L'Apothéose du vidé). Ce “rien à faire” implique ces situations sans issue dans lesquelles se retrouve l'homme, ou parfois des générations entières. Plusieurs générations d'intellectuels soviétiques sont restées trop longtemps sous la coupe de l'État, sans réfléchir, exécutant les ordres. Et cela aboutit à une impasse, à une situation telle qu'il n'y avait rien à faire, que se mettre à réfléchir et tenter d'expliquer ce qui s'était passé.

Le refrain classique à l'égard des dissidents: “Que veulent-ils de plus? Ils ont un bon salaire, un appartement, ils pourraient vivre comme des gens normaux, mais non...”. Là était le problème en effet. Les dissidents, à la différence des Soviétiques normaux, avaient des intérêts qui dépassaient leur propre personne: des exigences intellectuelles, créatrices, spirituelles ou, simplement, morales.

Quels sont des facteurs qui ont joué un rôle dans la formation des dissidents, et les ont aidés à s'affirmer? C'étaient d'abord *les traditions ranimées de l'intelligentsia et de la littérature russes*. Elles étaient fort diverses. Mais les plus importantes demeuraient une idée de vérité et un humanisme lié à un besoin de dépasser les intérêts égoïstes, de donner à la vie un sens supérieur; a quoi venaient se greffer certaines traditions de la littérature russe du XX^e siècle et même, curieusement, de la littérature soviétique. Un paradoxe: beaucoup de jeunes Soviétiques sont venus à la dissidence à travers Maïakovski, poète officiellement reconnu de la Révolution. Au début des années soixante, ils se rassemblaient autour de sa statue à Moscou pour lire des poèmes et débattre de divers problèmes. Et le monument de la place Maïakovski, surveillé par des agents en civil, est devenu le baptême du feu, et même le lieu d'exécution de la poésie russe non officielle. Si bien que Maïakovski, de porte-drapeau de la révolution et de l'État soviétique, est devenu l'étendard de l'opposition.

Qu'est-ce qui a séduit la jeunesse dissidente chez Maïakovski? D'abord son esprit rebelle sans doute, son non-conformisme, son refus des compromissions, l'absence chez lui de mentalité petite-bourgeoise ou tout simplement de respectabilité. Son nihilisme initial ou ses provocations à l'adresse des autorités immuables ont pu en ce sens jouer un rôle positif dans la formation de personnalités indépendantes. Car à travers lui, en se laissant porter par ses poèmes, les jeunes ont appris à se dégager des clichés inculqués par la famille ou par l'école et à regarder la réalité d'un œil neuf.

Par ailleurs, grâce à Maïakovski, une voie s'est ouverte vers un art nouveau, une poésie nouvelle. Il faut se rappeler comment ont été éduqués un écolier et un étudiant soviétiques, notamment dans les années quarante et au début des années cinquante. A cette époque, le modernisme était interdit et les impressionnistes français considérés comme de dangereux criminels. Dans ces conditions, Maïakovski était l'unique brèche permettant de glisser un regard vers le monde défendu de l'art de gauche, l'unique moyen de transgresser la loi qui, dans tous les manuels scolaires, s'appelait "réalisme". On commençait par Maïakovski pour finir par Pasternak, Mandelstam, Tsvétaïéva. En même temps que

Maïakovski, on se mettait à aimer Picasso, Braque, Chagall... Maïakovski servait aussi de ferment à une perception de l'art plus professionnelle.

Il est à noter que le samizdat soviétique a commencé par la poésie: on recopiait à la main ou à la machine des poèmes introuvables ou interdits. Les livres étaient censurés par l'Etat, tandis que le cahier restait libre et transmettait la voix vivante de l'auteur. Quatre grands poètes russes - Pasternak, Mandelstam, Tsvétaïéva et Akhmatova - ont ainsi aidé à la formation de la dissidence. Ce n'est pas un hasard s'ils étaient les auteurs les plus lus, reconnus comme les plus prestigieux par l'intelligentsia soviétique.

Au début, des amateurs de poésie, le plus souvent des étudiants, recopiaient leurs vers puis les faisaient lire à leurs amis ou connaissances. Et cela a joué un rôle capital dans le rétablissement des liens entre deux époques et deux cultures. Car la civilisation soviétique avait, au moins pendant quarante ans, rompu la chaîne de succession culturelle, avait brûlé tout ce qui était original, tout ce qui ne cadrerait pas avec ses modèles. Ces quatre poètes sont donc devenus les idoles de la jeunesse soviétique: ils ont donné des pousses vertes dans la nouvelle époque.

Ainsi le samizdat n'était-il au début qu'une tentative de tourner la censure et de tisser un lien avec le passé de la culture russe. En fait il a abouti à la création d'une seconde littérature, qui s'est mise à exister parallèlement à la première, officielle, et l'a concurrencée avec succès. La force du samizdat tenait à ce qu'il était totalement spontané et ingouvernable en raison de son caractère de masse. Editait qui voulait. On dactylographiait son manuscrit ou celui d'un autre, et on donnait la copie à lire. De sorte que le samizdat se créait et se renouvelait non pas grâce à l'auteur ou à l'éditeur, mais grâce au lecteur. Tel a été le destin du samizdat, directement lié au processus de création et aux traditions littéraires de la Russie. Il a débordé la dissidence. Sans le samizdat, elle n'aurait pu exister, car sa seule arme était le verbe.

Mais la dissidence, dans son ensemble, n'était pas qu'un fait littéraire, mais une manifestation de la vie. Chacun y est venu par son propre chemin, à partir de ses propres problèmes. Pour l'un, la pierre d'achoppement était la question juive, même s'il n'était pas juif. Une jeune fille a franchi le pas après avoir

constaté lors des examens d'entrée dans un institut que les examinateurs l'ont notée mieux parce qu'elle était russe, alors que ses voisins juifs, plus brillants, ont eu de mauvaises notes. Pour un autre, cette école de la vie a pu être l'armée. Pour un troisième, le travail à la campagne ou en province. Mais c'étaient les camps et les prisons soviétiques qui ont sans doute exercé la plus forte influence. D'abord en la personne des anciens détenus, amnistiés ou réhabilités après la mort de Staline. C'étaient des gens d'une autre génération, le plus souvent âgés, qui revenaient chez eux après une longue absence et racontaient ce qui leur était arrivé et ce qu'ils avaient vu. Ils apportaient leur immense expérience de la vie, que recevait avidement la jeune intelligentsia. Chaque maison avait ses anciens prisonniers réhabilités, ses héros du jour, et ils étaient les invités les plus désirés. Très souvent, c'étaient de vieux communistes, ou, en tout cas, des gens autrefois dévoués au pouvoir soviétique. Mais l'expérience des camps les avait changés et incités à réviser leurs idéaux. Et même s'ils ne pouvaient plus constituer une force idéologique active, ils servaient néanmoins de base aux dissidents soviétiques. Leur ironie amère a donné lieu à une appellation parodique de la période poststalinienne qualifiée d' "époque de la post-Réhabilitance" (par analogie avec la pré-ou post-Renaissance). La "réhabilitance" était tardive - souvent même posthume - et atteignait ces malheureux au déclin de la vie. Mais cette dure expérience avait au moins l'avantage de pousser à l'action la jeune génération.

Moralement, l'expérience de la prison et du camp est devenu déterminante et a apparu comme l'ultime épreuve du dissident. Il devait rester ferme, ne pas se repentir, mais assumer la pleine responsabilité de ses paroles et de ses actes. Autrement dit, confirmer sa dissidence par sa conduite lors du procès, puis au camp. Ainsi s'est élaborée une sorte d'éthique concentrationnaire. Si le dissident ne la respectait pas, s'il cédait, il cessait d'être un dissident.

On pourrait croire que du point de vue juridique il y a peu de différence entre un criminel qui plaide coupable et celui qui refuse, car cela ne change rien au corps du délit. Mais pour l'État, cela change tout. Le principe qui ne s'applique, toutefois, qu'aux dissidents et aux prisonniers de conscience, c'est-à-dire à ceux qui sont persécutés pour leurs opinions, leurs idées et leurs paroles.

On n'exige nullement des voleurs, des assassins qu'ils s'avouent coupables et se repentent. Pour eux, l'État s'en tient au constat du crime. Mais des dissidents, il exige qu'ils se repentent. Les cas sont nombreux où, pour une faute lourde, un accusé a bénéficié d'une peine légère parce qu'il s'était reconnu coupable; son camarade, coupable de presque rien, étant lourdement condamné pour avoir refusé de le faire.

D'un point de vue juridique, tout cela est ridicule, mais répond à la nature de l'État comme à celle de la dissidence. L'Etat soviétique, "l'Etat-Église", comme celle du Moyen Age, prétend contrôler les âmes, les esprits et les paroles de ses sujets. Elle les punit cruellement, à l'égal des hérétiques, pour toute dérogation à la forme et à la lettre de sa religion. On fait pression sur l'hérétique soviétique dans un but: qu'il reconnaisse ses torts. Pour qu'au moins formellement, en paroles, il renie son hérésie. Pour ce faire, le KGB a élaboré tout un système de menaces et de promesses, de subornation et de chantage. "Si vous plaidez coupable, demain vous êtes libre, vous rentrez chez vous. Si vous n'avouez pas, c'est le camp, et vu votre état de santé, votre vie est en jeu." Plutôt que de condamner, l'Etat préfère voir l'inculpé s'avouer coupable et se retrouver libre, car il cesse ainsi d'être un dissident et donne aux autres un exemple de loyauté soviétique. Tandis que s'il n'avoue pas, il reste dangereux: il démontre qu'il peut y avoir d'autres religions et convictions. Alors qu'il n'y a qu'une seule vraie religion: la religion communiste, celle de l'État. Tout le reste n'est qu'hérésie. C'est sur cette conviction que reposaient à l'époque les hôpitaux psychiatriques. Le rejet du stéréotype soviétique était considéré comme l'indice d'une anomalie psychique. Si un individu s'obstinait à défendre ses idées, cela signifiait qu'il était soit un ennemi, soit un malade mental. Un citoyen ordinaire était considéré comme normal s'il était en tout point d'accord avec l'État. Pour désigner les autres, on usait de termes médicaux: "manie de la justice", "manie de la critique", "hypertrophie de la personnalité"...

La dissidence ne pouvait abdiquer sa propre conscience. Les dissidents étaient des gens qui avaient perdu tout sentiment de culpabilité devant l'État et le Parti, et c'est pourquoi ils ne se reconnaissaient pas coupables. Alors que tout Soviétique normal devait se sentir potentiellement coupable devant l'État.

Cela ne signifie pas cependant que les dissidents ignoraient totalement ce sentiment. Ils sont venus à la dissidence jusqu'ils se sentaient coupables devant le peuple, devant l'histoire et leur propre conscience. Coupables non devant l'État, mais à cause de lui. Ce sentiment de culpabilité typique de l'intelligentsia russe est née la conscience de sa propre responsabilité, la volonté de dire la vérité et de penser par soi-même.

En refusant de se reconnaître coupable devant l'État, l'individu cesse d'être un fidèle sujet et devient un homme, une personnalité indépendante. Et cela a une immense résonance dans la conscience historique et sociale de la Russie soviétique. En effet, tous les grands procès politiques en URSS s'étaient accompagnés de l'aveu des inculpés. C'était devenu un rite. Les "ennemis du peuple" se désignaient eux-mêmes comme tels. Et voici que les dissidents brisaient cette pernicieuse tradition et prouvaient que les hommes étaient bien des hommes et non pas d'abstraites schémas qui se partageaient entre "amis du peuple" et "ennemis du peuple".

Le troisième facteur d'influence était *l'Occident*. Après la mort de Staline, la Russie soviétique a cessé d'être aussi isolée et fermée qu'auparavant. Le "rideau de fer" n'a pas disparu, mais il est devenu plus transparent, plus facilement franchissable. Le nombre des touristes étrangers a augmenté, toutes sortes de rencontres, de contacts et festivals ont été organisés. Ce n'est pas un hasard si certains font naître la dissidence au festival de la jeunesse de Moscou, en 1957, quand une masse de jeunes Soviétiques ont pu rencontrer des Occidentaux. Et peu à peu a fondu la barrière plus psychologique que physique entre la Russie et l'Occident. Du temps de Staline, les étrangers étaient pour le Soviétique des espions, des ennemis qu'il fallait éviter d'approcher. Le contact avec un étranger se soldait souvent par l'arrestation. Et il s'avérait maintenant que les étrangers étaient aussi des hommes et que l'Occident n'était pas l'enfer. Des livres en parvenaient et des manuscrits y partaient qui revenaient sous forme de livres. Les dissidents se mirent à en appeler ouvertement à la démocratie occidentale sans craindre de faire le jeu de l' "impérialisme mondial". Et il faut rendre justice à l'Occident. Il s'est montré assez réceptif aux voix qui venaient de Russie. Entre les dissidents et lui s'est instauré une sorte de dialogue plus vivant

et intéressant qu'entre l'Occident et l'État soviétique de Brejnev. C'était une brèche dans le système et l'idéologie soviétique. Avec l'aide des dissidents, les camps et les droits de l'homme soviétiques sont devenus l'objet d'un débat général et public. Un objet de "glasnost".

Les dissidents soviétiques adressaient souvent leurs déclarations et documents à l'Occident car c'était l'unique moyen de les rendre publics, et donc la seule garantie contre un retour de l'époque stalinienne. Peu à peu la dissidence a revêtu une multitude de formes et de nuances qui ne cessaient de se renouveler et de s'enrichir. Ce n'est pas un hasard si l'on dit, que les dissidents n'étaient pas ceux qui combattaient le pouvoir soviétique, mais ceux que combattait le pouvoir soviétique. Celui-ci combattait toutes les déviations idéologiques. *Mais le ciment, le noyau, l'élément de liaison entre les différentes formes de la dissidence a été le mouvement de défense des droits de l'homme et des libertés démocratiques*, soit, concrètement, l'information sur les nombreux manquements à ces droits en Union soviétique. Tous avaient en effet intérêt à ce que les droits les plus élémentaires soient respectés: les écrivains, les ouvriers, les croyants, les minorités nationales, les gens de droite et de gauche. Au premier rang de ces droits figuraient bien évidemment la liberté de parole et celle de conscience. Ce combat paraissait parfois à l'intelligentsia occidentale élémentaire, banal. Certains se demandaient pourquoi les dissidents ne se battaient pas pour les droits économiques des travailleurs, mais uniquement pour leur propre liberté, celle de l'intelligentsia; pour l'Occident le droit de parole était et est toujours si naturel qu'il semble secondaire ou aller de soi, comme l'air qu'on respire sans y penser. Mais un malade condamné y pense et respire avidement, car c'est le fondement de la vie. De même sous le socialisme la liberté de parole était le fondement de la pensée en développement.

La dissidence soviétique était essentiellement composée d'intellectuels, pour qui la liberté d'expression comptait plus que tout. Cela s'explique et se justifie historiquement. Pour les dissidents la tâche primordiale était en effet de comprendre ce qui s'était passé et donc d'exprimer verbalement une pensée. D'autre part, on ne pouvait défendre les droits économiques des travailleurs s'il était purement et simplement interdit d'en parler.

D'un autre côté, dans le milieu russe de tendance nationaliste et autoritaire, on entendait parfois dire que les droits de l'homme n'étaient pas l'essentiel comparés aux exigences religieuses ou spirituelles. On peut partager ce point de vue. Mais, sans aucun doute, *les droits de l'homme étaient le minimum sans lequel ne pouvaient se développer et se manifester les besoins spirituels. C'était une question de principe, un phénomène qu'a engendré le mouvement de défense des droits de l'homme. La dissidence a réintroduit dans la civilisation soviétique la notion d'homme en tant que tel.*

Les dissidents ne luttaient pas pour des “intérêts de classe”, ni pour la terre, ni pour le tsar, ni pour des privilèges matériels, ni même pour la démocratie, mais *pour l'homme*. Après une interruption de cinquante ans, le Soviétique a découvert qu'il était un homme et non une impersonnelle catégorie sociale et politique. Il a osé élever une voix qui n'était pas celle d'une classe ni d'un parti, mais sa propre voix d'homme.

5. Les Russes - Soviétiques: l'“âme russe” et le caractère national

Le caractère national russe, la notion même d'“âme populaire” et sa psychologie constituent une énigme qui est plongée dans un passé lointain et exigerait d'interminables recherches. Il est intéressant de tenter d'esquisser quelques tendances du caractère national russe, en précisant qu'elles sont parfois *contradictoires, divergentes ou exclusives l'une de l'autre*. “Les Russes comprennent mal le sens du mot *relatif*”, - disent toujours les étrangers.

On définirait comme première qualité nationale russe *le “patriotisme”*, bien que le mot soit galvaudé dans son emploi soviétique. Il va de soi que tout peuple aime sa patrie. Mais chez les Russes, cela prend parfois la forme d'un attachement mystique à quelque chose de très vaste, en partie inexplicable, voire inexplicable. Cela peut être “la Russie misérable” que l'on aime pour son indigence, son humilité, cela peut être aussi “la grande et puissante Russie”. Et la devise ancienne “Pour la foi, le tsar et la patrie!” peut être relayée par d'autres

slogans: “Pour le pouvoir des Soviets!”, “Pour la révolution mondiale!” (dans les années 20 - 30), ou encore “Pour la patrie, pour la cause de Lénine-Staline!” (dans les années 30 - 50), “Pour les travailleurs et l’Union soviétique” (dans les années 60 - 80). Mais à leur base, c'est toujours, parfois inconsciemment, l'idée de patriotisme. Ses symboles changent, mais il demeure, inextirpable, sans fondement vraiment rationnel. Staline savait ce qu'il faisait en pressant le bouton du patriotisme, même s'il appauvrissait et vulgarisait à l'extrême ce concept.

Le patriotisme russe ne se réduit pas toujours au nationalisme; bien que, assez souvent, il le génère et s'en nourrisse. Mais les deux notions ne sont pas égales. La patrie est parfois pour les Russes un principe tellement supra-individuel et supranational qu'il en devient une sorte de sentiment religieux. L'État l'a toujours utilisé et exploité. Et comme pour la conscience religieuse, le patriotisme russe confine souvent *au messianisme*: la Russie apporte, ou doit apporter au monde une idée supérieure. Si le patriotisme réunit les Russes en une grande famille, ces relations familiales sont loin d'être idéales et s'accompagnent, plus qu'ailleurs, de graves différends et de luttes intestines. Sous le socialisme, par exemple, l'amitié entre les Russes finissaient souvent par des conflits suscités par des interprétations différentes de la notion de “patrie”.

Il est une autre particularité nationale, qu'on pourrait appeler l’*“informité” russe*. A ce propos, en 1917, peu après la révolution d'Octobre, Vladimir Korolenko a écrit dans son journal: “Oui, l'âme russe est sans ossature. L'âme aussi doit avoir un squelette pour ne pas plier à chaque pression, pour garder force et fermeté dans l'action et la résistance. Et cela nous manque, ou nous n'avons que trop peu cette qualité.” Par squelette, Korolenko entend les impératifs moraux qui imposent à l'homme de garder jusqu'au bout ses convictions sans se laisser influencer. Ivan Bounine, dans son journal de la même époque, fait une constatation analogue: «Le peuple russe est terriblement versatile dans ses humeurs et sa mentalité, il est “inconstant”, comme on disait autrefois. Il a dit de lui-même: “De nous comme du bois, on fait un gourdin, ou une icône”, selon les circonstances et selon celui qui façonne ce bois: Serge de Radonège ou Pougatchev» (I.Bounine “Jours maudits”).

Ce n'est pas un effet du hasard si tant d'étrangers ont pris part à ce façonnage: Varègues, Grecs, Tatars, Polonais, Allemands. Il faut dire d'ailleurs que ces interventions extérieures ont parfois donné de brillants résultats dans le domaine culturel.

De là, on voit une autre particularité du caractère national russe, que Dostoïevski et, après lui, d'autres auteurs ont appelé "*la compassion universelle de l'âme russe*". Dans son célèbre discours sur Pouchkine, en 1880, Dostoïevski présente le poète comme la figure prophétique qui a le mieux exprimé "l'âme du peuple russe", dont l'essence est l'aspiration "à l'universalité, à l'intégralité". *Etre un vrai Russe, être pleinement Russe, cela signifiait en fin de compte, être le frère de tous les hommes.*

"*La compassion universelle*" caractérise davantage la culture russe que l'homme russe et ses mœurs. Et pourtant, on observe parfois, y compris dans la vie quotidienne des gens simples, une relative tolérance envers les autres nations: à rappeler que l'Union Soviétique comprenait 15 pays, appelés "Républiques socialistes soviétiques" où vivaient près de 200 nationalités. Le peuple russe est européen en dépit de tous ses traits asiatiques. Il est possible que cette relative tolérance nationale ait été favorisée par les circonstances historiques qui ont imposé aux Russes de cohabiter tant bien que mal avec les multiples tribus qui peuplaient la Russie. Cette diversité multinationale l'a habitué à une vision assez large et à des contacts étroits et parfois amicaux avec les autres nationalités. Dans une certaine mesure le peuple russe jouaient le rôle d'une compresse adoucissante dont l'Etat se servait pour opprimer les autres nations. Ainsi, tout en restant hostiles aux Russes en tant que symbole de la force physique d'un empire tout-puissant, les autres peuples pouvaient aussi voir en eux, non seulement les représentants inflexibles de la nation dominante, mais des gens ordinaires, avec leurs défauts et leur aptitude à comprendre les malheurs des autres.

Mais là s'ajoute une particularité contradictoire, qui est aussi l'indice de l'âme russe: *le renfermement, le fait de se satisfaire d'être russe* (c'est-à-dire *bon*). Par suite une méfiance à l'égard des autres peuples qui s'extériorise par l'intolérance, voire la xénophobie. Dans la psychologie russe sont profondément

enracinées les notions telles que “sien” et “étranger”, “les nôtres” et “les autres”. Cela remonte sans doute aux temps reculés de la structure patriarcale et familiale, où les relations étaient dominées par la “parenté”. Un tel est-il ou non de notre parenté? De notre village? De notre région? Bref, est-il ou non “des nôtres”? Certains petits peuples du Caucase, par exemple, s'attribuent une appellation nationale qui, littéralement, signifie “les nôtres”, “nos gens”. Les vieux contes russes présentent des tournures amusantes sur ce thème: “Puis accoururent les autres” ce qui voulait dire “Puis accoururent les diables”. Bien entendu, ces racines sont oubliées dans l'usage soviétique de ces mots. Mais la distinction entre “les nôtres” et “les autres” a demeuré. La notion de “nôtre” a perdu sa définition précise. Cependant, son image première revient sans cesse. Auparavant, “les nôtres” étaient les Russes (ou les gars de notre village). Après, c'étaient les Rouges. Puis, c'étaient les Soviétiques. Demain, ce pourrait être les Blancs, ou les Gris-Bruns-Cramois. Ces nuances liées à telle ou telle période historique ne sont pas très importantes. C'est le principe qui compte: être “des nôtres” ou “des autres”.

Cet instinct est si profond que le pouvoir soviétique en a joué à fond et que la distinction entre “les nôtres” et “les autres” a pénétré jusqu'à la psychologie et la langue officielles. Quand au KGB on interrogeait un dissident, très souvent on commençait par lui dire: “Non, vous n'êtes pas des nôtres!”. Puis, pour le pousser au repentir: “Enfin, vous êtes tout de même des nôtres! Répondez: l'êtes-vous, oui ou non?”. On serait tenté de répliquer: «Pourquoi devrais-je obligatoirement être “des nôtres” ou “pas des nôtres”?». Mais c'était interdit. Car l'humanité se répartit entre “les nôtres” et “les autres”. Et cela s'enracine dans les profondeurs de l'inconscient sous la forme de cette question disjonctive: “Russe-Soviétique” ou “non Russe-Soviétique”?

Mais comment cette opposition entre “les nôtres” et “les autres” peut se concilier avec la compassion universelle de l'âme russe, avec cette aptitude du Russe à être l'homme universel? Cela ne s'accorde pas, évidemment, et la conscience nationale russe oscille entre l'acceptation de toutes les nations ou presque (*internationalisme, universalisme*) et le rejet de quiconque qui n'est pas Russe (*xénophobie*).

La xénophobie est le point limite de l'opposition entre “les nôtres” et “les autres”, et ne définit pas totalement le nationalisme russe. Mais elle existe malgré tout et c'est pourquoi les nations offensées considèrent parfois que tous les Russes sont xénophobes. On suppose que les manifestations de xénophobie chez les Russes sont le plus souvent liées au sentiment qu'ils ont d'être pauvres, misérables, de peu de valeur. Ainsi naît la contradiction: “Nous autres, Russes, sommes les meilleurs de tous parce que notre sort est le pire de tous.” Mais à cela se mêle un autre sentiment: l'envie, qui a stimulé la révolution et le pouvoir soviétique, attisant le feu de la lutte des classes. Et par suite, l'hostilité de classe revêt soudain la forme de discordance entre nations. C'est une explosion de haine envers les pays riches, précisément parce qu'ils sont riches alors que nous sommes pauvres. Lors de l'invasion de la Tchécoslovaquie, on pouvait entendre ça et là dans le peuple: “On a bien fait ! Qu'est-ce qu'ils voulaient encore, ces Tchèques? Ils vivaient mieux que nous autres, et il leur en fallait encore plus!”. C'est une jalousie de classe traduite en langue nationale. À ce propos, *le peuple russe a toujours considéré les nobles et les intellectuels comme des étrangers. La différence dans la façon de s'habiller, de s'exprimer, de se conduire désignait l'“étranger” à la communauté, l'“autre”.*

En d'autres termes, l'hostilité de classe prenait ici encore *une forme nationale*. Et jusqu'aux années 80 on observait un phénomène analogue dans la société soviétique, où les gens du peuple traitaient l'intellectuel comme un étranger. A l'envie se mêlait aussi une idée d'égalité: si quelqu'un se distinguait, c'était qu'il n'était pas des “nôtres”. Il est arrivé que des intellectuels russes soient pris pour des juifs uniquement parce qu'ils portaient des lunettes ou lisaient beaucoup.

Dans les conditions de l'égalité sociale et de l'uniformisation de la vie, la moindre différence individuelle est prise pour un critère national. Cette notion de “notre-autre” s'est largement répandue avec le pouvoir soviétique. Il est intéressant de noter que les premiers signes d'antisémitisme d'État se sont manifestés peu après qu'eurent été liquidés les derniers ennemis de classe qu'étaient les koulaks, ou paysans aisés. L'État lui-même a traduit la haine de classe en hostilité nationale. Et c'est ainsi qu'a surgi un nouvel ennemi “national

de classe” : le juif. Peu après la Seconde Guerre mondiale, la question juive s'est exacerbée et a demeuré un problème national aigu. Les Russes nourrissaient à l'égard des juifs quantité de préjugés. Selon la mentalité tout irait bien s'il n'y avait pas de juifs qui sont soudain devenus une sorte de corps étranger en URSS. Un juif pouvait être triplement russifié au point de ne pas se distinguer extérieurement d'un Russe, il portait néanmoins en lui quelque chose qui l'opposait à la Russie et au peuple russe.

Ainsi l'idée de lutte des classes a-t-elle abouti à un antisémitisme qui s'exerçait à tous les niveaux du pouvoir d'État à l'ordinaire réalité quotidienne. Les juifs en URSS étaient un os en travers de la gorge, le nouvel “ennemi de classe” qu'il fallait liquider. Pourquoi? Peut-être, en particulier, parce que les juifs ont joué le rôle de la noblesse russe dans l'histoire soviétique. Après la révolution, ils ont occupé bien des places dans la littérature, l'art et la science. Mais il est ridicule de vouloir leur régler leur compte pour avoir tenu ce rôle, positif, d'intelligentsia. Contrairement à de nombreux Russes qui faisaient carrière dans l'administration ou le Parti, les juifs n'avaient d'autre solution que d'étudier, s'instruire et former finalement cette intelligentsia russe qui a remplacé l'ancienne, issue de la noblesse. Et cela les a fait détester par les Russes - tout comme la plèbe déteste ceux qui sont plus cultivés: c'est le complexe d'infériorité du Russe par rapport au juif. Le peuple le plus malheureux - le peuple russe - cherchait un coupable ailleurs. La logique était la suivante: “il n'est pas possible que nous autres, Russes, soyons mauvais au point d'avoir instauré le pouvoir soviétique et créé un État communiste implacable. Ce n'est pas notre œuvre, c'est celle des autres”.

L'antisémitisme russe n'était pas seulement la haine des juifs, mais l'aspiration à rejeter son propre péché, à le porter au dehors, à l'objectiver sous la forme de quelque “étranger” infiltré dans “notre vie”. A quoi se rajoutent l'ordinaire espionnage soviétique, la recherche incessante du “saboteur” et de l’“ennemi”.

6. Histoire constitutionnelle de la Russie soviétique

...La constitution reflète l'essence et la conscience de la société, fait savoir si cette société est mûre...

A. Saharov

L'histoire constitutionnelle de la Russie est pleine de contradictions ce qui doit au léninisme, qui a triomphé en 1917 en Russie. Dans la sphère politique, il a fait triompher son hostilité à l'État représentatif et démocratique, tout en éradiquant dans la sphère juridique les principes des droits de l'homme et des liens reposant sur des contrats. Après la fin de l'URSS, le communisme garde un poids qui entrave en Russie l'affirmation pleine du constitutionnalisme, l'émergence du cadre juridique nécessaire à une économie de marché aussi bien que de partis politiques capables de structurer le pluralisme.

Le rejet de ce que Rousseau nommait “droit politique” s'est manifesté brutalement en janvier 1918 quand les bolcheviks ont dispersé l'Assemblée constituante, issue de la première élection à peu près démocratique à s'être déroulée en Russie: *la Constitution de 1918, puis celles de 1924, 1936 et 1977, seront l'œuvre du Parti unique dont l'entreprise hégémonique allait définir les rouages institutionnels de l'URSS pendant soixante-dix ans.*

L'histoire de la Russie, dans sa longue durée, est caractérisée par la spécificité de l'État patrimonial, c'est-à-dire un État où le prince gère son royaume. Après 1917 Lénine théorise la légitimité de la dictature de Parti unique au nom de l'exigence de l' “unité de la volonté”, qui est supposée multiplier la force. Les communistes prétendaient édifier, par la purge et la terreur de masse, une société inédite composée d'hommes nouveaux ce qui supposait une emprise et un contrôle total du pouvoir politique sur la société. Pourtant les communistes ne manquèrent jamais de se réclamer de la démocratie, comme s'ils reconnaissaient qu'elle était une référence nécessaire à la légitimation de leur entreprise et à sa propagande.

La première Constitution communiste de 1918, ne sortit pas de l'Assemblée constituante dissoute en janvier, mais du Parti unique. Son début (“La

Déclaration des droits du peuple travailleur et opprimé”), est de Lénine lui-même. L'idéal du régime était proclamé: “Abolir l'exploitation de l'homme par l'homme et instituer le socialisme qui ne connaîtra ni classes sociales ni Etat.” Quelques principes essentiels y sont affirmés: mise à la disposition du peuple des moyens matériels, travail et service militaire obligatoires, égalité des nationalités.

Dans le texte il n'est pas question du Parti communiste: la République russe est censée être une communauté socialiste où le pouvoir appartient à la population ouvrière organisée en Soviets urbains et ruraux. Lénine déclarait pourtant: «Mais nous devons savoir et ne jamais oublier que la constitution juridique et pratique de la République des Soviets repose sur le fait que le Parti rectifie, prescrit et bâtit tout à partir d'un principe unique. Le but de la dictature du prolétariat est d'instaurer le socialisme et d'écraser les exploiters qui sont exclus de tous les organes soviétiques. Mais, au-delà de cette privation des droits de citoyenneté qui frappe la bourgeoisie apparaît la dimension qu'on pourrait qualifier de totalitaire du régime puisque en vue de “supprimer les éléments parasites de la société et d'organiser la vie économique, le service du travail obligatoire est instauré”». Ainsi *la Constitution de 1918 exprime la logique épuratrice du léninisme au moment où éclate la guerre civile.*

En 1924 trois faits nouveaux ont exigé une réforme constitutionnelle: la consolidation du régime, l'adoption de la N.E.P., qui élevait le niveau de la production, mais laissait subsister un certain capitalisme privé, enfin la création en 1922 de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. La nouvelle Constitution fut ratifiée par le II^e Congrès des Soviets *en janvier 1924*. Les principes d'organisation, les idées fondamentales sont restés conformes à la Constitution précédente. A la différence de celle de 1918 la nouvelle ne mit pas l'accent sur “la nécessité d'écraser complètement la bourgeoisie” - c'était fait - mais sur le “libre développement national des peuples” au sein de l'URSS. La Constitution fut avant tout un instrument de propagande idéologique qui opposait le camp du capitalisme où règne “l'esclavage colonial et le chauvinisme” au camp socialiste où triomphe “la coexistence pacifique et la collaboration fraternelle des peuples”. *Ce qui était nouveau à cette constitution,*

c'est le fédéralisme dont l'établissement avait, en 1922, opposé Lénine à la politique centralisatrice de Staline.

La Constitution de 1924 devait être modifiée, car de très grands changements s'étaient produits entre 1924 et 1936. Donc, *la troisième Constitution*, celle de 1936, dite alors “stalinienne”, fut préparée pendant six mois par des campagnes de presse et des consultations populaires.

Son texte, selon Staline, était non un “programme”, mais un “bilan” de victoire. Pas de préambule, à la différence des constitutions précédentes, pour souligner la nature dictatoriale du régime, mais l'instauration du suffrage universel direct, égal, direct, et secret a été mise en avant: il a permis d'élire les députés dont le nombre était élevé étant donné la multiplicité des Soviets, hiérarchisés depuis ceux des villages et villes jusqu'au Soviet suprême de l'URSS. Toute une série de libertés et de droits ont été affirmés: la propriété personnelle, le “droit au repos”, “à l'instruction”, tandis que “l'inviolabilité du domicile” et “le secret de la correspondance” ont été garantis par la loi. Bien mieux l'état d'arrestation ne pouvait être décidé que par un tribunal, et les organes de répression n'étaient pas mentionnés. Les sentiments amicaux se seraient développés entre les nationalités et le droit de sortir de l'Union a été accordé à chaque république fédérée. Quant à la structure de classe elle a changé depuis la NEP, qui a pris fin avec le début du premier plan quinquennal en 1929, et le texte sanctionne la “liquidation” des classes exploiteuses et de l'ordre capitaliste: il n'y avait plus de prolétariat, puisque les ouvriers n'étaient plus exploités, la paysannerie ne reposait plus sur la propriété privée, puisque les paysans étaient des kolkhoziens. Quant aux intellectuels, ils servaient le peuple. L'article 133 a fait de la “défense de la patrie” le “devoir sacré de tout citoyen de l'URSS” Ainsi la dictature du prolétariat n'avait plus la forme d'un régime de guerre civile mais avait l'apparence d'une hégémonie stabilisatrice dont l'idéologie empruntait clairement au nationalisme et où l'ennemi était moins un ennemi de classe qu'un ennemi extérieur.

La Constitution de 1977 voulue par Khrouchtchev et adoptée sous Brejnev, a reconnu clairement la nature du régime *en plaçant le parti en position de*

maître de la vérité et de cœur de la société. L'article 6, fit pour la première fois, une place spécifique au rôle clef du parti.

Issu de la phase de “déstalinisation”, la Constitution de 1977 faisait bien entendre que le régime avait été stabilisé. L'URSS a affirmé atteindre le stade de la “société socialiste développée” et bénéficier d'une démocratie “authentique”. La liste des droits des citoyens, hommes et femmes de toutes les nationalités, s'est allongée encore par rapport à 1936. Il a été affirmé que “les organisations du parti exerçaient leur activité dans le cadre de la Constitution”. Le parti, “noyau” de la société, était lui-même garant et référait ultime de la légalité et de la légitimité, réduisant l'État et le droit à une “souveraineté limitée”. Selon la “doctrine Brejnev”, les pays satellites n'avaient pas le droit de changer la nature de leur régime, le socialisme, et que les “pays frères” avaient donc le devoir d'y intervenir militairement pour sauvegarder le socialisme menacé (ce serait pour justifier l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes du Pacte de Varsovie en 1968). L'analogie était nette entre le domaine extérieur et l'ordre politique interne: comme les pays socialistes, les peuples, la société et l'État soviétiques n'avaient qu'une “souveraineté limitée” par le Parti.

Aucune de ces quatre constitutions ne se laisse ranger dans les typologies issues du monde antique et renouvelées du XVIII^e au XIX^e siècle où les régimes sont classés selon le nombre des dirigeants, leur qualité et les liens entre l'exécutif, le législatif et le judiciaire, puisque le communisme réfutait ce mode de pensée. Le problème n'était pas terminologique mais conceptuel.

En 1989 les élections, bien que non démocratiques, aboutirent à une défaite relative du parti unique. Conduits par des hommes comme Andreï Sakharov, Boris Eltsine, les réformateurs et libéraux quoique minoritaires surent utiliser le parlement, bien qu'ils n'aient pu obtenir sa transformation en Assemblée constituante: ils incitèrent aux réformes et en juillet 1989 introduisirent *de facto* le multipartisme par la création d'un Groupe interrégional des députés du peuple de 400 députés favorables à la démocratie et à l'économie de marché. On a eu une situation de double pouvoir: celle du Parti-État en déclin rapide et, en face, celle d'une forme minima d'opposition politique et sociale. La fin du monopole du Parti unique s'est largement jouée dans un affrontement parlementaire: les

députés démocrates du Parlement de l'URSS, élus ou nommés en fonction d'une révision de la constitution de 1977 se battaient pour l'abrogation de l'article 6 de la Constitution qui posait que le parti était le “noyau dirigeant” de la société. Cette révision majeure de la Constitution fut arrachée en 1990, cinq ans après l'arrivée au poste clef de secrétaire général du Comité central du Parti communiste de Mikhael Gorbatchev, qui avait engagé la *glasnost*, puis la *perestroïka*.

En août 1991, c'est l'échec d'un coup d'État antidémocratique. Et le pouvoir communiste fondé sur une définition de la politique comme rapport de forces et sur le refus de la représentation politique, s'effondrait dans une mise en scène de la démocratie. A la suite de l'échec du putsch le Parti communiste était, brièvement, interdit. Et l'éclatement de l'URSS s'accélérait jusqu'à sa disparition officielle en décembre 1991, ce qui montrait que le Parti unique avait été l'armature du système pendant soixante-dix ans. *Le Parti-État était une machinerie compliquée, contre-productive, organisée selon des principes de centralisation absolue, toujours perturbée et sans cesse engagée dans des réformes infructueuses et où le recours à la force, en politique intérieure ou extérieure, était la solution la plus commode.*

La disparition du Parti communiste d'Union soviétique et de l'URSS a laissé place à un pouvoir civil. La société a compris que la constitutionnalisation de la vie politique était une des voies obligées. *La création en juillet 1991 d'une cour constitutionnelle et l'adoption en décembre d'une déclaration sur les droits et libertés procuraient les éléments d'un État de droit, mais au nouvel État né avec la disparition de l'URSS il fallait une constitution nouvelle.*

La nouvelle constitution a été ratifiée par référendum le 12 décembre 1993. Selon la nouvelle loi fondamentale la République de Russie est un État de droit multinational. Le titre “Les droits et libertés de l'homme et du citoyen” comprend 48 articles, sur un total de 137, dont certains n'ont leur sens que par référence, négative, au régime communiste (l'interdiction d'une “idéologie” officielle). L'exécutif est partagé entre un président de la Fédération élu au suffrage universel direct et égal, et un président du gouvernement responsable devant la Chambre. Le président est commandant en chef. Il nomme le président

du gouvernement avec l'accord de la Douma qu'il peut dissoudre sous certaines conditions. Il promulgue des décrets et ordonnances et organise des référendums. L'Assemblée fédérale est formée de deux Chambres qui sont les organes représentatifs et législatifs: le Conseil de la Fédération composé de deux représentants de chaque sujet (un de l'exécutif, un du législatif) et la Douma de 450 membres élus pour quatre ans. Les Chambres peuvent former des commissions. Le Conseil de la Fédération a compétence pour les modifications de frontières entre les sujets mais aussi pour ratifier les décisions du président quant à l'état de siège, l'état d'urgence ou l'envoi de troupes à l'étranger. La Douma vote la loi qui, si elle rejetée par le conseil de la Fédération et après l'échec d'une commission mixte de conciliation, doit obtenir la majorité des deux tiers pour être adoptée. Le président a un droit de veto suspensif: lors du deuxième examen après quatorze jours de délai le texte de loi doit obtenir une majorité des deux tiers dans les deux Chambres. La Douma d'Etat doit approuver la candidature, présentée par le président de Russie, du président du gouvernement. Si la Douma vote la défiance à l'égard du gouvernement, le président de Russie peut ou non décider de la démission du gouvernement mais si un nouveau vote de défiance intervient dans les trois mois il doit s'y plier et dissoudre en même temps la Douma. Une cour constitutionnelle juge de la conformité de la loi à la Constitution sur demande, notamment, du président, du chef de gouvernement, d'un cinquième des membres de la Douma ou du conseil de la Fédération. Cette cour règle les conflits de compétence entre les organes fédéraux et le pouvoir d'État. Elle peut se prononcer sur la constitutionnalité de la loi à la demande des tribunaux. Une Cour suprême est l'organe supérieur de la justice en général et une Haute Cour d'arbitrage est l'organe supérieur de la justice économique.

Il s'agit d'une constitution rigide: sa révision exige des majorités parlementaires qualifiées, ce qui peut être considéré comme une protection pour la déclaration des droits contenus dans le texte mais comme un danger au regard de la souplesse nécessaire dans une période inédite. Dans l'ensemble, les prérogatives du président limitent les capacités d'initiative et de contrôle du Parlement. La mise en œuvre effective de la Constitution exige un très grand

nombre de textes d'application qui devrait réguler un appareil administratif hérité de la période soviétique dont la conversion à la démocratie se réduit souvent à un changement de sigle.

Deux obstacles institutionnels peuvent être soulignés: l'instabilité du système fédéral, la faiblesse de l'action collective organisée, spécialement des partis. Ils sont mal implantés, très nombreux, volatils, et les citoyens n'ont pas connu une socialisation politique démocratique et ils ne sont guère portés vers l'action collective dont le coût paraît d'autant plus élevé que les bénéfices attendus sont faibles et que la vie quotidienne est pénible.

La Russie soviétique a vécu cinq constitutions; chacune reflète une étape dans sa civilisation, sa façon d'être et sa mentalité. La dernière constitution montre bien que le nouveau régime cherche à s'inscrire dans la tradition symbolisée par la révolution de 1789. Mais il fallait des conditions d'ensemble pour qu'une constitution démocratique serve de cadre à l'émergence d'un système politique adéquat: les libertés fondamentales codifiées et protégées (de presse, de réunion, de manifestation etc.) pour faire valoir les intérêts idéologiques et matériels des citoyens. Bref, à l'État de droit, qualificatif utilisé pour l'État russe dans la Constitution de 1993, il faut l'existence de ce qu'on appelle une société civile.

III. LA RUSSIE DES XVIII ET XIX SIECLES VU DES FRANCAIS

Le texte ci-dessous présente des institutions politiques et sociales russes des XVIII - XIX siècles vu des voyageurs français. Leurs réflexions sur le destin du pays dit “La grande Russie”, leur opinion commune, parfois favorable, parfois choquante, reflètent la nature et la mentalité du peuple qui avait vécu la longue histoire du régime totalitaire.

“La police a pour demeure un palais au grand jour, pour pages de jeunes officiers des plus beaux noms. C'est une existence de sultane favorite, somptueuse, inquiète, enviée, tremblante entre les caprices et les terribles colères du maître, toujours attendant quelque faveur nouvelle ou le cordon des muets. Aussi, quand on vient vous dire un matin qu'elle vous a distingué et désire vous voir, vous vous élancez en traîneau avec le trouble charmant d'un premier rendez-vous. Arrivé à l'hôtel, un laquais vous reçoit discrètement et vous conduit, sur de moelleux tapis, jusqu'au boudoir dont la portière retombe sur vous... C'est l'inquisition en peignoir rosé, la question extraordinaire en gants parfumés... Qu'on me dise, en quel pays la police a-t-elle ces formes exquisées de politesse et d'élégance ?”. Nul n'aurait pu répondre à l'étrange interrogation du petit-cousin de Prosper Mérimée. A cette époque, la police russe était dirigée par le fameux général Benckendorff (1783 - 1844) dont chacun s'accordait à reconnaître que sa principale vertu, à la tête de la Troisième section, avait été de ne pas avoir commis tout le mal qu'il aurait pu accomplir.

La vérité était que bien rarement les relations des voyageurs français des XVIII et XIX siècles formulaient un jugement favorable sur les institutions russes. Ordinairement, ils rendaient un verdict hostile aux institutions politiques et sociales russes. De ce point de vue, Custine représentait l'archétype du procureur. “La Russie est une nation de muets; quelque magicien a changé soixante millions d'hommes en automates qui attendent la baguette d'un autre enchanteur pour renaître et pour vivre. Ce pays me fait

l'effet du palais de la Belle au bois dormant: *c'est brillant, doré, magnifique; il n'y manque rien ... que la vie, c'est-à-dire la liberté*".

L'opinion commune des voyageurs avait été relativement plus mesurée ou plutôt plus nuancée au XVIII^e siècle. Le despotisme éclairé, ou mieux l'absolutisme éclairé, avait eu ses clients, ses partisans, ses zéloteurs. La faveur, voire l'enthousiasme de Voltaire, de Diderot et de la plupart des encyclopédistes pour Pierre le Grand et Catherine II, est demeurée célèbre. En revanche, au XIX^e siècle, la Révolution française, par le bouleversement des esprits qu'elle avait provoqué, avait complètement changé la vision du monde de la quasi totalité des voyageurs français. Cette révolution culturelle avait conduit à mesurer à l'aune de la Déclaration des droits de l'Homme et du Citoyen toutes les institutions, fussent-elles étrangères.. Dans cette nouvelle perspective, le régime autocratique russe et ses institutions politiques faisaient figure d'accusés qui étaient condamnés par avance. *Paraissaient méconnues et bafouées la séparation des pouvoirs et la liberté individuelle*. L'absolutisme du tsar, l'alliance du Trône et de l'Autel, l'omniprésence de l'Administration et la surveillance constante de la police étaient parmi les principaux chefs d'accusation. Ils frappaient singulièrement l'imagination des voyageurs français et leurs relations connaissaient ordinairement un énorme retentissement en France. La Russie ne laissait pas indifférente. Tantôt les Français voulaient porter sur elle un regard admiratif, car elle semblait avoir vocation à être la disciple, une sorte de fille cadette des Lumières. Sur Catherine II (1762 - 1796), Alexandre I (1801 - 1825) ou encore Alexandre II (1855 - 1881) avaient été fondés les plus grands espoirs. Aussi les déceptions étaient-elles cruellement ressenties. Tantôt ils ne voyaient en elle que l'incarnation de l'absolutisme le plus réactionnaire et le plus obscurantiste. Paul I (1796 - 1801) et Nicolas I (1825 - 1855) suscitaient une hostilité parfois féroce. Sans la nécessité de prendre une revanche sur la Prusse abhorrée, nul doute que le régime d'Alexandre III (1881 - 1894) n'eût encouru les foudres de la censure. Il était fait grief à la constitution de l'Empire russe d'instituer un pouvoir monocratique d'une part et d'autre part de comprimer les corps et les individus au point de les annihiler.

1. La monarchie du tsar

En 1775, un voyageur français, le commissaire à la Marine Lescallier, frappé par le formalisme administratif engendré par le despotisme impérial, écrivait qu'en Russie, tout avait “le ton militaire” .

Détenteur d'une souveraineté absolue, le tsar entendait obtenir de ses sujets une obéissance tout aussi absolue. *L'autocratie conduisait à rétablissement d'une religion de l'obéissance*. Elle s'incarna en un souverain: Nicolas I. Il en fut véritablement l'archétype. Nul ne fut plus convaincu que lui de la légitimité d'un pouvoir qu'il tenait de Dieu. A son propos, une dame de la cour, A. F. Tioutcheva, avait noté: “Nul ne fut mieux que lui fait pour le rôle d'autocrate. Il avait pour cela et l'apparence et les indispensables qualités morales... Jamais cet homme n'éprouva l'ombre d'un doute concernant son pouvoir et sa légitimité... Son pouvoir absolu de droit divin fut pour lui un dogme et un objet de vénération, et il concilia en lui-même, avec une profonde conviction, le rôle d'idole et de grand-prêtre de cette religion”. D'une manière plus générale, formés pour la plupart à l'école de Voltaire, les voyageurs insistaient volontiers sur l'appui que l'Eglise orthodoxe pouvait accorder au tsar. Prompts à considérer la religion comme un facteur d'ordre en France, en Russie, ils voyaient facilement en elle un facteur d'oppression entre les mains du tsar.

Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Catherine II avait été accablée de louanges. Il n'était pas d'esprits éclairés qui ne s'employassent à la célébrer. Pour l'encenser, aucune hyperbole ne paraissait illégitime. Pour un Chappé d'Auteroche, membre de l'Académie des sciences de Paris, qui avait été témoin des événements de 1761 - 1762, “toutes ses démarches tendent au bonheur de ce peuple, qui touchait sous Pierre III au moment de rentrer dans son premier état de barbarie... elle porte l'encouragement dans les sciences, dans les arts, dans toutes les parties de l'administration; et elle montre à cette même nation qu'elle seule était digne de régner sur le trône de Pierre I”.

Pour Voltaire, elle était “une héroïne”, toujours disposée à écraser l'infâme et à détruire la canaille. N'avait-elle pas pris “le parti du genre

humain”? Pour Diderot, elle réunissait “l’âme d’une Romaine et les séductions d’une Cléopâtre”. Elle était le symbole du Progrès et semblait destinée à créer une nouvelle nation. Fidèle continuatrice de Pierre le Grand, elle serait, à n’en point douter, le guide des autres souverains. En pratique, elle était exaltée pour avoir fait taire la censure en Russie (c’est-à-dire permis la publication de l’Encyclopédie) et aussi pour avoir institué la tolérance au bénéfice des *raskolnikis* en Russie.

A la fin du XVIII siècle, l’abbé Georgel constatait qu’en Russie, cette différence de croyance et de culte ne produit aucune animosité et ne trouble point la tranquillité publique. La protection connue de l’empereur, accordée à tous les cultes, obvie aux inconvénients et commande à tous la soumission à la loi”. Enfin, pour Diderot, elle devait aussi être louée pour sa volonté de faire codifier la législation afin d’en promouvoir la connaissance et d’assurer l’égalité des sujets ou encore pour sa politique de création d’institutions de bienfaisance.

Cette glorification du despotisme éclairé par les philosophes contrastait avec les observations des voyageurs. Déjà, sous Catherine II, Lescallier se faisait l’écho des critiques adressées à Pierre le Grand: *avoir entrepris de civiliser la Russie à marches forcées sans aucune préparation ni assistance de collaborateurs éclairés*. Dans un style plus acerbe, sous la Monarchie de Juillet, le marquis de Custine reprenait les errements du procès contre Pierre 1 et tous ses continuateurs, spécialement Catherine II. Non seulement ils avaient détourné la Russie de sa mission providentielle, “la guerre aux vieux gouvernements de l’Asie”, mais encore et surtout ils auraient dû “civiliser leur nation par elle-même, en cultivant lentement les admirables germes que Dieu avait déposés dans le coeur de ces peuples”. Au lieu de cela, les tsars s’étaient attachés à “copier éternellement les autres nations afin de paraître civiliser avant de l’être”. Sur le plan politique, la conséquence en avait été la perpétuation ou, plus exactement, l’enracinement d’un despotisme plus oriental qu’éclairé. *La “fausse politique” des tsars avait conduit à donner une apparence moderne -constitutionnel- au despotisme, mais la vérité était que le*

gouvernement de la Russie demeurerait ce qu'il avait toujours été: le règne d'une volonté et le règne de la démesure.

En 1762, pour décrire la nature despotique du gouvernement russe, Chappe d'Auteroche utilisait des expressions telles que “pouvoir despotique”, “suppôts de la tyrannie”, “tyrannie”, “sacrifier au despote”, “esclavage le plus affreux”, “esclave”, “gouvernement féodal” ou bien “état de barbarie”. Qu'est-ce que tout cela voulait dire? A lire: “on ne connaît sur la terre aucune puissance plus absolue que celle des souverains de Russie: dans tout leur empire, leur volonté est l'unique loi; l'obéissance est la seule morale”. *La volonté de l'empereur étant la loi suprême, il était naturel qu'il prît le titre d'autocrate “dont l'étymologie grecque signifie que le souverain est lui-même la puissance”.*

De ce point de vue, il est intéressant de souligner le sens précis des termes désignant le souverain russe. Quand Ivan III (1462 - 1505) s'est arrogé le double titre d'autocrate et de tsar, il entendait bien marquer une double rupture. Pour les Russes de la fin du Moyen Age, l'acception originale du mot autocrate était “l'indépendance complète du souverain moscovite à l'égard de tout suzerain quel qu'il fût et se rapportait par conséquent à la fin du joug mongol. Mais le mot lui-même, bien que traduit en russe, était grec, et suggérait à la fois la puissance et la majesté, de même que tsar venait du terme romain, et donc byzantin, *caesar*”.

Que l'autocratie du tsar fût définie par rapport à la loi, rien de plus naturel pour un Français. En France, à la fin de l'Ancien Régime, la souveraineté trouvait sa traduction dans la loi, devenue l'expression de la volonté suprême de l'Etat. *La différence entre la monarchie française et le despotisme oriental tenait en ce que le roi exprimait sa volonté comme détenteur de la souveraineté et dans le cadre de son ministère royal, alors que le despote le faisait personnellement en tant qu'individu.* Ici une volonté capricieuse, instable, mue par les passions et les intérêts égoïstes, là une volonté rationnelle orientée vers le bien commun et respectueuse des lois divines, du droit naturel et des lois fondamentales du royaume ainsi que des privilèges des corps et des communautés. L'abbé Georgel relevait l'absence de tout organe de conseil ou de

concertation auprès de l'empereur. “L'autocrate de toutes les Russies est lui-même son Conseil d'Etat”. Et personne n'osait lui faire des représentations ou de réclamations, à moins que dans la loi même, il n'ait invité à lui adresser de respectueuses observations.

Dès lors que le tsar était assimilé à un despote, tout naturellement, nombre de voyageurs français dénonçaient l'absence de fixité des lois. Elles dépendaient de sa fantaisie, de la même manière qu'étaient soumises à sa volonté arbitraire et changeante les formes du gouvernement ou les fonctions des ministres. Les Français étaient d'autant plus portés à dénoncer cette instabilité des lois que la nomophilie des Lumières avait fait de la Loi une norme générale et permanente, garante des droits de l'Individu en assurant la sûreté. Au reste, la sûreté individuelle était pour ainsi dire inconnue en Russie; nul ne pouvait prétendre en avoir le sentiment. Arrestations et procédures arbitraires étaient dénoncées comme choses ordinaires en Russie au XVIII^e siècle comme au XIX^e siècle.

En bref, *en Russie, le gouvernement paraissait “tout asiatique”.* Les différents organes de l'Etat n'avaient pas d'autre utilité que d'imposer la volonté de l'empereur. Ainsi, pour Georgel, le Sénat avait pour seule fonction d'assurer la publicité de la volonté impériale et les gouverneurs celle “de l'exécuter à la lettre”. L'obéissance au tsar devait être absolue. Selon Custine, “tout zèle qui va au-delà d'une obéissance aveugle et servile lui devient importun et suspect, les exceptions ouvrent la porte aux prétentions; les prétentions se transforment en droits; et, sous un despote, un sujet qui se croit des droits est un rebelle”.

L'obéissance, poussée à l'extrême, conduisait à l'absurde. L'auteur de la *Comédie humaine* Balzac écrivait: “Obéir, obéir quand même, obéir au péril de la vie, obéir alors même que l'obéissance est absurde et froisse l'instinct. Après le spectacle de la profonde indiscipline des hommes et des esprits en France, on est singulièrement frappé de l'obéissance aveugle des Russes”.

Si les voyageurs français pouvaient concéder que “l'obéissance était toute la charte de la Russie”, ils ne manquaient pas de faire ressortir que le pouvoir sans limite du tsar conduisait à *l'hybris*. Fidèles élèves des Anciens, ils

rapportaient des faits, qui, par delà leur côté anecdotique, révélèrent la nature profonde du régime autocratique et ses méfaits. Ils étaient comme des symptômes, l'autorité sans borne du tsar aboutissait à la démesure.

Cette *hybris* était radicalement contraire à l'idéal rationaliste des Lumières dont Catherine II s'était faite la théoricienne et l'exécutrice. Pour Custine, il était clair que *“cette nation avait déraillé sur la grande voie de la civilisation, nul homme ne pouvait lui faire reprendre sa ligne”*. L'impasse semblait particulièrement profonde: car, au nom de la Raison, le despotisme éclairé avait eu pour conséquence de faire disparaître tout contre-pouvoir et tout organe de concertation, spécialement les deux assemblées traditionnelles, la Douma des boyards et le Zemski Sobor. Finalement l'avenir de la Russie avait été joué sur un coup de dé. Le pari avait été fait que les mœurs nationales seraient modelées *“d'après les nouvelles idées européennes”* par une longue série de *“princes éclairés et amis du progrès”*. Or les tsars ne paraissaient guère disposés à rompre avec l'héritage byzantin.

D'après Marmier, professeur de littératures étrangères à l'Université de Rennes, l'Eglise russe ne se contentait pas d'une Prière pour l'Empereur. En vérité, en matière politique, l'Eglise orthodoxe russe s'était *“vouée à une existence passive”*. Plus précisément, étant héritière de la tradition byzantine, elle était subjuguée par le Temporel. Son schisme, la privant de la protection du Pape, avait rendu impossible son indépendance. En Russie régnait le plus parfait des césaro-papismes, il donnait au tsar une absolue suprématie sur l'Eglise et un clergé à sa plus entière dévotion.

“Sous Nicolas I, continue Marmier, les tsars moscovites ont assoupli le clergé russe à leur volonté et en ont fait un instrument de leur ambition ou un jouet de leur caprice”. *La mainmise et la domination de l'Eglise russe par le pouvoir temporel avaient été amorcées par Ivan IV et poursuivies par ses successeurs*. L'attitude d'Ivan le Terrible avait été décisive. Assurément il était coutumier des actes de violence contre les ecclésiastiques. Il avait chassé des métropolitains de leur siège, emprisonné de saints hommes qui dénonçaient ses crimes, pillé les églises et enlevé leurs trésors aux couvents. Il avait fait supplicier l'archevêque de Novgorod, Levnidas, dont le crime avait été de

refuser de consacrer son quatrième mariage. Surtout il avait entrepris de mener à bien de profondes réformes institutionnelles destinées à mieux assurer sa suprématie sur l'Eglise. Ainsi avait-il privé les évêques de leur privilège de juridiction et, à l'instar de Constantin, assemblé des conciles et décidé en dernier ressort des affaires spirituelles. Non seulement les clercs devaient obéir à ses ordres, mais encore il avait institué un tribunal de laïques chargé de veiller la moralité des prêtres.

Au XVIII^e siècle, il était souligné que la désignation des évêques par le Synode suivie de la confirmation par le tsar d'un côté, et, d'un autre côté, la nomination aux abbayes et à toutes les places du bas-clergé par les évêques aboutissaient à une subordination excessive du Spirituel au Temporel. Dans la mesure où toutes les charges ecclésiastiques étaient révocables, l'état des moines et des prêtres dépendaient entièrement de la volonté de leur évêque. L'obéissance à la hiérarchie devait être absolue et, d'après Chappe d'Auteroche, cette soumission confinait trop souvent à l'humiliation permanente. En tous cas, le résultat était atteint. Selon Georgel, depuis Pierre I, le tsar était devenu le chef temporel et spirituel de l'Eglise russe. N'avait-il pas supprimé la dignité de patriarche? Pour lui, il n'était nul besoin d'un intermédiaire entre Dieu et le tsar. Il jugeait le patriarcat dangereux, car, d'après le Règlement ecclésiastique de 1721, "le petit peuple était inhabile à savoir la distance entre le pouvoir spirituel et le pouvoir du tsar". Le droit divin légitimait la réforme. De surcroît la confiscation des biens ecclésiastiques par Pierre le Grand la plaçait dans une dépendance absolue. "Pierre I a envahi de son autorité privée tous les biens ecclésiastiques pour les réunir à son domaine, et a assigné des pensions aux métropolitains, archevêques, évêques, popes et aux couvents du rite grec, ce qui met l'Eglise dominante absolument dans la dépendance du souverain". Ramené à l'obéissance après l'agitation suscitée par les réformes du patriarche Nikon, le clergé était mobilisé pour servir le tsar.

Non moins lourde de conséquences était la politique des tsars qui consistait à recruter au sein du Clergé exclusivement des gens du peuple ou des fils de prêtres. La noblesse ne fournissait guère plus de prêtres. De la sorte, les

clercs n'avaient aucun principe d'éducation. De l'aveu général régnaient parmi eux "l'ignorance, l'ivrognerie et la débauche des femmes". Vin, bière et eau-de-vie les aidaient à trouver la vérité. Cet excès donnait lieu à peindre des tableaux pittoresques, parfois picaresques. De toute évidence, le voyageur français s'était bien réjoui des spectacles auxquels il avait assisté. Tantôt des ecclésiastiques, ivres-morts dans les rues, devaient être emportés sur des brancards, "hors d'état de se conduire chez eux". Tantôt d'autres débitaient des insanités et des obscénités à tous les passants et allaient même jusqu'à se battre avec leurs paroissiens. Tantôt encore un prélat invitait le voyageur à visiter sa "bibliothèque", ... un bâtiment dont les murs étaient percés de niches pour y accueillir des tonneaux de liqueurs, entourés de glace. Tantôt enfin, dans un style voltairien, était relatée la tentative de conversion d'un luthérien par un prélat orthodoxe, qui s'achevait en pugilat. Il était néanmoins convenu qu'il était possible de rencontrer des métropolitains et des évêques instruits et menant une vie exemplaire.

Plus gravement, le bas-clergé était incapable d'édifier les fidèles, tant il était irrespectueux des enseignements des Evangiles, quand il n'en ignorait pas les préceptes. Dans ces conditions, les voyageurs étaient unanimes à déclarer que la religion orthodoxe était ramenée aux pratiques extérieures et à une observance du carême des plus stricts. Les voyageurs français voulaient n'y voir que des "superstitions, voire des *momeries*". Les papes eux-mêmes ne regardaient pas à soutenir que le salut éternel dépendait de l'application du fidèle à ses exigences.

D'après Chappe d'Auteroche, "il paraît, par la conduite des Russes, que les autres préceptes de l'Evangile ne sont pas regardés comme essentiels; aussi tous les moyens leur paraissent permis pour s'enrichir et satisfaire les passions qui ne troublent point l'ordre public, et qui ne peuvent leur attirer les châtiments de la police. Jeûner, réciter des litanies, se courber devant les images, faire des signes de croix, voilà toute la religion du Russe: l'ivrognerie, le vol, l'incontinence, etc. ne sont que des faiblesses pardonnables".

Ainsi, de la médiocrité du bas-clergé procédait la dégradation morale du peuple russe. «Il se livre d'ailleurs à la débauche et à tous ses penchants vicieux.

Les bonnes moeurs sont plus rares parmi les Russes que chez les païens leurs voisins. Georgel surenchérisait, “d'après ce que j'ai vu à Saint-Pétersbourg, on peut dire que l'ivrognerie, le vol et le libertinage sont des vices nationaux”». Dès lors, si le clergé ne parvenait pas à préserver l'ordre public ni les bonnes moeurs, quelle était l'utilité de la religion, puisque c'était en ces termes que raisonnaient certains voyageurs français, y compris l'ambassadeur du roi Louis XIX? Quels services pouvait rendre l'Eglise russe au tsar? A la fin du XVIII siècle, l'abbé Georgel fournissait la réponse. D'après lui, malgré leurs insuffisances manifestes, les popes conservaient “la grande influence et le plus grand ascendant sur les opinions et la conduite du peuple... Ces popes, se trouvant dans l'absolue dépendance de l'empereur, entretiennent parmi leurs ouailles le plus grand respect et la soumission la plus aveugle aux volontés du souverain”. Ne se limitant pas à légitimer le pouvoir du tsar par la doctrine du droit divin, l'Eglise russe était vue aussi comme apportant une contribution décisive à la sauvegarde de l'ordre établi. De là, un jour, à faire de la religion l'opium du peuple, il n'y aurait qu'un pas. Pour l'heure, véritable Elu de Dieu, le tsar vénéré était appelé à exercer une autorité absolue exclusive de tout contre-pouvoir.

2. La compression des corps et des individus

“Point de noblesse, point de monarque. Point de monarque, point de noblesse”, avait soutenu Montesquieu. En 1762, Chappe d'Auteroche, fidèle disciple de l'auteur de *l'Esprit des lois* (1748) rappelait *qu'en Russie, l'abaissement, voire la destruction de la noblesse, soutien du trône, risquait de provoquer la déliquescence de l'autorité souveraine et d'ouvrir la voie au despotisme le plus affreux.*

Pour déchiffrer la Russie, nombre de voyageurs français emportaient dans leurs bagages une grille de lecture empruntée à *l'Esprit des lois*. Les

conclusions de Montesquieu étaient devenues des lieux communs, sinon des articles de foi. Dans la relation de Chappe d'Auteroche, l'enchaînement des idées était symptomatique. “On ne rapporte ces détails minutieux qu'afin de faire connaître l'étendue du pouvoir despotique des souverains de Russie. La noblesse n'ose approcher du trône qu'en tremblant...”.

Il est bien connu que pour chaque régime politique, l'auteur de *l'Esprit des lois* avait distingué sa nature de son principe. *Pour la monarchie, le principe était l'honneur, pour le despotisme, la crainte.* Le despotisme avait pour conséquence le nivellement général de la société. “Etant égaux, on n'y peut se préférer aux autres: les hommes y étant tous esclaves, on n'y peut se préférer à rien”. Face au despote, il n'y avait rien, point de corps intermédiaires, subordonnés et dépendants, par où coulerait la puissance, rien qu'une masse d'individus. Aucune société civile n'existait. Tel était le cas de la Russie. Hors le tsar qui ramenait tout à lui, il n'existait rien, à l'exception d'une administration omnipotente chargée d'imposer dans tout l'empire la volonté du despote. Dans la *Revue Wolowski*, Rappetti avait relevé au milieu du XIX siècle, que le pouvoir de tsars reposait sur “la concentration entre leurs mains de tous les moyens d'influence, l'unité de gouvernement et d'administration, l'action publique substituée à toute initiative privée, et, malgré cette exagération extrême, la régularité de tous les rapports”. En vérité, l'omnipotence de l'administration venait combler le vide suscité par l'absence de société civile.

L'absence de société civile? “Ainsi ne parlez pas de cela”, refrain obligé et qui devient comme une phrase parasite, après chaque phrase articulée par un Russe ou par un étranger acclimaté”. La crainte érigée en règle de vie ! Timides, ignorants et abattus, tels devaient être les sujets d'un despote. Ils devaient constituer une sorte de troupeau d'esclaves qui faisait de la Russie un empire dépourvu d'une réelle hiérarchie sociale. Pour paraphraser Montesquieu, les premières dignités de l'Etat n'apparaissaient comme rien d'autre que les marques de la première servitude. Les grands, ainsi privés du respect des peuples, n'étaient que les vils instruments d'un pouvoir arbitraire. Plus généralement, *le Russe était vu comme “une créature qui obéit à une*

créature qui veut”. Globalement la Russie semblait composée d'une multitude sans hiérarchie sociale; individuellement le Russe paraissait ravalé au rang d'une créature avilie.

L'abaissement de la noblesse en Russie frappait les voyageurs français. *Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la noblesse était présentée opprimée par les voïvodes et, pour ainsi dire, réduite à un esclavage comparable à la condition des serfs.* Elle était constamment victime des agents de l'Empereur. L'immensité de l'empire multipliait comme à l'infini le nombre des petits tyrans. “Dans le despotisme, où la loi n'est que la volonté du prince, quand le prince serait sage, comment un magistrat pourrait-il suivre une volonté qu'il ne connaît pas? Il faut bien qu'il suive la sienne”. Pour sa part, Rulhière, secrétaire de l'ambassadeur de France, assimilait la situation de la noblesse russe à la *nobilitas* romaine au temps de Tibère, placée sous la menace constante de poursuite pour crime de lèse-majesté. Un demi-siècle plus tard, au lendemain de l'échec des Décembristes (1825), Ancelot dépeignait une noblesse “sans cesse à genoux devant le pouvoir”. Apparemment acquis à la cause de la Restauration, le bibliothécaire de l'Arsenal avait très certainement gardé en mémoire le souvenir d'un empereur des Français qui avait enrégimenté la noblesse pour en faire un instrument de son pouvoir et une des assises de sa nouvelle société. De la même façon, le marquis de Custine insistait sur l'absence d'esprit d'indépendance de l'aristocratie russe. En 1826, seules la princesse Troubetskoy, l'épouse française d'un des conjurés et quelques autres avaient eu la force d'âme suffisante pour rompre avec la servitude et la bassesse communes. Elles avaient osé défier le nouveau tsar en demandant de suivre leurs maris en Sibérie.

Dès le règne de Catherine II, les voyageurs français insistaient sur les désastreuses conséquences économiques de cet état de fait. Vivant sous la menace constante de la confiscation de leurs biens et dans la peur de l'exil en Sibérie, la majeure partie de la noblesse se préoccupait moins de gérer son patrimoine et d'investir que de se procurer promptement des fonds pour satisfaire ses plaisirs du moment. Ainsi le luxe dont aimait à s'entourer la noblesse russe trouvait là, sinon sa justification, du moins son explication.

Au demeurant, Montesquieu avait considéré que le développement du luxe était une nécessité (au sens logique) du régime despotique: "... c'est un abus qu'on fait des avantages de sa servitude, lorsqu'un esclave, choisi par son maître pour tyranniser ses autres esclaves, incertain pour le lendemain de la fortune de chaque jour, n'a d'autre félicité que celle d'assouvir l'orgueil, les désirs et les voluptés de chaque jour". Pour cette raison, au nom de la morale, Custine condamnait le luxe des seigneurs russes: "dans cet état constitué de la sorte, le luxe n'est plus innocent, il n'a point d'excuse". En tous cas, *au milieu du XIX siècle, la noblesse était peinte endettée, empruntant moyennant hypothèque à la banque impériale les sommes dont elle avait besoin. De la sorte l'empereur se trouvait-il trésorier et créancier de toute la noblesse russe. En bref, elle était placée sous la dépendance économique du tsar et, de ce fait, peu armée pour constituer un contre-pouvoir.*

Pour les voyageurs français du XIX siècle, pour la France censitaire du Temps des notables, il n'existait pas de véritable hiérarchie sociale en Russie. Face au tsar, l'égalité était universelle. Assurément, nul ne songeait à nier l'existence d'une pyramide de statuts dans la société russe. Custine précisait bien: "*les Russes sont égaux non devant les lois qui sont nulles, mais devant la fantaisie du souverain*". "Le partage des hommes, comme des bêtes, y est l'instinct, l'obéissance, le châtement". La vérité était que la société russe n'était pas loin de ressembler au chaos décrit par Hobbes avant la conclusion du pacte social. Elle transpirait la méfiance. Pour Chappe d'Autcroche, "la crainte était, pour ainsi dire, le seul ressort qui animait toute la nation".

Le silence, spécialement sur les affaires publiques, était une règle d'or. Comme même l'état de santé du tsar et de sa famille paraissait un secret d'Etat, la Russie était devenue "un pays de muets" dans lequel chacun s'enfermait dans un silence protecteur. L'homme était comme dénaturé. Montesquieu l'avait enseigné, les sentiments naturels, - le respect du père et la tendresse pour ses enfants et sa femme, - étaient énervés dans un régime despotique. Lorsque la répression s'abattit sur les Décembristes, la plupart des proches des conjurés, pourtant déjà jugés et condamnés, participèrent aux festivités du couronnement du nouveau tsar et s'associèrent à l'allégresse générale. *Reprenant un des*

thèmes de la pensée antique, les voyageurs considéraient que les qualités morales d'un individu du XVIII - XIX siècles dépendaient de son état et de sa condition. C'est pourquoi, ils estimaient que l'absence de liberté provoquait la bassesse morale. L'autocratie rendait l'âme servile. Pour tous ces observateurs, la Russie paraissait en pleine "anarchie morale". Le régime despotique avait pour séquelle la dissimulation, la duplicité, la malhonnêteté, la mauvaise foi dans les conventions, l'absence de fierté et le manque de dignité ou encore la compression des talents.

Au total, alors qu'en France, la tyrannie révolutionnaire était apparue comme un mal, une transition, en Russie, la tyrannie du despotisme était vue comme une révolution permanente. Custine en dénonçait une conséquence majeure: "le despotisme y détruit l'esprit, le talent, et toute espèce de sentiment. Personne n'ose penser en Russie". Ainsi se trouvait illustrée dans les faits une constatation de Montesquieu: "Comme le principe du gouvernement despotique est la crainte, le but en est la tranquillité mais ce n'est point une paix, c'est le silence de ces villes que l'ennemi est prêt d'occuper" .

S'agissait-il alors de l'omnipotence de l'administration russe ?

Selon Montesquieu, la cause de la corruption de presque toutes les monarchies était l'accaparement de toutes les affaires de l'Etat par le roi, son excessive emprise sur l'action administrative. "Ce qui perdit les dynasties de Tsin et de Soui, dit un auteur chinois, c'est qu'au lieu de se borner, comme les anciens à une inspection générale, seule digne du souverain, les princes voulurent gouverner tout immédiatement par eux-mêmes". De ce point de vue, le tsar russe ne le cédait en rien à l'empereur de Chine. En 1842, Marinier avait constaté que l'administration russe était soutenue par de fermes principes de subordination et d'obéissance. Cependant elle n'était pas sans défaut, elle était frappée d'une maladie chronique (*la corruption*). "Pour elle, la corruption n'est plus un cas exceptionnel, c'est l'état normal". Aucune administration n'échappait à ce fléau, ni la justice ni la police.

Aussi les voyageurs français tendaient-ils à considérer que l'administration russe était une bureaucratie néfaste dans son action et un

rempart illusoire contre la subversion. Pour eux, un fait était remarquable, “l'autorité intervenait partout”, elle multipliait à l'infini les règlements précis et minutieux. De la sorte, le sujet russe “n'avait qu'à obéir et à se laisser conduire par le pouvoir”. Déjà, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, Rulhière avait décrit une Russie “affaissée sous le poids du gouvernement”. Dans les récits de voyages, la description de l'excès de formalités administratives constituait un passage obligé, un exercice de style. Lescallier invitait son lecteur français à lire entre les lignes, quand il observait: “on sait assez que ce vaste empire est gouverné despotiquement; mais ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est que, quoiqu'il n'ait pas de lois fixes, on y est assujéti à une foule de formalités et à des précautions et règles de justice, pour la moindre petite démarche, qu'on ne connaît pas dans les pays où existent les lois les plus compliquées”. Il était clair que par la réglementation luxuriante et par une application méticuleuse, l'administration entravait la liberté par d'incessantes tracasseries. Par exemple, elle portait atteinte à la liberté d'aller et de venir par son obsession des visas et des signatures sur les passeports. Pour se faire délivrer le moindre sésame, il en coûtait cinq à six jours, voire dix à douze jours. Ressortir de Russie constituait une épreuve. Sous Catherine II comme sous Nicolas I, ce n'était qu' “après une publication annonçant l'intention de partir, insérée dans le *Journal officiel* et répétée trois fois, de trois jours en trois jours, qu'on peut espérer d'obtenir un passeport, si d'ailleurs personne n'élève de réclamation contre vous pour dettes, sévices ou préjudice quelconque”. Pour un Français, “cette pensée que le caprice de l'autorité et même du premier venu pouvait me retenir indéfiniment, enfin que j'étais prisonnier, m'était insupportable”. Pour un Russe, il semblait naturel que tout régnicole ne pût quitter l'Empire sans supporter le contrôle de la police, fût-il le frère de l'empereur. “L'autocrate était le seul ici qui pouvait voyager sans passeport”. En pratique, à partir de Nicolas I, dans le but avoué de couper les Russes du monde extérieur, le gouvernement impérial entreprit de relever considérablement le prix des passeports. Quant à la libre circulation des marchandises, elle était pour le moins entravée. Ainsi le commissaire à la Marine Lescallier consacrait-il un très long développement aux formalités et

inspections que subissait un navire marchand étranger à destination de la capitale: visite à bord à l'entrée de la passe de Cronstadt, triple contrôle des connaissements et des passeports à Cronstadt par l'amirauté, la police et la douane, transbordement et mise sous scellés des marchandises sur une galiote russe à destination de Saint-Pétersbourg, déchargement des marchandises après des démarches traînant sur plus de dix jours. Naturellement, au retour, l'exportation de marchandises était soumise à la même procédure. "La Russie, sur ce point, est à la hauteur de la Chine", soupirait Boucher de Perthes.

Assurément, des observations analogues auraient pu être faites sur l'administration française, mais, de l'opinion générale, il existait une différence fondamentale: la corruption et l'arbitraire de l'administration russe, il n'était pas un fonctionnaire qui, pour exécuter sa tâche, n'eût quelques "exigences" et qui s'abstînt de solliciter une rétribution indue. De l'aveu même des Russes, c'était un mal "enraciné dans les moeurs et, pour ainsi dire, dans l'âme de la nation". Bon gré, mal gré, au XVIII siècle comme au XIX siècle, les voyageurs français devaient en prendre leur parti. Mais elle leur devenait une vénalité ignominieuse, lorsqu'elle atteignait une magistrature qui ne regardait pas à vendre ses arrêts ou à tirer bénéfice d'arrestations ou d'élargissements arbitraires. Pour Marmier, cette corruption trouvait son explication dans les besoins de luxe, les délabrements de fortune et l'exiguïté des appointements. Montesquieu pensait plutôt que la corruption était inhérente à un régime despotique, "où il n'y a ni honneur ni vertu, on ne peut être déterminé à agir que par l'espérance des commodités de la vie".

Prosaïque, le peuple russe semblait résigné. Plutôt que de protester et de susciter des enquêtes qui auraient déclenché la haine inextinguible d'une cohorte d'employés dont il avait journallement besoin, il préférait se plier à l'usage. "Tous nos fonctionnaires supérieurs sont autant de petits tsars, auxquels il est difficile de faire entendre une parole de vérité. Le mieux est de vivre autant que possible en bonne intelligence avec eux, de leur donner dans l'occasion, selon leur rang et leur pouvoir, le billet de banque ou le simple rouble, de courber la tête et de se taire". Un proverbe populaire traduisait cet état de fait: "Dieu est haut et le tsar est loin".

S'il était une administration russe dénoncée par les voyageurs français, c'était bien la police, exactement la Troisième section plutôt que le service du Ministère de l'Intérieur. D'après eux, son excessive corruption n'avait d'égale que sa terrible brutalité. Commandée par un général en chef, successivement le comte Benckendorff et le prince Orlov sous Nicolas I, elle avait des compétences si étendues et des pouvoirs si illimités que «la Troisième section restera à jamais dans la langue russe comme l'expression même de “l'oeil vigilant” des autorités qui voient tout, savent tout et châtient pour le moindre crime». Sans plus de précision, nos auteurs relevaient l'immensité des “domaines d'intérêt” de la Troisième section, ainsi que l'omnipotence de son commandant. En vérité, la description de son organisation ou de ses attributions ne les intéressait guère, pas plus que son efficacité réelle. Ils s'attachaient à souligner ce qui paraissait dangereux, sinon attentatoire aux libertés individuelles, ils insistaient sur les faits qui devaient conduire nécessairement un français “des plus réactionnaires” à approuver les protestations des libéraux russes. Et, évidemment, de leur propre aveu, la “police visible ou municipale” suscitait un moindre intérêt que “l'invisible”.

Au premier chef, il était reproché à la Troisième section et à son relais dans les gouvernements de l'empire, la Gendarmerie, de provoquer dans tout le pays un climat de suspicion générale. En effet, le paragraphe 8 de l'oukase de 1826 lui donnait la mission suivante: “information et rapport sur tous les événements, sans exception”. Il était difficile de plus embrasser. Pour y parvenir, elle avait recours à d'innombrables mouchards. De ce point de vue, la Troisième section prolongeait les errements de la police de Saint-Pétersbourg, autrefois directement placée sous les ordres du gouverneur de la ville. Pour Olympe Audouard, en 1870, les mouchards sévissaient partout, au palais, dans les hôtels particuliers, dans les dîners, dans les loges des artistes. “La police secrète se rencontre donc à la cour, dans les salons du grand monde, dans ceux de la bourgeoisie, sous la livrée du domestique; dans les magasins, elle se fait commis, dans les rues, elle se fait ouvrier, cocher, portier; elle est partout, elle revêt tous les costumes, on la trouve même dans ces boudoirs où l'homme ne s'attend qu'à rencontrer Vénus”. Preuve insigne que l'autocratie avait accompli

“son grand travail de démoralisation de la conscience humaine”, la Troisième section avait recruté des femmes jusque dans le meilleur monde! Tous ces agents surveillaient et dressaient des rapports. Les étrangers faisaient l'objet de toute leur attention. Au demeurant, ces pratiques semblaient avoir débuté sous le règne de Paul I. De plus, la correspondance des étrangers était appelée à passer par un cabinet noir et, en toute hypothèse, nul, fut-il citoyen ou sujet d'un autre Etat, ne pouvait recevoir un journal étranger, politique ou artistique, sans l'autorisation du ministre de l'Intérieur. Comble de l'oppression, les Russes séjournant dans un autre pays étaient espionnés par des “mouchards voyageurs” et par des agents de leurs consulats et ambassades auxquels il revenait de rédiger des rapports détaillés sur leurs faits et gestes, paroles et pensées. Selon un historien contemporain, Riasanovsky, dans cet avalanche de compte-rendus et de dénonciations, les renseignements faux étaient à foison. Il fallut prendre la décision de sanctionner quelques uns de leurs auteurs et organiser des autodafés hebdomadaires de dénonciations.

Au bout du compte, ce contrôle permanent exercé sur les individus (ou son éventualité) n'était pas vraiment profitable au régime impérial. En effet, une police vénale aux pouvoirs illimités compromettait l'autocratie, “qu'elle faisait détester encore plus en commettant une série ininterrompue de turpitudes en son nom”. C'est pourquoi, l'omnipotence de l'administration ne semblait pas sans danger pour le tsar lui-même. Déjà, au XVIII^e siècle, Rulhière, un proche de Choiseul, sans doute hostile au despotisme ministériel, dans lequel était supposée sombrer la monarchie française, soulignait que le tsar aliénait sa propre autorité en l'abandonnant à son administration. Il jugeait que très certainement, l'autocratie se trouverait, tôt ou tard, “obligée d'obéir aux instruments qu'elle emploie”, ou, en tous cas, exposée à subir ses pressions. Pour sa part, Custine reprochait à la classe des employés subalternes de la seconde noblesse de constituer une barrière entre le tsar et son peuple et d'assumer en fait le gouvernement de l'empire. “Leurs actes sont ce qu'il y a de plus despotique sous le despotisme. C'est cette classe qui gouverne l'empire en dépit de l'empereur”.

Finalement l'autocratie de l'Elu de Dieu tendait à dégénérer en une impopulaire dictature des bureaux. Oublieuse des individus, mais soutenue par une police nombreuse et omniprésente, l'administration impériale ramenait sa mission de servir le tsar à une oppressante sauvegarde de l'ordre public. L'ordre s'imposait partout, à Saint-Pétersbourg, à Moscou et dans toute la Russie. Mais il distillait un poison destructeur de la cohésion politique et sociale de l'Empire. “Ce silence violent produit un calme forcé, un ordre apparent plus fort et plus affreux que l'anarchie, parce que le malaise qu'il cause paraît éternel”.

Pour les voyageurs français, *le régime politique et social de l'Empire des tsars entravait le développement économique et accroissait continuellement la profondeur de l'écart entre l'Occident et la Russie. L'absence de liberté passait pour être un facteur de stagnation de la population, l'excès d'esclavage et de malheur aboutissait à une limitation des naissances.* Ils insistaient particulièrement sur une propriété des biens mal assurée. Du haut en bas de la pyramide sociale, chacun vivait au jour le jour en dissipant ses biens. Cette habitude favorisait très certainement l'hospitalité, le paysan partageait volontiers le pain et le sel, le maître tenait ordinairement table ouverte. Mais elle empêchait l'épargne; la dilapidation des revenus gênait la constitution du capital et son accumulation indispensable au décollage d'une économie.

Absence de capital, absence de consommation. Le servage, en divisant la société en une infime minorité d'individus fortunés et une immense masse de misérables, interdisait l'apparition d'une vaste “classe consommatrice”. *Aussi bien, dans la seconde moitié du XIX siècle, le gouvernement impérial, inspiré par la doctrine de List et la politique de Bismarck, devait-il faire de l'interventionnisme de l'Etat, un socialisme d'Etat pour les opposants, le moteur du développement économique de la Russie.*

Dans la première moitié du XIX siècle, ii apparaissait aux voyageurs français *qu'il manquait à la Russie un Tiers Etat dont les lumières auraient guidé l'Empire vers le Progrès.*

Sur le plan politique, Custine jugeait que “la Russie est un corps sans vie; un colosse qui subsiste par la tête, mais dont tous les membres, également

privés de force, languissent”. A la même époque Marmier partageait ce sentiment. Il paraissait incontestable que le tsar régnait sans partage: il avait subjugué la noblesse en attachant préférentiellement les privilèges au service de l'Etat, il s'était définitivement soumis l'Eglise et il avait maintenu dans le servage des millions d'êtres humains. “Il est là qui s'élève au-dessus des diverses classes de la population de son immense empire, seul maître et seul juge, tenant entre ses mains tous les ressorts de l'armée, de la magistrature, de l'Eglise; enlaçant, dans ses provinces et dans les contrées étrangères, tous ses sujets dans les réseaux de la police; faisant fléchir d'un signe de tête les prétentions les plus superbes, et envoyant d'un signe de tête cent mille hommes sur les frontières de l'Asie”. Il n'était guère que la censure morale que pouvait exercer l'Europe qui de fait limitât son pouvoir. Il n'empêchait. La Russie paraissait, pour reprendre une image rebattue, «un colosse aux pieds d'argile ou encore “une chaudière d'eau bouillante bien fermée, mais placée sur un feu qui devient toujours plus ardent”». Le marquis de Custine en craignait l'explosion et redoutait une “anarchie populaire poussée jusqu'à ses dernières conséquences”. Il avertissait: “Le pouvoir d'un maître absolu est un monstre toujours prêt d'en enfanter un pire - la tyrannie du peuple”. Il était de fait que d'un côté, *la Russie paraissait gouvernée d'après un des modes les plus anciens, d'un autre côté, elle semblait “déjà toute pénétrée des idées qui fermentent dans les nations modernes les plus révolutionnaires”*. *Que faire ?*

Библиография / Bibliographie

- Анисимов Е. В.* Россия в середине XVIII в. М., 1986.
- Анисимов Е. В., Каменский А.Б.* Россия в XVIII - первой половине XIX в. М., 1994.
- Бруин К.* Россия XVIII века глазами иностранцев. Л., 1989.
- Валишевский К.* Роман императрицы. М., 1994.
- Государственные учреждения России. XVII - XVIII вв. М., 1991.
- Готье Ю. В.* История областного управления в России от Петра I до Екатерины II. М.; Л, 1941.
- Грацианский П. С.* Политическая и правовая мысль России второй половины XVIII в. М., 1984.
- Дружинин Н. М.* Просвещенный абсолютизм в России // Абсолютизм в России (XVII - XVIII вв.). М., 1964.
- История Отечества: люди, идеи, решения. М., 1991.
- Каменский А. Б.* Российская империя в XVIII веке: традиции и модернизация. М., 1999.
- Куприц Н. Я.* Государственно-правовые идеи “просвещенного абсолютизма” в “Наказе” Екатерины II // Вестн. Моск. ун-та. Сер. “Право”. 1962. № 4.
- Медушевский А. Н.* Российская государственность XVII - XIX вв. в сравнительно-историческом освещении // Вестн. высш. шк. 1990. № 1-4.
- Моряков В. И.* Политические и социальные идеи консерватизма в “Наказе” Екатерины II // Вестн. Моск. ун-та. Сер. 8, История. 1995. № 1.
- Моряков В. И.* Русское просветительство второй половины XVIII века. Из истории общественно-политической мысли России. М., 1994.
- Просвещенный абсолютизм Екатерины Великой. М., 1994.
- Федосов И. А.* Из истории русской общественной мысли XVIII столетия. М., 1967.
- Флоринский А. В.* Из истории екатерининской законодательной комиссии 1767. М., 1987.

Флоринский М. В. Российская государственность в эпоху просвещенного абсолютизма // История России. Народ и власть. СПб., 1997.

Флоровский А. В. Состав Законодательной комиссии 1767-1774 гг. Одесса, 1915.

Черкасов П. П. История императорской России. М., 1994.

Эйдельман Н.Я. Из потаенной истории России XVIII - XIX вв. М., 1993.

Aron R. Démocratie et totalitarisme. Gallimard.; P., 1971.

Berdiaev N. Les sources et le sens du communisme russe. Gallimard.; P., 1951.

Britsch N. Les institutions russes vues des voyageurs français. P., 2002.

Bounine I. Jours maudits. P., 1953.

Chevallier J.-J. Histoire de la pensée politique: En 6t. T. 1. P., 1979.

Coquin F. Des père du peuple au père des peuples. P., 1991.

Custine A. La Russie en 1839. P., 1843.

Desrayaud A. Introduction historique au droit. P., 2000.

Lavroff D.G. Les grandes étapes de la pensée politique. P., 1999.

Lortholary A. Le mirage russe en France au XVIII siècle. P., 1948.

Sokoloff G. La puissance pauvre. P., 1996.

Raeff M. Comprendre l'ancien régime russe. P., 1982.

Оглавление / Sommaire

Предисловие / Preface	4
I. NAISSANCE DE LA PENSEE PHILOSOPHIQUE RUSSE	5
1. Formation de l'intelligentsia russe, son caractère, ses particularités et contradictions. Slavophilisme et occidentalisme. Les mouvements de narodniks, de socialistes utopistes et de décembristes	5
2. Le début de la culture laïque en Russie. Le mouvement philosophique au XVIII siècle	19
3. La franc-maçonnerie et la littérature russe.....	27
4. La première tentative d'élaborer des reformes de droit. P. Dolgoroukov.....	37
II. CIVILISATION SOVIETIQUE: FONDEMENT, ESPRIT, MODE DE VIE, MENTALITE	43
1. Le fondement et l'essence de la société socialiste. Sa métaphysique et mystique. La "démocratie soviétique"	43
2. Mentalité "soviétique". La naissance de l'homme nouveau. L'homme de la masse.....	54
3. Le "nouveau" mode de vie. Le quotidien soviétique. Les phénomènes de "grand débrouillard" et de nomenclatura (années 20-80)	66
4. Les dissidents, un phénomène nouveau, engendré par la réalité soviétique.....	79
5. Les Russes - Soviétiques: l'"âme russe" et le caractère national.....	90
6. Histoire constitutionnelle de la Russie soviétique	96
III. LA RUSSIE DES XVIII ET XIX SIECLES VU DES FRANCAIS	103
1. La monocratie du tsar.....	105
2. La compression des corps et des individus	112
Bibliographie	123

Белеева Ирина Дамировна

ЭТА НЕПОНЯТНАЯ ВЕЛИКАЯ РОССИЯ

Учебное пособие

Редактор Н.М. Юркова

Печатается по постановлению
редакционно-издательского совета университета

Подписано в печать 26.09.05 Формат 60×84/16. Бумага для множ.
аппаратов. Усл.печ.л. 7,2. Уч-изд. л. 8,0. Тираж 100 экз. Заказ № 257.
Издательство Российского государственного профессионально-педагогиче-
ского университета. Екатеринбург, ул. Машиностроителей, 11.

Ризограф РГППУ, Екатеринбург, ул. Машиностроителей, 11.